John Carter Brown
Library
Brown University

TRAITÉ
DES FIÈVRES
DE L'ISLE
DE S.T-DOMINGUE,

Avec un Mémoire sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des Gens de mer.

NOUVELLE ÉDITION.

Par M. POISSONNIER DESPERRIÈRES, Écuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, ancien Médecin ordinaire du Roi, Médecin de la Grande Chancellerie & de la Généralité de Paris, Inspecteur général adjoint des Hôpitaux de la Marine & des Colonies, Censeur royal, de l'Académie de Dijon, & de la Société royale de Médecine.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC LXXX.

RPJCB

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI ET DE LA TOISON D'OR, COLONEL GÉNÉRAL DES SUISSES ET GRISONS, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, GOUVERNEUR ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE TOURAINE, MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA GUERRE ET DE LA MARINE.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec reconnoiſſance & admiration que la France vous voit tout occupé de ſon bonheur.

Perſuadé que les richeſſes ſont devenues la balance du pouvoir des États, vous penſez ſérieuſement à faire fleurir toutes les branches du Commerce qui s'étoient flétries pendant la guerre.

Vos vues ne ſe bornent pas à l'enceinte du Royaume ; elles embraſſent l'Univers. Nos Colonies, ces ſources fécondes de tréſors, excitent votre zèle.

Comme la population eſt la baſe de leurs proſpérités, vous m'avez ordonné d'écrire ſur la Fièvre qui attaque les Européens à Saint-Domingue ; maladie que j'ai eu occaſion de connoître & de traiter pendant un ſéjour de pluſieurs années.

Je ſuis trop heureux, MONSEIGNEUR, que vous m'ayez fourni une occaſion de ſervir la Patrie, & de

pouvoir, par ce foible hommage, rendre publique ma vénération pour cette ſupériorité, cette étendue d'eſprit, & cette fermeté d'ame, qui fixent ſur vous les yeux de toute l'Europe.

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
POISSONNIER DESPERRIÈRES.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE la Nature ſoit par-tout la même, elle ſe préſente ſous une multitude de jours divers : ce n'eſt pas elle qui change, ce ſont ſes opérations qui varient.

L'économie animale eſt à peu-près la même dans tous les hommes. Quelles différences néanmoins dans la diſſection des ſujets pris dans une même Nation, ne démêle pas un Anatomiſte Philoſophe, ſoit dans les os, les muſcles, les nerfs ; ſoit dans les vaiſſeaux, les viſcères, leurs fonctions, & dans les fibres même ! Ces différences ſont bien autrement exprimées ſous les divers climats.

Ces nuances différentielles, bien aperçues, auroient peut-être donné une théorie ſûre de la variation des maladies

dans les individus. On auroit pu asseoir, d'après l'observation, une méthode précise pour varier les traitemens.

Pour s'élever au-dessus de la sphère étroite des observations, un Médecin éclairé doit remonter jusqu'à la cause unique & immense des variétés, le climat; il joue le plus grand rôle dans le physique.

Il conviendroit d'apprécier tous les degrés d'action du chaud & du froid chez les divers Peuples, & dans les différens individus, sur la circulation, la nutrition; les sécrétions, les excrétions, selon les différens âges, les sexes, & pendant les voyages de long cours.

C'est en partie des qualités communes & particulières des climats qu'il faudroit faire dériver les maladies générales & endémiques. Un Praticien éclairé ne sauroit calculer avec trop de soin les degrés de froid & de chaud, & les autres

changemens qui arrivent dans l'atmoſphère. Cette dernière eſt le thermomètre ſur lequel il doit tenir éternellement les yeux fixés ; le ſage, le profond Hippocrate, ſon fidèle diſciple Sydenham, & le divin Boërhaave, ne l'ont jamais perdu de vue.

Ces ſortes d'attentions ſont encore plus néceſſaires dans l'Univers moderne que dans l'ancien. Aujourd'hui le Commerce a ouvert toutes les barrières du monde, qui ſemble s'être étendu à proportion de nos beſoins ; & l'on peut dire, dans un ſens propre, que l'homme eſt habitant de l'Univers.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour la conſervation du genre humain, que tous les Médecins répandus ſur la ſurface de notre globe, fiſſent circuler leurs obſervations : de toutes ces recherches particulières, il réſulteroit un centre de lumière.

Il ſeroit auſſi de la dernière importance d'obſerver ſérieuſement le diagnoſtic & le pronoſtic des maladies endémiques, de démêler avec juſteſſe les vraies indications des fauſſes ; de décider la curation d'après l'expérience, & non d'après des idées ſyſtématiques ; de ne point ſoumettre les faits aux principes, mais d'établir les principes ſur les faits.

On devroit ſe ſouvenir que, comme la fonction de Socrate étoit ſur-tout d'accoucher les eſprits, celle d'un Praticien judicieux eſt, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, d'accoucher la Nature, *obſtetrix Naturæ.*

Si les Médecins de nos Colonies modernes avoient pris pour guide la méthode que j'ai tracée, l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique n'auroient pas englouti tant de millions d'hommes qui ont trouvé la mort dans des régions où ils cherchoient la fortune.

C'eſt d'après ces principes déja poſés, qu'exerçant la Médecine à Saint-Domingue, j'ai apprécié l'action du climat ſur les Européens pendant le trajet, à leur arrivée & pendant leur ſéjour dans cette Iſle.

J'ai auſſi réfléchi ſérieuſement ſur la maladie régnante en cette partie de l'Amérique, ſur ſon commencement, ſon progrès, ſon caractère commun & propre.

C'eſt pourquoi je me crois autoriſé à preſcrire des règles pour ſon traitement, & un régime propre à s'en préſerver. J'oſe dire que ces règles m'ont été dictées par l'obſervation, & confirmées par des ſuccès fréquens & ſoutenus.

J'eſpère que cet Ouvrage ſera de quelqu'utilité, non-ſeulement aux Médecins & aux Colons deſtinés pour Saint-Domingue, mais encore à tous les Européens qui paſſent dans les

pays chauds ; il ne s'agit que de modifier l'application de mes principes.

L'Europe pourra bannir d'avance ſes vaines terreurs pour les tranſmigrations lointaines : outre que les Iſles qui étoient mal-ſaines dans les commencemens, ont comme changé de nature par les exploitations immenſes qu'on y a faites dans les forêts, & que la main Divine y a placé les remèdes à côté du mal, je me flatte de montrer dans ce petit Traité, que l'homme eſt, par le régime, un animal flexible, qui ſe plie aiſément à tous les climats.

D'ailleurs, les maladies endémiques étant une fois bien connues & bien traitées, elles ceſſent d'être abſolument dangereuſes. On peut dire que les contrées qui ſe rapprochent de la Ligne, ſont bien moins redoutables par ces ſortes de maladies que par l'inexpérience de ceux qui n'y ont point pratiqué la Médecine.

Je me croirois trop récompenſé de mon travail, ſi j'avois réuſſi à répandre du jour ſur une matière, qui juſqu'ici a été enveloppée de ténèbres, & à ſubſtituer une théorie & une pratique éclairée à une routine aveugle. C'eſt bien mériter de l'humanité, que d'écrire pour la conſervation des hommes.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

TRAITÉ des Fièvres de l'Iſle de Saint-Domingue. page 1

Mémoire ſur les avantages qu'il y auroit de changer la nourriture des Gens de mer 110

Obſervations ſur le Diſcours de M. Pringle . . 245

TRAITÉ

TRAITÉ
DES FIÈVRES
DE L'ISLE
DE S.T-DOMINGUE.

QUAND on fait réflexion que l'économie animale ſubſiſte par le juſte accord des ſolides & des fluides, & que le corps humain a ſes poids & ſes leviers, on eſt forcé de le regarder comme une machine hydraulique. Quand on conſidère, de plus, que par ſes beſoins ou ſes ſens, il tient à tous les élémens, à toutes les productions de la Nature, & que tout l'Univers ſemble peſer ſur lui, on ſent la néceſſité pour un Médecin de connoître l'action des objets extérieurs ſur le mécaniſme de la conſtitution phyſique de l'homme.

Comme ces objets, & par conſéquent leurs actions varient ſelon les climats, on peut dire qu'il y a en quelque ſorte autant de mondes particuliers pour les hommes, qu'ils habitent de régions différentes.

Les climats diffèrent ſur-tout entr'eux par les degrés de chaud & de froid, occaſionnés par leur ſituation topographique; c'eſt d'après ce dernier principe que je vais diriger mes vues dans le double objet que je me propoſe; ſavoir, de préſerver de maladies ceux qui paſſent à Saint-Domingue, & de les guérir dans le cas où ils en ſeroient attaqués.

Pour remplir ces deux fins, il faut apprécier les effets que doit produire ſur toute l'économie animale le degré de chaud qui règne dans l'île dont il s'agit: elle s'étend du 17.e au 20.e degré de latitude; ainſi les grandes chaleurs doivent y dilater néceſſairement les fibres, les vaiſſeaux, les viſcères; l'action du cœur & la réaction des extrémités des fibres doivent donc avoir moins de force; le ſang doit être chaſſé de ſon réſervoir & y revenir avec moins de rapidité. L'équilibre des liqueurs aura de la peine à ſe maintenir. Par le même

principe, les pores de la peau ſeront plus ouverts, & par conſéquent les tranſpirations plus abondantes. Le ſang & la lymphe doivent être privés de leurs parties les plus ſubtiles & les plus tenues; & par-là même les ſolides, étant moins lubréfiés, ſeront très-ſuſceptibles d'érétiſme.

Les parois de l'eſtomac ayant peu d'élaſticité, & le ſuc gaſtrique ayant plus d'action, il n'y aura que les parties les plus déliées des alimens qui en ſeront extraites: par leurs faces preſque inſenſibles, elles ſeront peu propres à s'appliquer ſur les fibres & à les nourrir. Le ſuc nerveux ne pourra auſſi qu'y avoir une vivacité extraordinaire. De-là la foibleſſe habituelle aux habitans de l'Île; le repos même les accable : de-là encore leur extrême ſenſibilité cauſée par l'épanouiſſement des houpes nerveuſes expoſées à la moindre action; enfin c'eſt dans cette conſtitution qu'il faut chercher la cauſe & de l'impérieux attrait qu'ils ont pour la volupté & de la violence des autres paſſions qui les dominent. On voit qu'on pourroit juger du caractère des Nations par les différens climats. Tant

il eſt vrai que le phyſique & le moral ſont liés par des nœuds preſque imperceptibles qui n'échappent point au Philoſophe!

Le climat n'agit pas ſeulement ſur le corps de l'homme, qui eſt une ſorte de plante, mais encore ſur des objets extérieurs, ſur les mets dont il ſe nourrit & ſur l'air qu'il reſpire.

Les alimens ont à Saint-Domingue beaucoup d'huile eſſentielle & peu de ſucs nourriciers, ce qui doit ajouter à la ſubtilité du ſuc nerveux, nuire à la nutrition & augmenter l'érétiſme.

L'air embraſé qu'on y reſpire ne doit faciliter que foiblement le paſſage du ſang par le poumon; l'air extérieur, par la même raiſon, ne ſauroit comprimer aſſez la ſurface du corps, ni rafraîchir ſuffiſamment les liquides, ni les réduire en un aſſez petit volume; d'où une raréfaction conſidérable dans le ſang & les autres humeurs. Les particules ſulfureuſes dont l'air eſt chargé dans l'île dont il s'agit, conſpirent encore à agacer, à irriter les membranes du poumon & à les faire entrer en érétiſme.

Les inconvéniens de ce climat ſont infiniment moins dangereux pour les Naturels du pays que pour des François accoutumés à un air tempéré, à des alimens pleins de ſucs nourriciers & à des mouvemens forts & continus. Quand, par les degrés de latitude, on meſure le degré du chaud de la France, & qu'on le compare avec celui de l'île de Saint-Domingue, on trouve que la chaleur de celle-ci eſt au moins de 2 à 4 *; chaleur qui paroît d'autant plus exceſſive qu'elle eſt preſque continuelle. Qu'on juge, d'après l'impreſſion forte du climat, des riſques que doivent courir des hommes nouvellement tranſportés dans cette Colonie. Cette impreſſion cependant eſt toujours relative à la différence de la température du pays où ils vivoient antérieurement.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que

* On ne veut pas dire par-là que la chaleur de Saint-Domingue ſoit pendant toute l'année deux fois plus forte qu'en France, où l'on obſerve que dans certains jours de l'été le Thermomètre monte auſſi haut qu'à Saint-Domingue, mais ce n'eſt que pour quelques heures; au lieu que dans cette Iſle les chaleurs y ſont continuelles & plus ſoutenues.

le chaud qui règne à Saint-Domingue ſeroit inſupportable, ſi l'Auteur de la Nature n'y avoit pourvu ; mais les briſes de l'Eſt & de l'Oueſt, qui ſoufflent périodiquement le matin & le ſoir, & les roſées abondantes de la nuit tempèrent l'ardeur du climat. Ces reſſources naturelles entraînent elles-mêmes bien des inconvéniens.

J'ai vu pluſieurs perſonnes attaquées de rhumatiſmes, d'opthalmies conſidérables pour ne s'être pas garanties de l'humidité de la nuit, & d'autres entièrement paralytiques pour s'être expoſées à dormir la nuit en plein air. Il ſuit des principes établis, 1.° que chaque climat a ſes maladies propres & endémiques ; 2.° Que dans celui dont il eſt ici queſtion, les nouveaux arrivés ſont ſujets à la fièvre ardente, ou au vrai *cauſos* d'Hippocrate & à une fièvre particulière qui diffère dans ſon commencement, ſon progrès, ſon état & ſon déclin, de celles qui règnent communément en Europe ; elle ſe rapproche néanmoins aſſez de la fièvre ardente pour pouvoir être regardée comme un diminutif de cette maladie.

Les principaux ſymptômes qui caractériſent

le véritable *cauſos* (qui n'eſt pas une maladie fréquente dans les régions tempérées de l'Europe) ſont, d'après Hippocrate, Galien, Arétée, Boërhaave, &c. une chaleur preſque brûlante qu'on ſent en touchant le malade: elle n'eſt pas la même dans toutes les parties du corps; car elle eſt exceſſive dans les parties néceſſaires à la vie, pendant que la chaleur des extrémités eſt ſouvent modérée & que le froid même s'y fait quelquefois ſentir. Dans cette fièvre, l'air qui ſort du poumon eſt d'une chaleur outrée; la peau, les narines, la bouche & la langue ſont d'une ſéchereſſe extrême; la reſpiration eſt denſe, difficile & prompte; la langue eſt sèche, jaune, noire, brûlée & raboteuſe. La ſoif eſt inextinguible & ceſſe ſouvent tout-à-coup; des douleurs dans la région du diaphragme & dans celle des lombes ſe font ſentir. Les urines ſont rouges; on a du dégoût pour les alimens, des nauſées, des vomiſſemens, des anxiétés, des inquiétudes & une laſſitude très-grande. Les malades ſont attaqués d'une petite toux; ils ont la voix glapiſſante & aiguë. La douleur de tête eſt violente; le délire & la phrénéſie

ſurviennent ſouvent; les yeux ſont larmoyans; l'inſomnie, les convulſions & ſur-tout des redoublemens de fièvre dans les jours impairs, achèvent de déſigner la vraie fièvre ardente.

Voilà les ſymptômes qui la font reconnoître en Europe, & ils ſont les mêmes à Saint-Domingue, excepté que la température du climat les rend encore plus redoutables. La plupart de ces ſymptômes, qui ſont très-graves, font préſumer que cette fièvre eſt une maladie des plus aiguës, & qu'elle ne laiſſe aux Médecins que peu de temps pour l'application des remèdes: en effet, les malades qui en ſont attaqués périſſent aſſez ſouvent avant le quatrième jour, & ne paſſent jamais le ſeptième à moins que la maladie ne ſe termine favorablement. Cette maladie demande donc une connoiſſance exacte des cauſes qui la produiſent, & des ſecours très-prompts & très-efficaces de la part du Médecin: d'où l'on peut conclure que cette fièvre qui attaque les Européens tranſplantés dans les climats chauds de l'Amérique, mérite, à cauſe de l'extrême violence des ſymptômes qui l'accompagnent, une attention particulière & dans

le choix des moyens de guérir & dans le temps de les employer.

Tous les Auteurs anciens & modernes reconnoiſſent pour cauſes de la fièvre ardente le trop grand travail, les longs voyages, la chaleur du ſoleil, la ſoif trop long temps ſupportée, l'uſage des remèdes & des alimens échauffans, celui des liqueurs ſpiritueuſes & des aromates, les veilles, l'acte vénérien trop ſouvent répété, la fatigue immodérée, &c. ſur-tout lorſque c'eſt en été que ces cauſes agiſſent.

Ce ſont-là, il eſt vrai, les cauſes qui donnent lieu à la fièvre ardente en Europe; mais à Saint-Domingue les Européens y ſont ſurpris de cette maladie ſans que ſouvent les cauſes dont nous venons de parler y entrent pour rien. Il ne faut cependant pas penſer, d'après cela, qu'Hippocrate, Galien, Arétée, Boërhaave, Fracaſſini & les autres Auteurs, ſe ſoient trompés dans l'expoſition des cauſes de la fièvre ardente; il n'y en a réellement pas d'autres que celles qu'ils ont reconnues, & la diſpoſition prochaine qu'ont à la fièvre ardente ceux qui paſſent à S.t Domingue, ne fait que démontrer combien ces Auteurs ont examiné

de près cette maladie & ſes cauſes. En effet, la chaleur du climat de Saint-Domingue fait elle ſeule ce que le trop grand travail, les fatigues immodérées, l'expoſition à la chaleur du ſoleil dans l'été, l'acte vénérien répété, &c. font en Europe; je veux dire que les nouveaux habitans de cette Iſle, à cauſe de la chaleur de l'air, ſont dans la diſpoſition prochaine à la fièvre ardente, comme ceux qui en France s'adonneroient à des exercices trop violens & trop long-temps ſoutenus, qui feroient de longs voyages dans cette ſaiſon, &c.

Il convient d'obſerver que ſi les Européens tranſportés à Saint-Domingue, ſont aſſez imprudens & aſſez téméraires pour s'expoſer à l'action des cauſes qui produiſent la fièvre ardente en Europe, ils ſeront preſque ſûrement attaqués de cette cruelle maladie. J'expoſerai dans ce petit Traité les principaux moyens de s'en préſerver, & j'indiquerai la manière de la traiter, & de dérober à la mort cette foule d'Européens qui en étoient les victimes. Heureux ſi je puis éclairer & guider la pratique de ceux qui ſe deſtinent par état au ſoulagement de l'Humanité! mais avant

d'entrer dans le détail des moyens auxquels on peut recourir pour préſerver de cette maladie ceux qui paſſeront par la ſuite à Saint-Domingue, & avant de preſcrire les remèdes qu'il faut employer dans le traitement, j'examinerai les effets de l'air ſur nos liquides, & le déſordre qui doit ſe faire dans l'économie animale, lorſqu'on paſſe d'un air tempéré dans un air plus chaud; & cela afin de découvrir la part que la chaleur du climat peut avoir dans la production de l'eſpèce de fièvre ardente qui attaque ſouvent ceux qui arrivent nouvellement à Saint-Domingue.

L'Auteur de la Nature s'eſt ſervi pour notre conſervation d'une manière admirable, & de l'air extérieur qui nous enveloppe, & de celui qui entre dans nos poumons. Le premier & le ſecond tendent à produire le même effet. L'air eſt particulièrement deſtiné à rafraîchir les liquides, & par conſéquent les ſolides; le rafraîchiſſement des liquides tient de ſi près à notre exiſtence, que nous ne pourrions pas ſubſiſter long-temps, ſi nos liqueurs n'étoient pas continuellement rafraîchies dans la même proportion qu'elles s'échauffent par

la circulation. Pour remonter aux principes, je conſidérerai le ſang partant du ventricule gauche, & j'examinerai les différentes modifications qu'il éprouve avant d'être rendu au même ventricule.

Le ſang ſort du ventricule gauche du cœur; il parcourt les aortes & toutes leurs diſtributions: les contractions multipliées qu'il a à eſſuier pendant ſon cours de circulation, l'échauffent néceſſairement; ſa chaleur augmentée le raréfie, & lui fait prendre plus de volume, de ſorte que les vaiſſeaux artériels qui le reçoivent, doivent croître en diamètre depuis le cœur juſqu'à leurs diviſions; je veux dire que la ſomme du diamètre de toutes les artères qui partent des aortes & de leurs diviſions, doit être plus grande que le diamètre de la groſſe aorte qui ſort du ventricule gauche. Cela eſt hors de doute, & tout le monde en convient. Le ſang étant parvenu aux extrémités des artères, s'il continuoit à s'échauffer dans les vaiſſeaux qu'il parcourt, nous ſerions bientôt détruits; mais la Nature y a pourvu: le ſang eſt repris par les veines plus nombreuſes que les artères, parce qu'elles reçoivent un

ſang plus raréfié, qui occupe plus d'eſpace : les veines rampent en grande partie ſous les tégumens ; l'air extérieur qui nous environne, infiniment plus froid que nos liqueurs, les frappe preſque immédiatement. Par ce moyen, le ſang qui les parcourt, commence à perdre de la chaleur acquiſe dans ſa circulation ; mais ce n'eſt que dans le poumon que le rafraîchiſſement ſi néceſſaire à nos liqueurs pour que la circulation ſe répète ſans déſordre, eſt achevé, & cela eſt ſi néceſſaire, que ſi le rafraîchiſſement des liqueurs s'opéroit en entier par l'air extérieur qui nous environne, nous ſerions très-expoſés à périr : en effet, l'air extérieur peut d'autant moins opérer lui ſeul le rafraîchiſſement des liqueurs, que ſi dans un temps froid, les liqueurs perdoient par l'action de l'air qui nous environne, la chaleur qu'elles ont acquiſe dans leur circulation, il faudroit, pour que l'animal ſubſiſtât long-temps, que ce degré de froid ne variât point ; car s'il augmentoit, les liqueurs ſe coagule-roient ; & s'il diminuoit, les liqueurs ſe raré-fieroient au point que la circulation ne ſe feroit pas librement : c'eſt pourquoi l'Auteur

de la Nature s'eſt ſervi d'un *medium*, le poumon, & il a tantôt plus, tantôt moins à faire, ſelon que l'air qui agit ſur la ſurface de nos corps, eſt plus ou moins froid, & que nos exercices ſont plus ou moins violens. Par exemple, lorſque le froid eſt grand, & que nous ſommes dans un état de tranquillité, la reſpiration nous eſt preſque inutile, & les inſpirations ſont fort petites & fort lentes; les véſicules pulmonaires ne ſe dilatent que très-peu, & par ce moyen, les vaiſſeaux pulmonaires qui rampent ſur les parois de ces véſicules, ne préſentent qu'une petite ſurface à l'air. De-là le ſang eſt moins rafraîchi dans le poumon, parce que, dans cette circonſtance, l'air extérieur avoit opéré par la fraîcheur, la plus grande partie du rafraîchiſſement du ſang.

Le contraire arrive lorſque l'air qui nous environne eſt chaud, ou lorſque nous faiſons beaucoup d'exercice; le ſang ne perdant dans les veines de la ſuperficie du corps que peu de chaleur, relativement à celle qu'il avoit acquiſe dans ſon cours de circulation, le poumon a beaucoup à faire pour que le ſang

qui parcourt ce viſcère ne ſoit tranſmis au ventricule gauche qu'avec le même degré de chaleur qu'il avoit lorſqu'il en eſt ſorti; auſſi dans ces cas les inſpirations ſont grandes & fréquentes, les véſicules pulmonaires ſe dilatent autant qu'il eſt poſſible, & elles font, par leur dilatation, que les diviſions des vaiſſeaux pulmonaires préſentent une très-grande ſurface à l'air qui entre dans les poumons, & qui, ayant toujours, par rapport au ſang, une fraîcheur relative aſſez grande, parvient à le rafraîchir efficacement dans les diſtributions des vaiſſeaux pulmonaires; de ſorte qu'on peut dire ici que ce qui n'a pas été fait par l'air extérieur s'exécute par le moyen de celui qui entre dans les poumons.

Le ventricule droit du cœur, plus grand que le gauche, la ſtructure du poumon, les véſicules qui entrent dans ſa compoſition, les artères pulmonaires, plus grandes & plus nombreuſes que les veines, (ce qui ne ſe rencontre que dans le poumon) les diviſions infiniment multipliées des vaiſſeaux pulmonaires, & leur diſtribution ſur les véſicules, tout enfin nous annonce que le ſang eſt rafraîchi dans le

poumon: en effet, lorſque l'air remplit les véſicules pulmonaires, les diſtributions multipliées des vaiſſeaux qui rampent ſur leurs parois ſont iſolées pour lors, & préſentent à l'air une ſurface ſi multipliée, que le ſang qu'elles contiennent ne peut qu'être rafraîchi par la préſence inſtantanée de l'air dans le poumon. Ce liquide rafraîchi doit néceſſairement occuper moins d'eſpace, & c'eſt pourquoi les veines pulmonaires ſont plus petites que les artères, & que le ventricule gauche eſt moins grand que le ventricule droit; c'eſt auſſi pour cela que le ſang eſt plus rouge & plus vermeil dans les veines pulmonaires que dans les artères; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer comment l'air, en rafraîchiſſant le ſang, lui reſtitue la couleur rouge qu'il avoit perdue dans ſa circulation.

L'on peut donc conclure de ce qui vient d'être dit que nous ne ſommes plongés dans l'air qu'afin que nos liqueurs ſoient continuellement rafraîchies à proportion qu'elles s'échauffent dans nos vaiſſeaux, & que le rafraîchiſſement du ſang commence à s'opérer dans les veines & s'achève dans le poumon; de

de ſorte qu'on peut dire, que, dans l'état naturel & de ſanté, le ſang qui ſort du ventricule gauche, après avoir paſſé dans toutes les diſtributions des artères & des veines, & avoir été expoſé à l'action de l'air froid dans le poumon, eſt rendu à ce même ventricule avec le degré de chaleur qu'il avoit lorſqu'il en eſt ſorti.

Cela s'exécute tant que nous ne faiſons que des exercices modérés, & que par la température du climat dans lequel nous ſommes, l'air extérieur qui nous environne & celui que nous reſpirons peuvent faire perdre au ſang qui circule dans nos vaiſſeaux autant de chaleur qu'il en avoit acquis dans ſa circulation; mais lorſque nos exercices ſont trop violens, ou lorſque l'air dans lequel nous ſommes plongés & celui qui entre dans nos poumons, ne peuvent (lors même que les inſpirations ſont auſſi grandes & auſſi fréquentes qu'elles ſauroient l'être) opérer en entier le rafraîchiſſement du ſang, que de troubles, que de déſordres ne doit-il pas ſe paſſer dans l'économie animale! En effet, le ſang qui revient de toutes les parties du corps par les

veines & qui eſt porté au ventricule droit, n'étant pas ſuffiſamment rafraîchi dans le poumon, ne ſe trouve pas réduit à un aſſez petit volume pour qu'il puiſſe paſſer en entier de ce ventricule au ventricule gauche; de façon qu'à chaque contraction le ventricule droit & les artères pulmonaires ſe trouveront ſurchargés de la portion du ſang qui n'aura pas pu paſſer faute d'être rafraîchie, & qui, pour petite qu'elle ſoit, engagera très-promptement le ventricule droit & ſur-tout les artères pulmonaires.

Alors la reſpiration ſera prompte, difficile & denſe, & ſera la même que celle que les Auteurs ont décrite ſous le nom de *reſpiratio denſa, anheloſa & cita;* mais ce ne ſont pas là tous les déſordres. La portion du ſang qui aura paſſé du ventricule gauche dans le ventricule droit, & qui (ſoit par l'action de l'air extérieur, ſoit par l'action de celui qui aura été introduit dans les véſicules pulmonaires) n'aura pas été ſuffiſamment rafraîchie pour être tranſmiſe au ventricule gauche dans le même degré de fraîcheur qu'elle en étoit ſortie lors de ſa circulation antérieure,

portera plus de chaleur qu'auparavant dans les parties où elle ſera diſtribuée. Cette chaleur augmentera encore dans la circulation ſuivante, parce que l'air extérieur & celui qui eſt inſpiré étant toujours inſuffiſans pour faire perdre au ſang ſa chaleur acquiſe, il ſera plus chaud dans la deuxième circulation que dans la première, & ainſi de ſuite. Par ce moyen, la chaleur pourra augmenter au point que la peau deviendra brûlante & que l'air qui ſortira du poumon ſera d'une chaleur outrée.

On voit déjà par les déſordres dont je viens de parler (& qui ſont ceux qui doivent ſe paſſer lorſqu'on s'adonne à des exercices trop violens ou qu'on eſt expoſé à un air trop chaud) que les liqueurs doivent tendre à l'alkaleſcence & à la pourriture; mais dans le temps même que tous ces déſordres ſe paſſent, le ſang doit, par une ſuite néceſſaire, demeurer plus de temps à faire ſon tour de circulation, & être expoſé à un plus grand nombre de contractions du cœur & des vaiſſeaux que dans l'état naturel: en effet, le ſang n'étant pas ſuffiſamment rafraîchi pour paſſer en entier du ventricule droit dans le

ventricule gauche, ce premier ventricule se trouve par ce moyen nécessairement engorgé; les veines-caves doivent s'en ressentir, &, à la longue, toutes les veines qui s'y rendent; de sorte que les artères éprouvent une certaine résistance à se dégorger dans les veines. Les veines-caves elles-mêmes doivent dans ce cas ne transmettre qu'avec une difficulté extrême le sang qu'elles portent à l'oreillette droite du cœur, ce qui fait que, malgré les contractions multipliées du cœur & des artères, il ne revient au ventricule gauche, d'où il étoit sorti, qu'après un espace de temps plus long que dans l'état de santé. Je n'entends cependant pas dire que les liquides soient dans un moindre mouvement; je pense seulement que leur passage d'un endroit à un autre est moins prompt qu'à l'ordinaire, mais que le mouvement de trusion qu'ils éprouvent est beaucoup plus grand. De-là plusieurs causes de la raréfaction des liqueurs, de la décomposition & de l'altération qu'elles éprouvent.

Quoique j'aie admis deux causes propres à produire tous ces désordres dans l'économie animale; savoir, la chaleur de l'air & les

exercices violens; l'Auteur de la Nature a veillé à notre conservation de la part des exercices. La lassitude & la fatigue qui en résultent & qui sont une suite nécessaire & de l'épuisement des esprits animaux & de la raréfaction des liqueurs qui compriment les nerfs, empêchent les hommes, malgré eux, de pousser les exercices assez loin pour leur être ordinairement nuisibles. D'ailleurs les élémens même sont nécessités à concourir à notre conservation dans cette circonstance. La fraîcheur de l'air, relativement à nous, croît à proportion de nos exercices; car, lorsque nous courons, nous échauffons successivement un nombre considérable de masses d'air qui nous rafraîchissent & que nous n'aurions pas échauffées si nous étions demeurés tranquilles, parce que cela seroit inutile pour lors. Nous ne pouvons pas non plus faire aucun mouvement qui augmente notre chaleur, sans que nous ne renouvelions continuellement l'air qui nous environne, ce qui fait que les exercices considérables sont rarement nuisibles, si on les fait dans un air froid ou tempéré; mais dans les temps de grande

chaleur, on voit assez souvent périr des personnes lorsqu'elles forcent l'exercice, comme les Coureurs, &c. parce que le concours de l'air qui les environne & de celui qu'ils respirent n'est pas suffisant dans cette saison pour empêcher que le sang n'engorge considérablement le ventricule droit, les oreillettes du même côté & les veines-caves, & que la raréfaction de ce liquide & sa trop grande affluence vers ces parties ne fasse rompre ou les veines-caves, ou l'oreillette droite, ainsi qu'on l'a vu arriver. Du moins si une mort subite ne fait pas périr ceux qui forcent les exercices dans les grandes chaleurs & à l'ardeur du soleil, ils sont souvent attaqués d'une fièvre ardente qui leur laisse peu de répit, & de laquelle ils périssent en peu de jours.

Si l'Auteur de la Nature a nécessité l'action des élémens pour notre conservation, lors des exercices & du travail auxquels il nous a assujettis, il n'a pas de même nécessité l'action des élémens pour la conservation des hommes qui passent dans des climats pour lesquels ils ne sont pas nés. L'air dans ces climats agit sur nos corps suivant les loix générales de

l'Univers, & ne changera pas, ſans doute, ſa façon d'agir pour des êtres qui lui ſont étrangers: ces régions ont des hommes, des animaux & des plantes pour l'exiſtence, la conſervation & la propagation deſquels il faut que les qualités de l'air ſoient telles que celles qu'il a.

D'où l'on peut conclure que, la Nature ne faiſant rien ou preſque rien pour les hommes qui paſſent d'un climat tempéré dans un pays très-chaud, l'Art doit avoir beaucoup à faire pour militer contre les élémens & pour préſerver les hommes des effets pernicieux de ces mêmes élémens; mais, ſi c'eſt à l'Art qu'il faut néceſſairement recourir pour la conſervation des hommes tranſplantés dans nos Colonies, combien n'eſt-il pas important que le Médecin connoiſſe la véritable action de l'air ſur les fluides & ſur les ſolides du corps humain, comment & pourquoi il produit des déſordres, & quels ſont ceux auxquels il peut donner lieu lorſqu'on paſſe d'un air tempéré dans un air plus chaud!

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici eſt pour conduire à cette connoiſſance ſi eſſentielle &

pour en faire ſentir l'utilité ; mais auſſi peut-on aſſurer qu'un Médecin rempli de ces connoiſſances, qui étudie la Nature & qui ſait la matière Médicale, préſervera de maladies, par des précautions ſimples & aiſées, une partie de ceux qui voudront s'y aſtreindre. J'oſe plus dire, c'eſt qu'il conſervera la plupart de ceux qui ſeront attaqués des maladies les plus aiguës, parce qu'en connoiſſant exactement leurs cauſes, l'action de l'air & le rôle que joue la chaleur du climat dans les maladies, il n'agira jamais que conformément aux indications de la maladie priſe en elle-même, des ſymptômes qui l'accompagnent, de la cauſe qui l'entretient & des cauſes éloignées qui lui ont donné lieu. Il ne fera donc pas comme nombre de ceux qui juſqu'ici ont eu ſoin de la conſervation des hommes à Saint-Domingue, (ſi on en excepte quelques Médecins qui y ont acquis de la célébrité) qui, ſans connoiſſance ni de la maladie, ni de ſa cauſe phyſique, concourent ſouvent à la perte des malades par des remèdes employés mal-à-propos & à contre-temps.

Trois ans de ſéjour dans cette île m'ont

mis dans le cas d'examiner combien peu le traitement des maladies y eſt méthodique, & combien peu la plupart de ceux qui les traitent ſont en état de connoître & de combattre les cauſes qui les produiſent. Une pratique, quelquefois bonne, mais ſouvent meurtrière, leur tient lieu de tout. Les ſuccès conſtans que j'ai eus en traitant, ſuivant les loix de la ſaine Médecine, les malades qui me ſont tombés entre les mains, & les obſervations particulières que j'ai faites ſur les maladies de ce pays, ne me laiſſent nullement douter que la Médecine ne puiſſe y être faite avec beaucoup de ſuccès, lorſqu'elle y ſera exercée par un Médecin intelligent & verſé dans toutes les connoiſſances que cette Science exige.

Après avoir expoſé en précis les effets que l'air produit ſur les fluides & ſur les ſolides du corps humain, les déſordres qui ſe paſſent dans l'économie animale, lorſque nous faiſons des exercices trop violens & que nous paſſons d'un air tempéré dans un air fort chaud, il faut, pour faire aux maladies dont ſont attaqués les nouveaux venus à Saint-Domingue,

une application juſte des principes que nous avons poſés, examiner :

1.° Ce que la chaleur du climat doit produire ſur ceux qui ſont nouvellement tranſplantés dans cette île, & voir ſi les accidens & les maladies auxquels ils ſont ſujets dans les premiers temps de leur arrivée, peuvent être attribués avec fondement à la température de l'air :

2.° Réfléchir ſur les autres cauſes qui peuvent donner lieu ou concourir aux maladies dont ils ſont attaqués :

3.° Indiquer les précautions à prendre pour s'en garantir, d'après une connoiſſance ſûre des cauſes qui les produiſent :

4.° Expoſer la manière de traiter méthodiquement les deux principales maladies de ce pays ; & cela toujours relativement à l'eſpèce de maladie, à la nature, à la violence des ſymptômes qui l'accompagnent & à la cauſe connue de cette même maladie.

La chaleur qui règne à Saint-Domingue étant à celle qui règne en France comme 4 ſont à 2, examinons naturellement l'état dans lequel doivent ſe trouver ceux qui ſont

transportés de France dans cette île. Nos liqueurs s'échauffent plus ou moins dans leur circulation à raison des particules plus ou moins massives qui les constituent, & l'air qui nous environne les rafraîchit à raison de leur fraîcheur relative plus ou moins grande. Or en France on fait usage de substances chargées de sucs nourriciers & qui contiennent beaucoup de particules massives très-propres à opposer aux solides une réaction qui fait naître une chaleur proportionnée au rafraîchissement que porte dans nos liqueurs l'air ambiant & l'air respiré. Ce qui arrive pour les François en Europe se passe à Saint-Domingue à l'égard de ceux qui l'habitent depuis long-temps. Par la nature des alimens dont on use dans cette île, par la quantité qu'on en prend & par la diminution de l'action organique des fibres & des vaisseaux, les liqueurs ne s'échauffent que dans la même proportion qu'elles peuvent être rafraîchies; de sorte qu'on peut dire que dans chaque pays le sang des hommes qui y sont nés & qui les habitent, n'est susceptible de prendre de chaleur dans son cours de circulation,

qu'autant que l'air extérieur qui les enveloppe & qu'ils reſpirent peut lui en faire perdre, du moins lorſqu'ils uſent des alimens propres au pays.

Mais, avant de jouir des prérogatives que la Nature accorde aux anciens habitans, & avant que les ſolides & les fluides de ceux qui paſſent dans un autre climat aient éprouvé des changemens qui les rendent tels qu'ils doivent être pour que l'action de l'air ne faſſe que maintenir un juſte équilibre entre les ſolides & les fluides, ils ont des dangers à courir; & c'eſt pour en faire connoître la cauſe, pour les rendre moindres, pour les prévenir, & pour les combattre que j'ai entrepris un Ouvrage qui m'a paru utile pour la conſervation des hommes qu'on enverra ou qui iront à Saint-Domingue.

Lorſqu'une perſonne qui a abandonné un climat tempéré eſt arrivée dans cette île, l'air extérieur & l'air intérieur n'ayant pas aſſez de fraîcheur relative pour rafraîchir les liquides qui circulent dans ſes vaiſſeaux, & pour les réduire au même volume qu'ils avoient dans le temps que cette perſonne vivoit dans un

air plus froid, les liquides doivent néceſſairement ſe raréfier & produire par ce moyen une compreſſion générale plus ou moins forte ſur les nerfs & ſur les fibres muſculaires ; de-là une laſſitude plus ou moins grande. L'air qui environne faiſant peu pour le rafraîchiſſement du ſang, celui qui entre dans le poumon a beaucoup à faire ; les inſpirations, par conſéquent, doivent être plus grandes & plus fréquentes que ſi on les faiſoit dans un air tempéré ; mais, comme elles ne font pas toujours ce qu'il faudroit faire, dans le temps même du repos, la reſpiration eſt ſouvent difficile, & elle doit l'être encore davantage pour peu qu'on faſſe d'exercice. L'air ambiant & celui qui eſt inſpiré ne rafraîchiſſant pas aſſez le ſang & ne le réduiſant pas en aſſez petit volume pour que tout celui qui ſort du ventricule droit puiſſe, à chaque contraction, paſſer dans le ventricule gauche, il ſe fera peu-à-peu un engorgement dans les artères pulmonaires, dans le ventricule droit, dans les veines-caves & ſucceſſivement dans les veines de toutes les parties du corps. Il naîtra de-là une eſpèce d'étouffement, des

anxiétés, un abattement extrême, &c.

Mais le désordre peut encore être poussé plus loin; le ventricule droit ne se dégorgeant pas en entier dans les artères pulmonaires, par les raisons que j'ai dites, les veines-caves supérieure & inférieure doivent, faute de se dégorger, être très-distendues, de même que toutes les veines qui y aboutissent: par conséquent les jugulaires internes & externes & toutes les branches veineuses qui concourent à les former, seront dans un état de dilatation; les artères carotides ne pouvant pas non plus se dégorger librement à cause de la résistance qu'elles éprouvent de la part des veines trop remplies, elles s'engorgeront aussi, & cet engorgement se communiquera jusqu'au ventricule gauche, dont les contractions plus fréquentes augmenteront encore la chaleur des liquides. De ce désordre dans la circulation, il résultera des maux de tête violens, le délire, la frénésie, le coma, &c. Le même désordre se passera du côté de la veine-cave inférieure & des veines qui y aboutissent, elles seront toutes très-distendues; les veines diaphragmatiques, les veines gastriques,

hépatiques, la veine-porte, &c. ne ſe dégorgeant pas avec facilité, elles ſouffriront une diſtenſion qui produira des accidens différens, des nauſées, des douleurs dans la région du diaphragme, du foie, & dans les régions lombaires.

La raréfaction des liquides étant même portée à un certain point, les veines pourront ſe rompre, & donner lieu à des hémorragies quelquefois mortelles & quelquefois ſalutaires. On juge bien que dans cet état les liqueurs étant très-raréfiées, & leur chaleur n'étant pas modérée ſuffiſamment, ces mêmes liqueurs acquerront de l'acrimonie, tendront à ſe décompoſer & à tomber en alkaleſcence & en pourriture: pour lors, le ſyſtème nerveux entrera en érétiſme; il y aura ſpaſme dans preſque tous les couloirs, plus de ſécrétion, pour ainſi dire, déſordres ſans nombre, inflammation générale, chaleur acrimonieuſe, exceſſive, &c. le ſang même malgré les contractions multipliées du cœur & des artères, n'aura qu'un mouvement progreſſif fort lent, pendant que ſon mouvement de truſion ſera très-conſidérable. Il ne pourra pas en effet

avoir, dans ce cas, un mouvement de progreſſion fort rapide, puiſque toutes les veines & le ventricule droit, ne ſe dégorgent qu'avec une difficulté preſque inſurmontable. Toutes les humeurs étant confondues & mêlées avec la maſſe rouge du ſang, elles enfileront rarement ſeules les couloirs par où elles doivent ſe filtrer. Voilà ce à quoi on eſt expoſé quand on paſſe d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud.

Lorſque les déſordres qui ſe paſſent dans l'économie animale ſont tels que ceux que je viens de décrire, on eſt ſûrement dans le plus mauvais état poſſible, & il eſt à préſumer que ſi tout ce qui a été expoſé ci-devant s'opéroit dans un eſpace de temps fort court, on ſeroit attaqué d'une maladie qui l'emporteroit ſur la fièvre ardente ordinaire. Cette fièvre peut cependant être enviſagée ſous ce point de vue, & les ſeuls effets d'un climat trop chaud peuvent la produire, ou du moins doivent-ils ſouvent donner lieu à une maladie moindre qui reconnoît les mêmes cauſes & qui peut être regardée comme un diminutif de la fièvre ardente. S'il y a des perſonnes

personnes sur lesquelles les effets d'un air trop chaud, paroissent ne produire aucun désordre remarquable, il ne faut pas pour cela les perdre de vue, & on peut les regarder comme dans une disposition prochaine à la fièvre ardente. On doit même se méfier pour elles de toutes les causes qui donnent lieu à cette maladie en Europe, tels sont les exercices trop long-temps soutenus, la course, les excès de liqueurs, l'acte vénérien répété trop souvent, les veilles, l'exposition à l'ardeur du soleil.

C'est gratuitement, dira-t-on, que vous attribuez à l'air la qualité de rafraîchir le sang de la manière que vous le dites; c'est une supposition que vous faites, lorsque vous annoncez que si l'on passe d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud, il arrive dans l'économie animale tous les désordres dont vous faites l'énumération: donnez-nous-en des exemples.

Tout ce que ressentent la plupart des nouveaux arrivés à Saint-Domingue, répond parfaitement bien à ce que j'ai dit devoir arriver aux personnes qui passeroient d'un endroit

tempéré dans un endroit plus chaud; car peu de jours après être arrivés dans cette île, ils perdent l'appétit, ils ne reſpirent pas avec la même facilité qu'ils reſpiroient en France, leurs inſpirations ſont plus grandes; ils ſont ſujets à avoir mal à la tête, aux reins, &c. & on peut dire qu'ils éprouvent les mêmes indiſpoſitions que ceux qu'on feroit paſſer d'un air tempéré dans un air très-chaud: or, comme il y a ici identité d'accidens, je ſuis autoriſé à conclure l'identité des cauſes. J'y ſuis d'autant plus autoriſé, qu'il eſt connu que l'air de Saint-Domingue eſt infiniment plus chaud que celui de France; mais, pour répondre à toutes les difficultés, rapportons des expériences faites ſur des animaux qu'on expoſe dans des endroits très-chauds, & voyons ſi ce qui leur arrive infirme ou appuie notre théorie.

Les accidens qu'ont éprouvés les animaux ſur leſquels on a fait ces expériences, confirment tout ce qui a été dit ci-devant. Quand on les expoſe à un degré de chaleur auſſi grand que celui des liquides qui circulent dans leurs vaiſſeaux, leurs inſpirations deviennent

fortes, fréquentes & difficiles; ils ont les yeux vifs & larmoyans; ils haletent bientôt & ne tardent pas à périr dans un état de ſuffocation accompagnée d'accidens graves. La chaleur de ces animaux augmente infiniment, la langue leur ſort de la bouche & ils rendent une ſalive qui exhale une odeur inſupportable. On ne peut pas s'empêcher de reconnoître pour cauſe de ces accidens la chaleur de l'air dans lequel ils ſont plongés. L'air chaud qu'ils reſpirent ne réduiſant pas à un petit volume le ſang qui paſſe par le poumon, & cet air, de même que celui qui les environne, ne faiſant rien perdre aux liquides de la chaleur qu'ils acquièrent en circulant, il faudra néceſſairement que ces animaux éprouvent tous les accidens de la ſuffocation & que leurs humeurs répandent une odeur fétide, ſuite de la chaleur outrée qui décompoſe les humeurs & qui donne lieu à la formation d'un alkali volatil.

La ſuffocation naîtra de ce qu'il ne paſſera par le poumon qu'une partie du ſang que le ventricule droit chaſſe à chaque pulſation dans les artères pulmonaires. En effet, pour que tout le ſang qui ſort du ventricule droit

pût passer par le poumon, il faudroit nécessairement que cette masse de liquides diminuât de volume dans tous les vaisseaux du poumon sur lesquels l'action de l'air froid peut se faire sentir, c'est-à-dire, sur les divisions des veines, comme sur celles des artères pulmonaires. Or, lorsqu'un animal est exposé à un air très-chaud, le sang du ventricule droit, qui, pour passer en entier dans le ventricule gauche, devoit diminuer de volume, n'étant plus soumis à l'action d'un air froid propre à remplir cette vue, ne passera qu'en partie dans les vaisseaux pulmonaires, & le reste engorgera en peu de temps le ventricule droit & les veines-caves, ce qui constituera l'état de suffocation.

La putridité des humeurs aura lieu, parce que le sang qui se sera porté du ventricule droit dans le ventricule gauche, n'ayant rien perdu de sa chaleur lors de son passage par le poumon, & étant obligé de subir de nouvelles circulations, il acquerra une chaleur qui ira toujours en augmentant & qui sera bientôt poussée au point que les humeurs susceptibles de putridité s'alkalisferont jusqu'à

répandre une puanteur considérable. Dans ce cas, l'air qui sort du poumon de ces animaux est très-chaud, & un thermomètre placé dans leur bouche lorsqu'ils suffoquent, a fait remarquer que leur corps acquiert un degré de chaleur fort au-dessus de celle qui leur est naturelle.

On peut juger, d'après cela, combien il est nécessaire que le sang soit continuellement rafraîchi & réduit à un plus petit volume, tant par l'air environnant, que par celui qui entre dans le poumon, & combien il est dangereux de passer promptement d'un air tempéré dans un climat très-chaud. On est, il est vrai, bien éloigné d'éprouver, en arrivant à Saint-Domingue, les accidens des animaux sur lesquels les épreuves, dont je viens de parler, ont été faites, parce qu'il s'en faut infiniment qu'il n'y ait entre l'air que nous respirons & celui de Saint-Domingue, une différence aussi grande que celle qu'il y a entre l'air que respiroient naturellement ces animaux & celui auquel on les a exposés.

Cependant, à examiner les choses à la rigueur, des animaux exposés à un air aussi

chaud que je l'ai dit ci-deſſus, ont les ſymptômes d'une fièvre ardente qui parcourt rapidement tous ſes périodes, & qui fait périr dans un eſpace de temps fort court. Car ſi l'on y fait attention il y a chaleur exceſſive, difficulté très-grande de reſpirer, anxiété, &c. & je ne doute point que, ſi des hommes étoient expoſés à ces épreuves, ils ne reſſentiſſent dans un degré ſupérieur tous les accidens qui accompagnent la fièvre ardente. On peut même préſumer que, s'il n'y avoit pas une ſi grande différence entre l'air dans lequel un animal vit, & celui dans lequel on le tranſporteroit, tous les accidens, dont nous avons parlé, n'augmenteroient que peu-à-peu, & ne le feroient périr que dans 24, 36 ou 48 heures, ſelon le degré de chaleur qu'auroit l'air dans lequel il ſeroit plongé. Je crois pouvoir conclure d'après tout ce qui a été dit, que la chaleur de l'air de Saint-Domingue peut ſeule donner lieu à la fièvre ardente à laquelle ſont ſujets ceux qui paſſent de France dans cette île; que ſi elle ne produit pas cette maladie, elle donnera naiſſance à une fièvre moins vive qui n'en ſera

qu'un diminutif; & qu'enfin ſi la nature du climat n'occaſionne ni l'une ni l'autre de ces maladies, elle laiſſera pendant long-temps ceux qui y ſont tranſportés, dans une diſpoſition prochaine à la fièvre ardente, &c. Il y a bien d'autres cauſes qui peuvent concourir à produire la fièvre ardente & les fièvres qui lui ſont ſubordonnées; mais ces cauſes ſont toujours ſecondées par la chaleur du climat, & elles ſont les mêmes que celles qui en Europe donnent lieu à cette fièvre: ſavoir, les exercices trop violens & trop long-temps ſoutenus, les veilles, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, &c.

Je conſidérerai donc tous les nouveaux débarqués à Saint-Domingue comme prêts à être attaqués de la fièvre ardente ou d'une fièvre qui eſt moins dangereuſe, qui n'en eſt qu'un diminutif, & dont je parlerai par la ſuite; ou bien je les regarderai comme n'ayant que des diſpoſitions plus ou moins prochaines à ces deux fièvres. La cauſe principale qui agit dans ce cas (la chaleur du climat) étant connue, de même que ſa manière d'agir, j'inſiſterai ſur les précautions qu'il y a à

prendre pour diminuer, pour combattre & pour détruire cette disposition relativement à la cause qui l'a produite & qui l'entretient, & j'indiquerai les moyens auxquels un Médecin doit avoir recours pour traiter méthodiquement & avec succès les fièvres qui attaquent les nouveaux-venus à Saint-Domingue.

Les précautions qu'on doit prendre pour combattre & pour détruire la disposition que ceux qui arrivent à Saint-Domingue ont à la fièvre ardente, regardent deux temps différens, celui du voyage & celui du premier séjour dans l'île, & ces précautions s'étendent particulièrement sur la quantité & sur la qualité des alimens & des boissons dont on usera; sur l'exercice qu'on prendra, ou, pour mieux dire, sur l'usage convenable des six choses non naturelles. Or quelle indication principale a-t-on à remplir dans cette circonstance? c'est de modérer l'action des solides, de diminuer la masse des humeurs & de les priver des particules massives qui les rendent le plus susceptibles d'échauffement; afin que, lorsqu'on est arrivé à Saint-Domingue, les vaisseaux ne soient remplis que de sucs qui,

par la nature des parties intégrantes qui les conſtituent, n'acquièrent dans leur cours de circulation qu'un degré de chaleur qui pourra aiſément être tempéré par la fraîcheur relative de l'air environnant & de celui qu'on y reſpire.

La Nature prévient l'Art dans cette circonſtance; l'action des ſolides s'affoiblit quand on paſſe dans les pays chauds, & l'appétit diminue, parce qu'il faut néceſſairement que les liquides de l'homme qui vit dans ces climats ne ſoient fournis que de peu de particules maſſives; c'eſt pourquoi la Nature, cette ſage mère, pour nous empêcher de nous écarter de ſes vues & de travailler à notre deſtruction, change l'appétit des hommes à raiſon de leur beſoin, je veux dire que le beſoin de nourriture varie en proportion de la chaleur des lieux que nous habitons : en effet, ce beſoin eſt moindre dans les pays chauds que dans les pays froids. On aura donc pour ceux qui de France iront à Saint-Domingue ce double point de vue à remplir, de modérer l'action des ſolides & de diminuer le volume & la denſité des liquides.

On doit tâcher de remplir une partie de ces indications avant le départ & pendant le voyage. Pour en venir à bout, il eſt à propos que tous ceux qui paſſent à Saint-Domingue ſe faſſent ſaigner une fois ou deux, ſur-tout s'il y a en eux beaucoup de diſpoſition à la pléthore ſanguine; & pour peu que leur état paroiſſe l'exiger, ils ne ſauroient rien faire de mieux que de ſe purger avant leur départ. Ces premières précautions priſes, on obſervera, pendant la traverſée, de ſe laver la bouche tous les matins à jeun avec de l'eau & un peu de vinaigre.

On aura auſſi l'attention d'aſſaiſonner avec du vinaigre les légumes & une partie de la viande dont on ſe nourrira. Au lever du ſoleil, il faudra venir ſur le pont & ne reſter pendant la journée que le moins qu'il ſera poſſible dans l'entrepont; il ſeroit encore très-utile de s'exercer ſans ſe fatiguer.

Il convient de changer de linge le plus ſouvent qu'on peut, & on ne prendra jamais une nouvelle chemiſe ſans qu'elle ait été long-temps expoſée au ſoleil, & qu'elle n'ait été bien ſéchée & frottée auparavant.

On ſe couchera de bonne heure, & on ſe lèvera avec l'aurore; & à ſuppoſer qu'on fût obligé d'être pendant la nuit ſur le pont, il eſt eſſentiel d'avoir toujours la tête couverte; & ſi l'on y couche, il faut avoir la précaution de ſe couvrir le corps, la tête & les yeux.

Dès qu'on aura gagné le climat chaud, on boira *à ſa ſoif* de l'eau acidulée avec de la crême de tartre diſſoute en quantité convenable *. Chaque perſonne pourra de cette manière faire la conſommation de deux gros de crême de tartre par jour. Cette boiſſon produira le double avantage de rafraîchir légèrement & de tenir le ventre libre.

On ne ſe permettra point l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes; il n'y a que le vin pris en quantité modérée, dont l'uſage ne ſera pas interdit.

Il ne faut pas négliger d'embarquer avec ſoi une bonne quantité de choux ou d'autres légumes confits dans le vinaigre; on en

* Quoique la crême de tartre ne ſoit pas tenue en diſſolution dans l'eau froide, elle ne laiſſe pas de lui communiquer une acidité ſenſible.

mangera le matin & le ſoir, & même avec de la viande : cette ſorte de nourriture eſt très-bonne quand on paſſe dans les climats chauds.

La propreté eſt ſur-tout recommandée lorſque l'Équipage ou les Paſſagers ſont fort nombreux; mais une choſe à laquelle il faut faire beaucoup d'attention, indépendamment des boiſſons un peu acidules, c'eſt de ſe modérer ſur la quantité des alimens qu'on prendra; il faudroit même ſe faire un peu de violence ſur cet article, & je vais dire pourquoi.

L'appétit (par une cauſe qui infirme les principes que j'ai poſés; ſavoir, que l'appétit diminue lorſqu'on va dans les pays chauds) ſe ſoutient ſur mer, & augmente même quelquefois, quoiqu'on navige dans des lieux qui, à cauſe de leur ſituation topographique, doivent être infiniment plus chauds que celui qu'on a abandonné; mais qu'on me permette ici une réflexion, & l'on verra que ce qui, au premier aſpect, paroît infirmer notre théorie, ne fait qu'en prouver la bonté.

Quand on eſt ſur mer, on eſt plongé dans

une atmoſphère plus denſe & imprégnée d'acides marins ; par cette raiſon, elle doit beaucoup nous rafraîchir, & entretenir l'action des ſolides, & exiger que nous fourniſſions à nos ſucs aſſez de particules maſſives pour qu'il s'excite dans nos humeurs une chaleur proportionnelle au rafraîchiſſement qu'elles éprouvent de la part du fluide environnant : je dis encore que dans le temps qu'on eſt ſur un Vaiſſeau, l'air peut avoir à votre égard une fraîcheur relative, telle que ſi vous étiez dans un pays tempéré, lors même que vous n'êtes pas fort éloigné de la Ligne ; car il faut conſidérer que ſi le Vaiſſeau fait beaucoup de chemin, vous rafraîchiſſez ſucceſſivement des maſſes d'air différentes, & vous vous trouvez dans la même ſituation d'un Coureur qui traverſe l'air rapidement ; mais, comme dans ce cas il n'y a ſouvent de votre part aucune action muſculaire, aucune cauſe de chaleur qui réponde au rafraîchiſſement que porte ſur vous l'air à travers lequel vous paſſez, il arrive que cet air eſt froid relativement à vous ; de ſorte qu'il ſe paſſe ſur vos ſolides & ſur vos fluides ce qui

ſe paſſeroit ſi vous étiez dans un pays tempéré ; c'eſt ce qui fait que l'appétit ſe ſoutient, que l'on reſpire aiſément, & que, tandis que le Vaiſſeau fait route, on n'eſt pas dans un accablement pareil à celui dans lequel on ſe trouve lorſqu'il fait calme ou lorſqu'on eſt arrivé à terre.

Ce qui paroît un bien eſt cependant un mal, par rapport à ceux qui débarquent dans un pays chaud ; car, ainſi que je l'ai dit, pour qu'il ne ſe paſſe aucun déſordre dans l'économie animale, il faut que, dans un pays chaud, les liquides du corps humain ſoient fournis de peu de particules maſſives & que l'action des ſolides ſoit affoiblie. Or, dès que vous ſortez d'un Vaiſſeau qui a fait le paſſage en peu de temps, vos ſolides & vos fluides ne ſe trouvent pas dans l'état où il faudroit qu'ils fuſſent pour votre ſanté ; car, par la rapidité avec laquelle vous avez traverſé l'air dans votre trajet, ce fluide, en tempérant la chaleur des ſolides, a néceſſairement exigé que vous fiſſiez uſage de ſubſtances auſſi nutritives, & en auſſi grande quantité que dans un climat tempéré.

Mais peu de temps après que vous êtes à terre, vous éprouvez un changement ſubit, vous n'êtes plus tranſporté avec rapidité dans différentes maſſes d'air qui vous rafraîchiſſent, ou du moins, ſi vous l'êtes, ce n'eſt qu'aux dépens d'une action muſculaire qui, en augmentant en vous la chaleur, demande une fraîcheur relative plus grande, au lieu que dans le Vaiſſeau vous aviez ces maſſes multipliées d'air qui vous touchoient & qui vous rafraîchiſſoient, ſans qu'il y eût de votre part aucune action muſculaire qui concourût à augmenter votre chaleur propre. Vous vous trouvez donc comme ſi vous paſſiez promptement d'un endroit tempéré dans un endroit beaucoup plus chaud, vous y êtes avec des ſucs qui ſont chargés de particules auſſi groſſières qu'il faut qu'elles le ſoient dans un pays tempéré, & l'action de vos ſolides eſt encore auſſi forte que l'exigeoit le climat que vous venez de quitter.

Lorſqu'on arrive avec ces diſpoſitions dans un pays chaud, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe paſſe des déſordres dans l'économie animale. Les premiers qui s'annoncent ſont la

raréfaction des liquides, une laſſitude extrême, la reſpiration un peu gênée, perte d'appétit, mal de tête, &c. Or, comme ces accidens ſont plus ou moins à craindre à raiſon de l'action plus forte des ſolides & de la plus grande maſſe des fluides, il faut, autant qu'on le peut, vivre pendant la traverſée de ſubſtances médiocrement fournies de ſucs nourriciers, telles que ſont les végétaux, & lutter même contre ſon appétit. L'obſervation de ce précepte eſt de la plus grande importance pour ceux qui veulent ne pas courir le riſque d'une maladie très-grave en arrivant à Saint-Domingue.

Dès qu'on ſera débarqué dans cette île, il ne faudra pas perdre de vue les précautions à prendre contre les maladies qui attaquent les nouveaux arrivés, & il faut les attendre ſans effroi. Pour les éviter, ce qui ſeroit rare, ou au moins pour diminuer les accidens qui les accompagnent, on pourra, après quelques jours de repos, ſe faire ſaigner une fois ſeulement ou deux fois au plus. Il ne faut pas s'en tenir aux ſeules ſaignées; une attention particulière qu'il importe d'avoir dans

dans les premiers temps, c'eſt de manger ſobrement & de ne faire aucun uſage des liqueurs ſpiritueuſes. L'on ne s'expoſera point à l'ardeur du ſoleil ; les exercices auxquels on ſe livrera ſeront toujours très-modérés ; les veilles & la trop grande application d'eſprit ne peuvent qu'être nuiſibles. On prendra avec ſuccès le bain de rivière. On ſe nourrira de végétaux plutôt que d'animaux. On mangera quelques oranges, & la meilleure boiſſon dont on puiſſe uſer ſera une légère limonade. On s'abſtiendra du commerce des femmes & ſur-tout de celui des Négreſſes, & on ſe couchera de bonne heure, la tête couverte & jamais à l'air. S'il n'eſt pas poſſible d'éviter la maladie du pays par ces précautions, du moins peut-on être moralement ſûr que, ſi l'on en eſt attaqué, les ſuites n'en ſeront pas auſſi dangereuſes.

Mais ſi, malgré toutes les précautions que j'ai indiquées, ou faute de les avoir priſes, une perſonne tombe dans un accablement extrême ; ſi elle a mal à la tête, une difficulté de reſpirer, des douleurs dans tous les membres & particulièrement dans la région des lombes ; ſi la fièvre eſt conſidérable &

accompagnée de ſoif, de ſueur & d'une chaleur très-grande; ſi tous ces accidens acquièrent promptement beaucoup d'intenſité; ſi la chaleur ſur-tout devient brûlante, & la ſoif inextinguible; ſi l'on a des nauſées & des vomiſſemens de matière bilieuſe ou porracée; ſi la langue devient noire & âpre, ſi une douleur vive dans la région du diaphragme ſe fait ſentir, ſi la chaleur des extrémités n'eſt pas comparable à celle dans laquelle ſe trouvent le tronc & la tête, ſi quelquefois même ces extrémités ſont froides; ſi l'inſomnie, la frénéſie, un délire obſcur, & les autres ſymptômes dont j'ai fait l'énumération dans le commencement de ce petit Ouvrage, ſe trouvent de la partie, la vraie fièvre ardente ou le vrai *cauſos* d'Hippocrate, ſe trouve caractériſée.

Cette fièvre parcourt avec beaucoup de promptitude tous ſes degrés; le temps de ſon augmentation dure peu: elle eſt quelquefois dans ſon état avant le deuxième jour, & les malades peuvent en périr avant le troiſième ſi on ne leur donne pas les ſecours les plus prompts & les plus efficaces; d'où

l'on peut conclure qu'il eſt de la plus grande importance pour ceux qui paſſent ou qui ſont envoyés à Saint-Domingue, que les Médecins ou Chirurgiens qui les traitent, connoiſſent les véritables cauſes de cette maladie, & le traitement qui lui convient, d'autant plus qu'il faut ſe décider promptement ſur le choix des moyens curatoires, & qu'on n'a pas de temps à perdre dans l'application des remèdes.

D'après ce que j'ai dit ſur les effets que l'air produit ſur nos ſolides & ſur nos fluides, & ſur ce qui doit arriver à des hommes tranſportés d'un climat tempéré dans un pays chaud, on connoît la principale cauſe de la fièvre ardente de Saint-Domingue. Il y en a cependant encore d'autres qui méritent l'attention du Médecin; c'eſt un exercice immodéré, la courſe à l'ardeur du ſoleil, l'excès des liqueurs ſpiritueuſes, l'acte vénérien trop ſouvent répété, &c. Qu'on me permette d'expoſer ici que cette dernière cauſe trop ſouvent ordinaire, demande dans le traitement de la fièvre ardente qui ſuccède à un excès dans ce genre, beaucoup de circonſpection dans l'uſage

des remèdes les mieux indiqués pour cette maladie.

Toutes ces cauſes ne ſont encore que des cauſes prédiſpoſantes & éloignées de la fièvre ardente. Une cauſe plus prochaine, c'eſt l'action d'une matière irritante, qui faiſant entrer en érétiſme tout le ſyſtème vaſculeux, produit des embarras multipliés dans la circulation, des criſpations dans tous les couloirs; de-là une inflammation preſque générale qui attaque ſur-tout les organes les plus néceſſaires pour l'entretien de l'économie animale: ſavoir, le cerveau, le poumon, le foie, le diaphragme, l'eſtomac & les inteſtins; mais quoiqu'on ſoit obligé de reconnoître une matière âcre pour cauſe prochaine de la fièvre ardente, on conçoit auſſi que cette même matière n'eſt que le produit des cauſes premières, des cauſes éloignées. En effet, la chaleur du climat, les exercices immodérés, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, raréfient les liquides outre-meſure, les échauffent; l'air environnant ne les tempérant pas aſſez, elles conſervent pendant long-temps (ſur-tout lorſque pluſieurs de ces cauſes ont agi enſemble)

une chaleur & un volume qui ne leur eſt pas ordinaire. Les contractions du cœur & des artères ſe multiplient; & les liquides, à cauſe de leur grande raréfaction, ne pouvant couler aſſez promptement par le poumon, ce viſcère s'engorge un peu, de même que le ventricule droit, les veines-caves & toutes les autres veines qui s'y rendent. Tous les vaiſſeaux ſe dilatent, & pour-lors les parties les plus ſéreuſes du ſang ſe diſſipent par les tuyaux excrétoires, & produiſent une ſueur d'expreſſion. Les humeurs étant moins noyées, ſouffrent plus de frottement, s'échauffent davantage par la même raiſon, & peuvent prendre un degré d'acrimonie conſidérable, ſur-tout celles qui ſont le plus ſuſceptibles de s'alkaliſer, comme la bile.

Or il n'eſt pas ſurprenant que cette humeur, ayant changé de nature & circulant avec le ſang, agace & picotte les membranes, les vaiſſeaux, les nerfs, & faſſe naître un érétiſme général qui produira bientôt une inflammation dans les principaux viſcères, une chaleur acrimonieuſe à la peau & tous les accidens dont j'ai fait l'énumération.

Mais comment, dira-t-on, l'acte vénérien répété donnera-t-il naissance à une matière acrimonieuse propre à être la cause prochaine de la fièvre ardente ? Pour concevoir l'effet de l'acte vénérien dans ce cas, il faut faire attention que dans les climats chauds les humeurs de ceux qui y sont venus des pays tempérés où l'on se nourrit de substances animales, sont toujours alkalescentes & un peu acrimonieuses. Or, d'après cette disposition dans les humeurs, elles n'attendent que l'occasion favorable pour faire entrer par leur acrimonie tout le système vasculeux & nerveux en érétisme, & cette occasion se présente après les grandes évacuations de liqueur séminale qui, tant qu'elle rentroit dans les humeurs en suffisante quantité, modéroit leur acrimonie de façon à la rendre impuissante, & tenoit les vaisseaux dans un état de souplesse fort éloigné de l'érétisme.

Les dangers de cette maladie sont toujours très-grands ; ils varient cependant à raison du sexe, de l'âge, du tempérament & du concours des causes qui la font naître.

Toutes choses égales d'ailleurs, les femmes

courent moins de risques que les hommes ; les accidens chez elles sont toujours moins graves, & elles sont même peu sujettes à cette maladie, parce qu'ayant la fibre plus molle, l'action organique de leurs vaisseaux est moins forte, & ils sont plus extensibles. Par cette raison, la chaleur, la raréfaction du sang doivent être plus modérées & la rupture des vaisseaux plus rare.

Par rapport à l'âge, les périls de la fièvre ardente diffèrent beaucoup ; car les enfans & les jeunes gens qui ont encore la fibre molle, qui ont les vaisseaux souples & dont le diamètre peut encore augmenter sans craindre de rupture, échappent assez souvent de cette maladie, lorsqu'on leur fait à temps les remèdes convenables ; les personnes âgées, par la raison du contraire, succombent presque toujours aux accidens de cette fièvre.

Le tempérament fera varier les dangers de cette fièvre ; ils seront très-grands si le malade est d'un tempérament bilieux ou sanguin, & ils seront moindres s'il est d'un tempérament flegmatique.

Cette fièvre sera d'autant plus redoutable,

que le concours des cauſes éloignées qui l'auront fait naître ſera plus grand. En effet, ſi c'eſt tout-à la-fois la chaleur du climat, un exercice immodéré & l'excès dans les plaiſirs de l'amour qui l'aient produite, le malade courra de plus grands riſques que ſi l'une de ces cauſes ſeules avoit occaſionné la maladie. Le danger variera encore à raiſon de chaque cauſe ſéparément, lorſqu'il n'y en aura qu'une ſeule qui aura agi: par exemple, il y a plus à craindre lorſqu'elle ſurvient à la ſuite d'un épuiſement avec les femmes que ſi c'eſt à la ſuite d'une autre cauſe.

On a deux indications principales à remplir dans la curation de cette maladie: La première, de faire ceſſer l'érétiſme, en produiſant un relâchement dans les ſolides; & la ſeconde, de diminuer la maſſe & le volume des liquides.

Pour ſatisfaire à ces deux indications, il ſembleroit qu'on n'a rien de mieux à faire que de ſaigner coup ſur coup; cependant, quoique la ſaignée ſoit un bon remède dans cette maladie, il ne faut pas tirer beaucoup de ſang; & l'expérience a fait voir que les

ſaignées multipliées n'ont pas de ſuccès. Les nauſées & les vomiſſemens de matière bilieuſe & porracée pourroient faire penſer que la Nature indique l'uſage des émétiques ; les perſonnes peu inſtruites ſeroient tentées de regarder les ſueurs dans leſquelles les malades ſont quelquefois dans le premier ou le deuxième jour, comme une indication pour les remèdes ſudorifiques : il faut bien ſe garder de mettre en uſage & les émétiques & les ſudorifiques. Dans ce cas, ils ſont très-ſouvent mortels; les vomiſſemens viennent preſque toujours d'irritation & rarement de plénitude; les ſueurs ſont toujours ſymptomatiques dans les premiers temps, & elles ne ſont jamais critiques, excepté qu'elles ne ſurviennent après le quatrième jour. L'uſage des purgatifs eſt très-pernicieux; les cordiaux & les narcotiques, quels que ſoient les accidens qui paroiſſent les exiger, doivent être proſcrits du traitement. Il vaut mieux ne rien faire, que de ſe permettre des choſes inutiles ou nuiſibles. C'eſt déjà beaucoup en Médecine que de ſavoir ce qu'il faut éviter ; mais que faire, dira-t-on, dans cette maladie ! Peu de

choſe; il faut attendre la criſe de la Nature, & cette criſe eſt un dévoiement bilieux: c'eſt preſque la ſeule voie de dépuration que la Nature ait, encore ne faut-il pas la troubler par des remèdes qui ſembleroient même favoriſer cette criſe. On n'abandonnera cependant pas tout-à-fait la Nature à elle-même dans cette circonſtance; car quoique cette maladie exige peu de remèdes, il y a quelques ſecours qu'on peut tenter ſans crainte, & voici comment on doit ſe conduire dans cette maladie.

A cauſe de la température du climat de Saint-Domingue & de la grande raréfaction du ſang, on fera le premier ou le ſecond jour deux ſaignées ſeulement, ſans avoir égard au vomiſſement & aux ſueurs; il n'y a que le dévoiement bilieux qui puiſſe empêcher de mettre ce remède en uſage: on fera boire copieuſement le malade, & ſa boiſſon ſera adouciſſante & rafraîchiſſante, comme l'eau de poulet nitrée ou quelque apozème de même nature. Les boiſſons acidulées ſeront données à grandes doſes, pourvu qu'elles ſoient légères; elles tempèrent un peu la

ſoif du malade, modèrent l'acrimonie de la bile, & peuvent produire du côté du foie, une eſpèce de relâchement propre à ſeconder la criſe, qui eſt l'écoulement de la bile : les acides végétaux délayés dans une grande quantité d'eau, peuvent encore, en rencontrant quelques particules de bile alkaliſée, s'y unir & lâcher doucement le ventre. Ces remèdes doivent être mis en uſage avec d'autant plus de ſûreté, que la chaleur du climat eſt plus conſidérable. Les acides qui conviennent le mieux, ſont ceux de l'orange, du limon & de l'ananas ; il n'y a pas de pincement & de criſpation à appréhender de ces acides, lorſqu'ils ſont ſuffiſamment noyés.

Pendant que le malade s'inondera, pour ainſi dire, l'intérieur avec de l'eau de poulet émulſionnée & un peu nitrée, avec quelque apozème adouciſſant & acidulé par le moyen du ſuc d'orange, de limon ou d'ananas, on lui fera prendre, pendant le même temps, des lavemens quatre à cinq fois le jour avec la décoction de feuilles de raquettes ou de quelqu'autre plante émolliente, à laquelle on joint un gros ou deux de criſtal minéral. Les

applications émollientes à l'extérieur, ſur le ventre, ſur les hypocondres, ſeront utiles; on pourra faire auſſi des embrocations d'huile d'olive récente ſur ces parties, & ſi la Nature parvient, à l'aide de ces ſecours, à opérer vers le quatrième jour une évacuation de matière bilieuſe, la criſe eſt bonne, & l'on peut croire que le malade eſt ſauvé : c'eſt dans ce moment-ci qu'on peut aider la Nature, qu'on peut faire prendre au malade un purgatif léger; encore faut-il ne jamais ſe le permettre trop tôt, ſur-tout lorſqu'on voit que la Nature fait bien l'ouvrage qu'elle a commencé. Je l'ai dit, je le répète, c'eſt la criſe la plus ordinaire, elle eſt même preſque la ſeule qu'il faille attendre, & qui ſoit ſalutaire: il ſurvient aſſez ſouvent des hémorragies dans cette fièvre; mais elles ſurviennent avant le quatrième jour, où elles ſont peu conſidérables, & par cette raiſon les malades s'en trouvent rarement ſoulagés. Ces hémorragies peuvent cependant être quelquefois une criſe heureuſe; mais c'eſt lorſque l'évacuation eſt grande, qu'elle ſe fait par les narines, & le quatrième ou le cinquième jour ſeulement.

On peut en dire autant des ſueurs; pour qu'elles tendent au ſoulagement du malade, il faut qu'elles ſoient copieuſes, qu'elles n'aient pas lieu avant le temps indiqué, & qu'elles ſoient précédées par la molleſſe du pouls, ce qui annonce la chute de l'érétiſme.

Il ſeroit à ſouhaiter que les malades parvinſſent juſqu'au temps où la Nature fait ſa criſe; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la plupart de ceux qui ſont attaqués de cette maladie meurent avant le quatrième jour. Ils guériſſent d'ordinaire lorſqu'ils vont juſqu'au ſeptième. Voilà à peu-près ce qu'on peut dire ſur le traitement d'une maladie très-grave qui ſe voit quelquefois à Saint-Domingue; heureuſement elle n'y eſt pas ſi commune que la maladie dont je vais faire la deſcription.

Outre la fièvre ardente, ceux qui paſſent de France à Saint-Domingue y ſont ſujets à une autre eſpèce de fièvre qui s'annonce à peu-près par les mêmes ſymptômes qui caractériſent le *cauſos;* il n'y a (pour ainſi dire) de différence entre ces deux maladies, qu'en ce que dans cette dernière fièvre les accidens ne ſont pas tout-à-fait ſi dangereux que dans

la fièvre ardente; de ſorte qu'on peut la regarder en quelque façon comme un diminutif du *cauſos* ou comme une fièvre ardente bâtarde. Les nouveaux venus à Saint-Domingue ſont preſque aſſurés d'être attaqués de cette maladie; mais elle eſt plus ou moins funeſte à raiſon des ſymptômes & des accidens qui l'accompagnent. Ils ſont quelquefois très-conſidérables, & quelquefois ils le ſont aſſez peu pour ne laiſſer entrevoir aucun danger. Cette maladie va ordinairement juſqu'au neuvième jour & ne paſſe preſque jamais le treizième ou le quinzième. Son plus grand danger eſt du quatre au ſeptième; c'eſt dans cet intervalle que les malades périſſent le plus ſouvent. Ils ne ſont pas en petit nombre, & cela par l'impéritie de ceux qui les traitent; car je puis aſſurer, d'après ma propre expérience, que peu de perſonnes mourroient de cette maladie, ſi on les traitoit méthodiquement.

La maladie dont il eſt queſtion s'annonce d'abord par un mal de tête, par des douleurs dans la région des lombes; un friſſon ſe fait quelquefois ſentir dans le même temps; on

eſt d'une laſſitude extrême & dans un accablement très-grand ; le malade a une eſpèce de difficulté de reſpirer ; il eſt altéré ; la fièvre ſurvient & elle eſt bientôt très-forte ; la chaleur augmente & parvient en peu de temps à un degré preſque auſſi fort que dans la fièvre ardente ; toujours eſt-il certain qu'en touchant les malades, à peine peut-on tenir la main ſur eux ; la ſoif augmente au point qu'ils voudroient toujours boire, le ventre devient tendu & douloureux ; on éprouve une douleur vers le cartilage xiphoïde, & il ſurvient des nauſées & un vomiſſement de matière bilieuſe porracée.

Il eſt ſurprenant de voir avec quelle promptitude tous ces accidens ſe ſuccèdent & combien peu de temps ils mettent pour acquérir beaucoup d'intenſité. Douze, dix-huit heures ou un jour au plus ſuffiſent pour que tous ces ſymptômes ſoient à leur dernier période ; les yeux deviennent enſuite un peu rouges & larmoyans, les urines ſont blanches, les malades ont un délire obſcur & ſont dans des anxiétés & des inquiétudes continuelles ; la langue devient sèche, d'un rouge vif & rare-

ment noire, à moins que la maladie ne tourne mal. Le troiſième jour il y a ordinairement un redoublement ; le pouls depuis le commencement eſt ample & fort; il baiſſe quelquefois un peu le quatrième jour & devient même ſouvent convulſif. Le coma ſuccède promptement à cet état du pouls; pour lors le malade eſt dans un très-grand danger, & il meurt ordinairement le cinquième ou le ſixième jour.

Mais ſi le pouls ſe ſoutient, ſi le malade ne tombe pas dans le coma le quatrième ou le cinquième jour, on peut eſpérer qu'il ſe fera une criſe favorable: c'eſt quelquefois une ſueur abondante ou une hémorragie copieuſe par les narines, mais plus ſouvent une évacuation bilieuſe par les ſelles qui fait ceſſer les dangers de la maladie. La criſe ſe fait toujours les jours impairs, & elle n'eſt jamais ſalutaire ſi elle arrive avant le cinquième jour; c'eſt à quoi il faut avoir ſpécialement attention dans le traitement de cette maladie, afin de ne pas troubler la Nature dans ſes opérations.

Cette maladie, comme l'on voit, tient de fort

fort près à la fièvre ardente ; ce n'eſt cependant que lorſque les accidens ſont portés au plus haut degré, & cela n'arrive pas toujours ; car il n'eſt pas rare de voir que cette fièvre approche plus de la ſynoque que du *cauſos* ; de ſorte qu'on peut dire que cette maladie garde un milieu entre la ſynoque & la fièvre ardente, & qu'elle tient tantôt à l'une & tantôt à l'autre, ſuivant le plus ou moins d'intenſité des accidens qui l'accompagnent ; mais dans le temps même que tous les ſymptômes qui la caractériſent ſont les plus graves, elle diffère toujours de la fièvre ardente, 1.° en ce que dans celle-ci les extrémités ſont quelquefois froides, & que dans celle-là elles ne le ſont jamais ; 2.° en ce que le coma ſurvient dans la fièvre dont nous parlons, & qu'il eſt très-rarement un accident de la fièvre ardente ; 3.° en ce que, dans la fièvre ardente, la langue devient fort promptement noire & âpre, & que dans celle dont il eſt ici queſtion, elle ne noircit que lorſque la maladie eſt mal traitée ; 4.° enfin elle diffère encore de la fièvre ardente en ce que ceux qui ſont attaqués de cette dernière maladie meurent du

trois au quatrième, & que l'autre ne fait jamais périr avant le cinquième jour.

Cette maladie reconnoît les mêmes cauſes que j'ai dit devoir occaſionner la fièvre ardente. On ne peut s'empêcher de conſidérer ici la chaleur qui règne à Saint-Domingue comme le principal agent qui produit cette maladie, puiſque c'eſt un phénomène de voir quelqu'un ſe ſouſtraire à la fièvre dont je parle; mais ce n'eſt cependant qu'une cauſe prédiſpoſante qui n'agit pas toujours ſeule & qui exige quelquefois un concours de cauſes ſecondaires: en effet, il faut ſouvent que la fatigue, les exercices immodérés, l'ardeur du ſoleil à laquelle on s'expoſe, l'excès dans l'uſage des liqueurs & dans l'acte vénérien ſe joignent à la chaleur ordinaire de l'air pour donner lieu à la fièvre dont il eſt ici queſtion, ou bien il faut que la chaleur de l'air ſoit extrême, comme elle l'eſt à Saint-Domingue les mois de Juin, Juillet & Août, ou enfin il faut que, dans les autres ſaiſons de l'année, les briſes réglées de l'Eſt & de l'Oueſt viennent à manquer pendant quelques jours: auſſi eſt-ce dans ce temps-là ou après des

exercices & des excès que les nouveaux venus ſont attaqués de cette maladie.

La fièvre dont je parle pouvant être regardée comme une fièvre ardente bâtarde, on n'a (pour concevoir comment les cauſes que je lui aſſigne peuvent la produire) qu'à ſe rappeler ce qui a été dit ci-devant ſur les effets de l'air en général & ſur ceux que ce fluide, lorſqu'il eſt chaud, peut produire ſur les liquides du corps humain, de même que les exercices immodérés, les veilles, &c.

Mais toutes ces cauſes ne ſont encore que des cauſes éloignées qui, de même que dans la fièvre ardente, donnent lieu au développement d'une matière âcre, ou plutôt qui rendent la bile aſſez acrimonieuſe pour faire entrer en érétiſme le ſyſtème nerveux & vaſculeux. Les humeurs de ceux qui vont de France à Saint-Domingue (comme je l'ai déjà dit) doivent, dans un pays très-chaud, tendre un peu à l'alkaleſcence, 1.° à cauſe de la nature maſſive des parties intégrantes qui les conſtituent & qui, par cette raiſon, les rendent plus ſuſceptibles de s'échauffer; 2.° à cauſe de l'eſpèce d'aliment dont ils ont fait uſage

en France: or, ſi à ces cauſes d'alkaleſcence, qui ſont la chaleur de l'air, la nature des ſucs & l'eſpèce d'aliment dont on s'eſt nourri, on joint l'augmentation de la chaleur du nouveau climat qu'on habite, les exercices immodérés, les longs voyages & les ſueurs abondantes qui en ſont une ſuite néceſſaire & qui privent le ſang d'un véhicule dont il a beſoin: ſi, dis-je, ces cauſes agiſſent ſéparément ou toutes enſemble, on verra que les ſucs les plus ſuſceptibles d'alkaleſcence doivent devenir acrimonieux. La bile étant celle de nos humeurs dont l'acrimonie peut le plus augmenter dans un eſpace de temps très-court, il eſt à préſumer qu'elle devient âcre pendant que les cauſes éloignées agiſſent, & que c'eſt particulièrement elle qui, en parcourant par la ſuite les voies de la circulation, agace, irrite les vaiſſeaux & les nerfs & produit un érétiſme général qui donne bientôt lieu à cette maladie & à tous les accidens qui l'accompagnent. Mais, ſoit moindre intenſité dans les cauſes éloignées qui agiſſent, ſoit moindre épaiſſiſſement dans les humeurs, la bile ne devient pas ſi acrimonieuſe que

lorſqu'elle produit la fièvre ardente ; ou bien, ſi elle acquiert autant d'acrimonie que dans le *cauſos*, il faut néceſſairement qu'il y ait de la part du ſyſtème vaſculeux & nerveux moins de diſpoſition à l'érétiſme.

Les ſymptômes effrayans qui accompagnent cette maladie ſont aſſez voir que ceux qui en ſont attaqués doivent courir des dangers, & la mort de nombre de malades en eſt une preuve bien certaine ; cependant il faut convenir (& c'eſt toujours l'expérience qui me fait parler de la ſorte) que le péril vient autant du mauvais traitement que de la maladie priſe en elle-même. Mais à conſidérer cette fièvre, ſans avoir égard au traitement, elle laiſſe entrevoir des riſques plus ou moins grands de la fièvre ardente par la gravité des ſymptômes & des accidens qui l'accompagnent & à raiſon du ſexe, de l'âge, du tempérament & du concours des cauſes éloignées qui l'ont produite.

Si les ſymptômes qui caractériſent cette maladie ſont à peu-près auſſi graves que ceux qui font reconnoître la vraie fièvre ardente, on doit trembler pour les malades ; mais &

le peu de violence des ſymptômes rapproche cette maladie de la ſynoque ſimple, elle n'eſt pas redoutable; ſi le vomiſſement, la douleur dans la région du diaphragme, du ventre, &c. augmentent ou reſtent dans le même état, malgré les remèdes indiqués; ſi les autres accidens ſe ſoutiennent dans leur violence après le quatrième jour, & ſi enfin le malade tombe dans le coma, il eſt dans un danger très-grand.

Quant au ſexe, à l'âge, au tempérament & au concours des cauſes qui peuvent produire cette maladie, on a dit, en parlant de la fièvre ardente, quels étoient les riſques relatifs à tous ces objets.

Cette maladie, en général, eſt fâcheuſe; & pour en porter un pronoſtic ſûr, il faut conſidérer qu'il n'y a qu'une criſe qui puiſſe la terminer avantageuſement; ce ſeront des ſueurs abondantes, une hémorragie copieuſe par les narines ou une évacuation de bile par les ſelles. Ces évacuations cependant, qui emportent très-ſouvent la maladie, ne ſont avantageuſes que quand elles ſont abondantes & quand elles ſurviennent un jour impair &

après le quatrième. Si elles arrivent avant ce temps, elles ſont aſſez ordinairement ſuivies de la mort, parce que ces excrétions prématurées ne ſont que l'effet d'une irritation portée au plus haut degré, & jamais elles ne ſont le produit d'une bonne coction.

C'eſt ici où la doctrine des Anciens ſur les criſes, doit être le guide de la conduite du Médecin, afin que les déſordres & les accidens plus graves dans le moment des criſes, ne lui faſſent pas faire des remèdes à contre-temps, & afin qu'il ne porte pas un mauvais pronoſtic, fondé ſeulement ſur des accidens & des déſordres paſſagers. Mais parmi les voies que la Nature ſe ménage pour expulſer les matières étrangères qui lui nuiſent, c'eſt la voie des ſelles qui eſt la plus commune, la plus avantageuſe & la plus ſûre. Si dans cette maladie il ſurvient le cinquième ou le ſeptième jour un écoulement de matière bilieuſe, ſi cette évacuation eſt précédée par une ſueur aſſez conſidérable, qui annonce la chute de l'érétiſme, on eſt preſque aſſuré que le malade en relevera pourvu que le traitement ſoit méthodique. Le bon état dans lequel on ſe

trouve après les évacuations critiques, abondantes, & qui ne ſurviennent pas prématurément, fait qu'on peut porter un pronoſtic conſolant pour le malade.

Il ſeroit inutile de s'étendre davantage ſur cette fièvre, ſur ſes cauſes, ſur les accidens qui l'accompagnent, ſur les dangers que courent ceux qu'elle attaque, & ſur le bon ou mauvais pronoſtic qu'on peut en porter. La maladie eſt aſſez connue, & on ne la confondra ſûrement pas avec une autre dans le pays où elle règne.

Ce qui intéreſſe de plus près les malades, c'eſt la curation, c'eſt le traitement méthodique, c'eſt d'expoſer les moyens qu'il faut mettre en uſage pour guérir preſque ſûrement tous ceux qui éprouvent une maladie aſſez ſouvent mortelle; voilà mon but, & je vais tâcher de le remplir.

Les indications que cette maladie préſente, ſont de faire ceſſer l'érétiſme, de diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, de modérer l'action des ſolides, de tempérer la chaleur exceſſive, & d'adoucir l'acrimonie de la bile & des humeurs. Ces indications pourroient

être réduites à deux: ſavoir, de faire tomber l'érétiſme, & d'adoucir l'acrimonie des humeurs, puiſqu'en ſatisfaiſant à ces deux indications, on ſatisfait également à toutes les autres.

On remplira ces deux indications principales, & toutes celles qui leur ſont ſubordonnées, par les ſaignées du bras plus ou moins multipliées, par les boiſſons délayantes & acidulées, par les lavemens émolliens, & enfin par des purgatifs donnés dans des temps convenables. Le traitement, comme on voit, n'eſt pas fort étendu & fort difficile; c'eſt cependant de la juſte application de la petite quantité de moyens que je viens d'indiquer, que dépend la conſervation des malades; il ſuffit donc d'expoſer ici l'ordre qu'on doit ſuivre dans la curation d'une maladie que j'ai traitée avec le plus grand ſuccès.

Pendant le premier & le ſecond jour de la maladie, lorſque le mal de tête, les douleurs dans les reins, dans la région du diaphragme ſont conſidérables, lorſque le ventre eſt tendu & douloureux, & que la chaleur eſt extrême, lorſque la ſoif eſt preſſante, &

qu'il y a ſueurs, nauſées & vomiſſement d'humeur porracée, &c. il faut faire des ſaignées de deux palettes ſeulement, de peur de jeter le malade dans un état d'affaiſſement & de trop grande foibleſſe; mais auſſi, il faut les multiplier juſqu'à cinq ou ſix dans ces deux premiers jours, en obſervant de les rapprocher, lorſque les accidens l'exigeront, & cela ſans avoir égard aux ſueurs & au vomiſſement. Les ſueurs, dans ce temps, ſont ſymptomatiques, & il faut bien ſe donner de garde de les exciter par aucun moyen, de même que le vomiſſement, qui eſt produit par une irritation dans l'eſtomac, & par l'état de phlogoſe & d'érétiſme dans lequel ce viſcère ſe trouve. Il eſt aiſé de concevoir comment l'eſtomac ſouffre irritation, & comment cette irritation peut produire des nauſées & des vomiſſemens. Les humeurs étant très-acrimonieuſes dans cette maladie, & la bile étant alkaleſcente par les raiſons que j'ai déjà rapportées, on ne doit pas être ſurpris que l'eſprit vital participe à l'eſpèce d'acrimonie dont ſe reſſent le liquide duquel il eſt ſéparé dans le cerveau. Or, d'après cette vérité à laquelle

on ne peut se refuser, il est naturel de penser que le fluide qui parcourt les nerfs du plexus gastrique, participant à l'acrimonie générale des humeurs, irritera les tuniques de l'estomac, & donnera lieu à des nausées & à des vomissemens. L'acrimonie de l'esprit vital ne sera pas ici le seul agent; le suc gastrique étant de même nature que les autres liquides, il concourra à augmenter l'irritation & ses effets; mais ce ne sera pas dans une abondance de crudités contenues dans les premières voies, qu'il faudra chercher la cause des nausées & des vomissemens; ni dans les remèdes vomitifs qu'il faudra chercher des secours: car bien loin de faire cesser l'irritation, l'érétisme & la phlogose de l'estomac, les émétiques ne peuvent qu'augmenter les désordres; c'est pourquoi ce genre de remède doit être absolument proscrit du traitement de cette maladie. En effet, rien ne m'a paru si condamnable & si pernicieux que l'émétique; aussi suis-je très-convaincu que l'usage qu'on en fait, dans certains cantons de l'Île, est la cause de la mort de plusieurs malades, parce que ceux qui l'emploient, faute d'être instruits, croient

que les naufées & les vomiſſemens indiquent la néceſſité de recourir à ce remède. Le vomiſſement même, bien loin d'être une contre-indication à la ſaignée, eſt préciſément ce qui doit guider le Médecin ; il fera ſaigner tant que le vomiſſement durera, & dès qu'il ſera ceſſé (ce qui arrive ordinairement après trois, quatre ou cinq petites ſaignées) on aura en partie ſatisfait à l'indication de faire tomber l'érétiſme. La ſaignée eſt réellement un excellent moyen pour produire cet effet, & le ſigne le plus certain qu'on puiſſe avoir de ſon efficacité dans ce cas, c'eſt la ceſſation du vomiſſement. Le Médecin ſera encore parvenu par ce ſeul ſecours à diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, à tempérer la chaleur, & à modérer l'action des ſolides.

Mais ſi je dis qu'il faut ſaigner, je veux que ce ſoit toujours du bras, & jamais du pied pour peu qu'il y ait de tenſion dans le bas-ventre, parce que, conjointement avec la douleur qu'on y ſent & celle que le malade ſouffre dans les environs du diaphragme, cette tenſion ne laiſſe entrevoir qu'un danger extrême de l'uſage de cette ſaignée ; elle doit être en

effet d'autant plus préjudiciable pour lors, qu'elle augmente la phlogoſe dans les viſcères contenus dans l'abdomen : c'eſt encore ici un mauvais point de pratique de la plupart de ceux qui voient les malades à Saint-Domingue; le mal de tête leur en impoſe, ils ſaignent du pied & les malades périſſent. Ils ne voient pas que la douleur de tête n'eſt ordinairement que ſymptomatique & que le ſiége principal de la maladie eſt preſque toujours du côté du bas-ventre, du foie, du diaphragme & de l'eſtomac, ce qui eſt une contre-indication manifeſte à cette ſaignée; en effet, ſi l'on conſidère que le ſang qui ſort par la ſaphène, étant enlevé à la veine-cave inférieure, ne fait que diminuer le mouvement progreſſif du ſang qui parcourt cette veine, on verra que cette même veine, privée d'une portion de ſang qui devoit lui être tranſmiſe & de la force pulſative qui auroit dû le pouſſer juſqu'au cœur, ne ſe dégorgera pas dans l'oreillette droite du cœur avec la même facilité qu'auparavant, à cauſe de la plus grande réſiſtance qu'elle rencontre de la part de la veine-cave deſcendante dont la

force pulsative n'aura pas varié : or les veines émulgentes, gastriques, mézéraïques, hépatiques, &c. qui se rendent immédiatement ou médiatement dans la veine-cave ascendante, ne devront trouver (par le moyen de la saignée du pied) qu'une difficulté plus grande à s'y dégorger. Pour lors, bien loin de produire, dans les parties d'où ces veines viennent, une révulsion propre à en diminuer la tension & la phlogose, on y occasionnera une espèce de dérivation qui ne pourra qu'augmenter l'engorgement & le désordre, & cela en rendant le retour du sang plus difficile par la veine-cave ascendante. Il n'y a qu'une circonstance où la saignée du pied doive être pratiquée, c'est lorsque le mal de tête est violent sans qu'il y ait ni douleur ni tension dans le bas-ventre, dans les hypocondres & dans la région du diaphragme ; mais il faut convenir que cette circonstance est bien rare.

Dès qu'on aura fait cesser le vomissement, les boissons qui étoient un secours presque inutile, seront mises en usage avec succès : dans cette vue on fera boire copieusement le malade d'un apozème fait avec les plantes

adouciſſantes du pays, & pour le rendre un peu tempérant & rafraîchiſſant, on y joindra du nitre purifié à petite doſe ; mais par-deſſus tout on fera uſage d'une légère limonade faite avec le limon, l'orange ſauvage & particulièrement avec l'ananas. Le malade ſera réduit, pour toute nourriture à l'eau de poulet émulſionnée avec les ſemences froides. Par tous ces moyens on détrempera le ſang, on tempèrera la chaleur des liquides & on modèrera l'acrimonie de la bile. Pendant tout ce temps, le malade prendra quatre fois par jour une priſe de poudre faite avec ſix grains de nitre purifié & deux grains de camphre, & boira par-deſſus un verre de limonade ou d'eau de Poulet.

Les lavemens ne ſeront pas non plus négligés ; on en fera prendre quatre ou cinq par jour, & ils ſeront faits ; les premiers jours, avec la ſeule décoction de raquette ; & dès que l'érétiſme ſera un peu tombé, on ajoutera ſur chaque lavement un gros & demi de cryſtal minéral, & on en continuera conſtamment l'uſage juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger ; mais on diminuera leur nombre ſuivant qu'ils paroîtront moins utiles.

Après avoir fait ſaigner ſuffiſamment les malades & les avoir mis à l'uſage de l'eau de poulet pour toute nourriture & à celui de quelque apozème adouciſſant nitré ou de la limonade légère pour boiſſon, on attendra la criſe; ce qui termine preſque toujours la maladie, ce ſont des déjections bilieuſes annoncées par une ſueur aſſez abondante & preſque générale & par un pouls ſouple, mou & égal. Le reſte du traitement ſe dirige relativement à l'eſpèce d'évacuation qui ſe fait.

Lorſqu'on voit que la fièvre diminue & que les accidens baiſſent après ces déjections bilieuſes, il faut laiſſer agir la Nature & ne pas trop ſe preſſer de donner des purgatifs. Ce ne ſera guère qu'à la diſparition de la fièvre qu'on aura recours à ce genre de remèdes; on purgera avec une décoction d'une once de quinquina à laquelle on ajoute demi-once de ſel d'Epſom. Cette décoction ſe prend en trois ou quatre verres, à des diſtances plus ou moins grandes, ſelon l'effet. On s'en tiendra même aux deux premiers verres, s'ils produiſent une évacuation ſuffiſante; car il eſt bon d'obſerver ici qu'on doit éviter dans ce

ce pays-là les grandes évacuations par les selles. Le remède que je propose est un purgatif tonique qui réussit à merveille. Il soutient, en purgeant, l'action des solides affoiblie par la maladie & par les saignées. On ne doit donc jamais purger autrement dans la terminaison de la maladie & pendant la convalescence.

Si après le quatrième jour il survenoit une hémorragie par le nez qui fît cesser la grande violence des accidens, il faudroit toujours insister sur l'usage du camphre & du nitre, employer les boissons désignées ci-devant, donner des lavemens & ne se décider à purger que lorsque la fièvre sera beaucoup diminuée. Pour lors on aura recours au quinquina purgatif qui est la seule médecine dont on se permettra l'usage.

On suivra le même ordre si une sueur abondante survient dans le temps convenable & fait cesser les dangers de la maladie; la limonade légère, les lavemens, &c. seront continués, & on attendra que la fièvre soit très-légère ou que la Nature l'indique par une évacuation de matière bilieuse pour recourir au purgatif indiqué.

Tous ces moyens seuls sont souvent insuffisans dans le traitement de cette fièvre; car, malgré les secours le mieux administrés, l'affaissement est quelquefois si considérable que les malades tombent dans le coma, avant que la crise soit venue. C'est un accident qui mérite beaucoup d'attention, & il est même très-essentiel de le prévoir afin de le parer. Un Médecin intelligent, qui suit de près son malade, sait, à ne pas s'y tromper, lorsque le coma veut survenir. Cet accident s'annonce par un pouls qui baisse & qui devient convulsif. Quand on trouve le malade dans cet état, il ne faut pas hésiter, les vésicatoires sont un remède assuré pour lors: les épaules, les bras, les gras des jambes & la partie interne des cuisses seront les endroits sur lesquels ils seront appliqués; mais, pour qu'ils opèrent efficacement, il est utile que les emplâtres soient grands & bien chargés. On les lève après qu'ils ont produit leur effet, & on fait suppurer avec du beurre frais ou de l'onguent suppuratif auquel on peut même ajouter des cantharides mises en poudre récemment, suivant la nécessité d'une suppuration abondante.

Pendant l'uſage des véſicatoires, le malade boira copieuſement, de peur que les canthárides ne portent à la veſſie, & on continuera l'uſage des autres ſecours qui ont été preſcrits.

Par ce moyen on peut prévenir le coma qui eſt toujours un accident grave & qu'il eſt plus aiſé de combattre dans ſon principe que lorſqu'il dure depuis quelques heures ; du moins, ſi les véſicatoires n'empêchent pas cette eſpèce de léthargie, lors même qu'ils ont été appliqués avant que cet accident ſoit ſurvenu, ils en diminuent ſûrement la durée & le ſommeil n'eſt jamais fort profond. L'expérience m'a fait voir qu'ils ne manquoient jamais leur effet dans ce cas. Il n'en eſt pas de même lorſque les malades ſont dans le ſommeil léthargique, pour avoir négligé l'application des véſicatoires dans le temps que le pouls convulſif en indiquoit la néceſſité, alors l'action de ce remède peut ſouvent être inutile, ſi cet accident ſubſiſte depuis quelques heures. Cependant on ne doit pas déſeſpérer des malades, mais il ne faut pas perdre de temps; les véſicatoires doivent pour lors être appliqués ſur pluſieurs endroits à la fois ; & afin

qu'ils agiſſent avec efficacité, on fera de grands emplâtres & ils ſeront chargés de beaucoup de cantharides.

C'eſt dans ce cas-ci qu'on peut donner au malade des cordiaux ſtimulans propres à relever un peu le ſentiment des nerfs & l'action organique des vaiſſeaux, & cela afin de favoriſer l'action des véſicatoires qui ſont le ſeul moyen auquel il faille recourir.

Si leur application ne fait pas tout l'effet qu'on doit en attendre, le malade ne laiſſe aucun eſpoir; mais ſi l'on eſt parvenu par ce moyen à le réveiller, on peut bien augurer pour lui. Il faut cependant ſe tenir en garde contre la rechute : dans cette vue, on fait beaucoup ſuppurer les véſicatoires en les panſant avec le *baſilicum* qu'on ſaupoudre quelquefois de cantharides, pour entretenir & augmenter la ſuppuration, ſelon que les circonſtances l'exigent.

Dès que cet accident eſt paré, on attend la criſe avec d'autant plus de ſécurité, que la ſuppuration qui ſe fait & qu'on entretient eſt une criſe artificielle qui termine aſſez ſouvent la maladie ſans le ſecours d'aucune autre

excrétion ſenſible. Les véſicatoires ſont d'autant mieux indiqués ici, que le coma qui ſurvient dépend d'un relâchement dans le ſyſtème nerveux, de l'affaiſſement & de l'état d'atonie dans leſquels tombent les vaiſſeaux, tant par rapport à la grande raréfaction des liquides qui les ont diſtendus outre-meſure pendant long-temps, que par rapport aux ſaignées multipliées qu'on a été obligé de faire au malade. L'épuiſement des eſprits animaux entre ſans doute encore pour beaucoup dans les cauſes qui produiſent le coma.

Dans ce cas, par l'irritation que les cantharides portent ſur les houpes nerveuſes, elles réveillent le ſentiment, ſoutiennent l'action chancelante des ſolides, & la ſuppuration qui ſurvient entraîne une portion de l'humeur âcre qui avoit donné lieu à la maladie; mais, pendant que la ſuppuration tend à diminuer les dangers de cette fièvre, les autres moyens ne doivent pas être négligés : les boiſſons copieuſes acidulées, les lavemens adouciſſans & légèrement purgatifs, le camphre, le nitre, &c. ſeront employés, & on aura recours aux purgatifs auſſitôt que les évacuations ou

la diminution de la fièvre indiqueront qu'ils peuvent être mis en uſage ſans crainte. Il y a encore ceci à obſerver dans le traitement de cette maladie; c'eſt de ne preſque pas couvrir les malades, de leur tenir le tronc élevé dans leur lit & preſque droit; c'eſt de renouveler l'air de la chambre & même de le rafraîchir par quelque moyen.

Voilà la méthode curative que j'ai ſuivie avec le plus grand ſuccès; elle réuſſiroit ſans doute auſſi-bien dans d'autres mains que dans les miennes; du moins ſuis-je aſſuré qu'elle eſt fondée en raiſon & qu'elle eſt conforme à la ſaine Médecine; mais que l'on ſaigne du pied dans cette maladie, parce qu'il y a douleur de tête; qu'on donne l'émétique, parce qu'il y a vomiſſement de matière bilieuſe ou porracée, c'eſt ce qu'il y a de plus dangereux, ce ſont des fautes groſſières dont une infinité de malades ont été les malheureuſes victimes.

Les cordiaux, les diaphorétiques, & en général tous les remèdes échauffans ſont très-pernicieux dans une maladie où il ne faut que tempérer, & empêcher, en modérant la

fougue des humeurs & la violence des accidens, que la Nature ne ſuccombe avant que la criſe ne ſurvienne. Les narcotiques doivent être encore proſcrits, parce que dans cette maladie on attend une criſe, & que les narcotiques la ſuſpendroient ou la détourneroient.

Le danger de la maladie étant paſſé, il faut s'occuper de la convaleſcence. Pour la rendre courte, le malade ſera nourri avec des potages légers au riz, avec des alimens farineux fermentés; il mangera de la volaille, des compotes, &c. Les rechutes dans ce pays, ſont autant & plus à craindre que la maladie: c'eſt pourquoi il faut pour les éviter, ſe ménager beaucoup ſur la quantité des alimens qu'on prendra. On mangera peu le ſoir, & jamais de viande. Les œufs frais, qui en France ſont une partie de la nourriture des convaleſcens, ſont ſouvent indigeſtes à Saint-Domingue. L'uſage modéré du vin de Bordeaux eſt excellent pour ſoutenir & fortifier l'action de l'eſtomac. Il ſera utile dans la convaleſcence de purger de temps en temps avec le quinquina purgatif, de ſe coucher de très-bonne heure, de ſe lever matin pour

prendre l'air, & de s'abſtenir des femmes ; mais ſur-tout le convaleſcent montera à cheval le matin pendant deux heures, il ira habiter un endroit élevé, découvert, & où le vent ſouffle le plus : il évitera de ſe livrer trop tôt à des exercices un peu fatigans, & il ne s'expoſera point à l'ardeur du ſoleil.

Dès que les nouveaux venus à Saint-Domingue ont échappé aux dangers de cette fièvre, ils n'y ſont plus ſujets, à moins qu'après avoir abandonné cette île pour aller vivre dans un pays tempéré, ils n'y reviennent longtemps après ; ils ſe portent même ordinairement bien, pourvu qu'ils faſſent un bon uſage des ſix choſes non naturelles, & en général on peut dire que ceux qui ſont nés dans le pays, & ceux qui l'habitent depuis quelques années, y jouiſſent d'une ſanté pour le moins auſſi conſtante qu'en Europe. On ne connoît pas même dans cette île pluſieurs indiſpoſitions auxquelles on eſt expoſé en France. Il n'y a qu'un petit nombre de maladies qui règnent à Saint-Domingue, & dont le traitement ſera preſque toujours heureux dans des mains habiles.

On peut donc dire avec raiſon que la maladie, dont je viens de parler, produit dans l'économie animale un déſordre qui tourne à l'avantage du malade lorſqu'il échappe au danger; en effet, cette maladie cauſe un tel changement dans les ſolides & les fluides, que les uns ont par la ſuite une action moins forte ſur les liquides, & que les autres ayant été renouvelés, pour ainſi dire, n'offrent aux ſolides qu'une réaction modérée, ce qui entretient un équilibre parfait.

OBSERVATIONS

Sur le Traitement des Fièvres de Saint-Domingue.

APRÈS avoir donné une Théorie raisonnée de la fièvre de Saint-Domingue qui attaque les nouveaux venus, & après avoir exposé le plan méthodique qu'on doit suivre dans le traitement de cette maladie, il me paroît très-utile d'ajouter ici quelques observations qui prouvent tout-à-la-fois, & la bonté du traitement que j'indique, & les dangers qu'il y a à courir pour ceux qui s'en écartent.

Première Observation.

EN 1749, au mois de Juin, M. de Calstelpers, ancien Capitaine dans le régiment de Chartres, âgé d'environ quarante-cinq ans, fut attaqué subitement d'une lassitude extrême, d'un mal de tête violent, avec douleur dans les reins & dans les membres, nausées, vomissemens de matière bilieuse porracée, chaleur ardente à la peau, fièvre très-aiguë, soif

extrême & tous les autres ſymptômes qui caractériſent la fièvre à laquelle les nouveaux venus à Saint-Domingue ſont ſujets. Le ſecond jour, tous les accidens ſe ſoutinrent & prirent même plus d'intenſité; il y eut un redoublement très-fort le troiſième jour, de même que le cinquième; le ſeptième, il y eut auſſi un redoublement, mais il fut très-modéré, & ce jour-là même la coction fut annoncée par une évacuation de matière bilieuſe par les ſelles; il fut purgé dès le huitième jour avec le quinquina purgatif, parce que la fièvre étoit très-légère. Le dixième jour, il n'y en eut plus & la convaleſcence fut prompte.

Cette maladie, comme on le voit, a ſuivi exactement tous ſes types; mais, ſoit que la maladie tînt plutôt à la ſynoque qu'à la fauſſe fièvre ardente, ainſi qu'on pouvoit le préſumer, ſoit que les remèdes aient prévenu le coma; cet accident n'a pas eu lieu & les véſicatoires n'ont point été appliqués. Voici en quoi conſiſta tout le traitement: le Malade fut ſaigné le premier & le ſecond jour juſqu'à ſix fois, malgré les nauſées & les vomiſſemens

qui cessèrent par ce seul moyen; je lui fis ensuite boire copieusement d'une très-légère limonade; il fut mis à l'eau de poulet pour toute nourriture; on lui donna tous les jours deux lavemens adoucissans. J'évitai soigneusement de faire usage de remèdes émétiques & purgatifs: je n'eus recours à ces derniers que lorsque la coction s'annonça par une évacuation de matière bilieuse; pour lors, ainsi que je le prescris dans le corps de l'Ouvrage, je purgeai le Malade avec le quinquina purgatif, pour les raisons que j'en ai données.

Seconde Observation.

QUOIQUE la méthode curative que je prescris pour cette sorte de maladie soit la seule qu'il faille suivre, il y a cependant des circonstances où il faut s'en écarter à certains égards. En voici un exemple: M. de Saint-Simon, habitant de la plaine de Léogane, d'un tempérament un peu usé & âgé d'environ cinquante ans, fut attaqué de l'espèce de fièvre que j'ai désignée sous le nom de *fausse fièvre ardente*; tous les symptômes qui

caractériſent cette maladie furent bientôt pouſſés au dernier degré, & dès le premier jour il tomba dans le coma. Je le trouvai dans cet état, le pouls étoit petit, ondulant, & à peine ſe réveilloit-il pour répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. Dès le moment même je lui fis appliquer les véſicatoires ſur les épaules; ils firent leur effet; le pouls ſe ranima & le malade revint de ſon aſſoupiſſement. Pour lors je me propoſai de ſuivre le plan curatoire que j'indique: je lui fis faire trois petites ſaignées dans l'eſpace de trente heures; il but copieuſement d'une légère limonade & il prit trois fois dans la journée un bol fait avec deux grains de camphre & ſix grains de nitre; on lui donna tous les jours deux lavemens & la diète fut obſervée d'une manière convenable; il y eut des redoublemens le troiſième & le cinquième jour de la maladie: je fis ſuppurer abondamment les véſicatoires & j'attendis avec patience le temps où la Nature indiqueroit la néceſſité de recourir aux purgatifs. Dès le ſeptième jour il y eut une évacuation bilieuſe par les ſelles; le huitième je purgeai le Malade avec

le quinquina & le sel d'Epsom ; & il fut sans fièvre le onzième jour.

Il faut observer que cet exemple est une preuve bien certaine que, dans quelque temps que le coma survienne, il ne faut pas hésiter d'appliquer les vésicatoires ; ils sont en effet le meilleur moyen auquel on puisse recourir pour produire dans cette maladie une dépuration avantageuse.

Troisième Observation.

M. DE GALLOCHOT, Capitaine Rochelois, fut attaqué, en 1750, de la fièvre de Saint-Domingue avec tous les symptômes qui la caractérisent & dont j'ai fait l'énumération : on lui fit, par mon ordre, quatre petites saignées dans les deux premiers jours ; les nausées & les vomissemens disparurent ; les boissons délayantes acidulées, le camphre & le nitre, les lavemens adoucissans furent mis en usage jusqu'au septième jour de la maladie. Ce jour le redoublement fut très-fort, mais aussi dès cet instant la crise fut décidée. Il parut une sueur universelle qui fut suivie d'une évacuation bilieuse ; je me

déterminai alors à le purger d'autant plus volontiers que la fièvre étoit très-modérée & qu'il y avoit une indication manifeſte pour l'application d'un remède purgatif. Je me ſervis dans ce cas, comme dans les autres, de la décoction d'une once de quinquina dans laquelle je fis fondre une demi-once de ſel d'Epſom; le malade fut bientôt hors de danger & la convaleſcence fut prompte.

Il faut avouer que le Malade dont il eſt ici queſtion n'a pas eu cette fièvre dans le dernier degré de violence, & qu'il n'eſt pas tombé dans le coma; mais M. Gallochot avoit déjà fait huit ou dix voyages en Amérique, & s'y trouvoit par conſéquent avec un tempérament un peu fait à ce climat.

Quatrième Obſervation.

En 1750, un Marchand arrivé depuis ſix mois, demeurant dans la grande rue de Léogane, fut attaqué de la maladie ordinaire aux nouveaux venus. Les ſymptômes & les accidens qui l'accompagnèrent furent très-graves: je ne fus appelé que le ſixième jour, & pour lors je le trouvai dans le coma

depuis quinze heures. Malgré le peu d'espérance que j'avois de le tirer d'un état si dangereux, je crus entrevoir encore une ressource dans les vésicatoires ; je lui en fis aussitôt appliquer de larges emplâtres sur les épaules & aux cuisses. Les vésicatoires firent leur effet ; mais ce ne fut que vingt-quatre heures après que le malade revint de l'espèce de léthargie où il étoit. Dès-lors j'augurai bien pour lui ; il fit un usage copieux des boissons légèrement acidulées & on lui donna quelques lavemens, &c. La fièvre fut très-modérée par la suite, & l'abondance de la suppuration à laquelle les vésicatoires donnèrent lieu, & que j'entretenois, eut bientôt fait cesser cette fièvre & les accidens qui en étoient la suite. J'eus recours pour lors au purgatif dont j'ordonne l'usage ; je le fis prendre trois fois au Malade & il fut promptement rétabli.

J'ignore quel avoit été le traitement qu'on lui avoit fait avant que je l'eusse vu ; je sais seulement qu'il avoit été purgé le quatrième jour avec une eau de casse. Cet exemple est une preuve bien certaine du bon effet des vésicatoires

véſicatoires dans cette maladie lorſqu'elle eſt accompagnée du coma, & fait voir tout ce qu'on peut attendre de cette eſpèce de remède.

Cinquième Obſervation.

En 1750, un Commis de M.rs Ché & Michel ayant été attaqué de la même maladie que ceux dont je viens de parler, je fus mandé pour le voir le huitième jour de la fièvre : les accidens avoient été juſque-là aſſez médiocres pour ne pas laiſſer entrevoir beaucoup de danger; il n'étoit pas même tombé dans le coma, & il y avoit tout à eſpérer pour lui; mais, ce malade ayant été purgé le jour que je le vis & avant qu'il y eût une indication qui annonçât qu'on pourroit ſans crainte recourir à ce genre de remède, tous les accidens ſe renouvelèrent avec beaucoup de violence, & la Nature, fatiguée par pluſieurs jours de maladie, ſuccomba dès le ſoir même.

On peut conclure de cet exemple que les remèdes purgatifs ne doivent ſe donner dans cette maladie qu'avec beaucoup de circonſpection, & qu'il y a tout à craindre de leur

usage, si on les emploie tant que la fièvre est encore un peu vive & tant que des évacuations bilieuses, précédées d'une sueur copieuse, qui annoncent la chute de l'érétisme, ne laissent pas entrevoir de sûreté à employer les purgatifs. Ceci mérite la plus grande attention dans le traitement de l'espèce de fièvre dont je parle, & les fautes commises à cet égard sont si fréquentes à Saint-Domingue, que je crois ne pas pouvoir revenir trop souvent sur cet objet; on peut cependant ne pas regarder la médecine que ce malade prit comme seule cause de sa mort, il y en eut une autre qui ne fut que soupçonnée, c'est d'avoir caressé une Négresse la veille du jour qu'il fut purgé.

Sixième Observation.

UN jeune homme de la Rochelle, demeurant chez M. Delaumont, Négociant à Léogane, & nouvellement arrivé à Saint-Domingue, eut un mal de tête assez vif, avec des inquiétudes & un mal-aise inexprimable; la fièvre s'y joignit bientôt, la chaleur du corps devint brûlante pendant que les extrémités restoient

froides ; le malade avoit une ſoif que les boiſſons ne pouvoient pas tempérer, & la reſpiration étoit un peu difficile. Les nauſées, les vomiſſemens de matière verdâtre en petite quantité & des autres boiſſons qu'on lui donnoit, une douleur vive dans les reins & dans la région du diaphragme augmentoient le nombre des ſymptômes ; les yeux étoient vifs & un peu rouges ; il y avoit inſomnie & des anxiétés continuelles ; la langue fut noire & raboteuſe dès le ſecond jour, & il y eut une hémorragie par le nez peu copieuſe : ce malade éprouva dans le plus haut degré tous les ſymptômes & tous les accidens qui accompagnent la vraie fièvre ardente.

Je vis le malade le lendemain dans la matinée, c'eſt-à-dire, environ quinze heures après que la maladie eut commencé ; je lui fis faire deux ſaignées dans le jour & je lui ordonnai pour boiſſon ordinaire une légère limonade : il prit quelques lavemens adouciſſans. Le lendemain il fut ſaigné pour la troiſième fois ; mais, malgré ces ſecours, les déjections furent ſanguinolentes, & le quatrième jour il mourut après avoir rendu par

les selles une copieuse quantité de sang noiratre & d'une puanteur extrême.

Cette fièvre s'annonce par des symptômes si effrayans, & les accidens qui l'accompagnent parviennent en si peu de temps au dernier degré de violence, que (comme cette observation le prouve) le malade est enlevé avant que le Médecin ait eu le temps de faire & de tenter beaucoup de remèdes. C'est à raison de la violence de cette maladie & du peu de temps qu'elle laisse pour l'application des moyens propres à s'opposer aux désordres qui se passent dans l'économie animale, que tous les Auteurs qui ont traité de la fièvre ardente la regardent comme une des plus dangereuses maladies qu'on connoisse; & à cet égard il faut avouer de bonne foi que les exemples de guérison sont assez rares, mais aussi il faut convenir que cette maladie n'est pas fort commune, même dans les régions chaudes de l'Amérique, & qu'elle est encore infiniment moins fréquente dans les pays tempérés.

Septième Observation.

Un jeune homme de Moulins, recommandé

à M. Beudet, tomba malade huit jours après ſon arrivée à Saint-Domingue. Dès le premier jour il eut tous les ſymptômes qui déſignent l'eſpèce de fièvre qui attaque les nouveaux venus dans cette île. La chaleur étoit très-grande & la ſoif conſidérable; il étoit dans des ſueurs continuelles; il avoit des nauſées & il rendoit par le vomiſſement un peu d'humeur verdâtre. Le malade, outre un mal de tête, avoit le ventre un peu tendu & douloureux; il fut ſaigné deux fois du bras & une fois du pied par celui qui le voyoit; & dès le troiſième jour, le Chirurgien, prenant le vomiſſement qui ſubſiſtoit pour une indication qui annonçoit la néceſſité de recourir à l'émétique, lui fit prendre du tartre ſtibié dans le temps de la violence des accidens: je ne vis le malade que ce jour-là même; tous les accidens avoient encore été aggravés par l'uſage d'un remède de cette nature; une ſaignée du bras que je fis faire devint inutile, & le malade mourut dès le ſoir même.

Cet exemple n'eſt pas le ſeul que j'aie de cette mauvaiſe méthode de traiter les malades, en leur faiſant prendre de l'émétique,

& cela, disent ceux qui l'emploient, parce que le malade vomit un peu d'humeur bilieuse porracée; mais aussi de tous ceux à qui on a administré ce genre de remède, on n'en voit presque point qui échappent à la mort; & s'il y en a quelques-uns qui s'en tirent, après avoir pris de l'émétique, c'est que la maladie prise en elle-même ne présente absolument aucun danger, & encore arrive-t-il que, dans ces cas, l'irritation, qui est la suite de ce remède fait périr le malade ou lui fait courir les plus grands risques.

Huitième Observation.

MADAME Douillart me fit mander le troisième jour pour une maladie pareille à celle que je viens de décrire: elle avoit déjà été saignée trois fois du bras; je la fis saigner une quatrième; les redoublemens avoient été très-violens, le vomissement persistoit & les sueurs étoient excessives, de même que le reste des symptômes. Toutes ces considérations ne me retinrent point: j'insistai sur les saignées; j'en fis encore faire trois du bras, tant le quatrième que le cinquième jour de la

maladie; j'ordonnai les boiſſons délayantes acidulées, la limonade légère en grande quantité; elle prit quatre fois par jour un bol fait avec ſix grains de nitre & deux grains de camphre, & on lui donna tous les jours deux ou trois lavemens adouciſſans. Le vomiſſement ceſſa le quatrième jour, les ſueurs furent moins abondantes, le coma ne ſurvint point, quelques petites déjections s'annoncèrent le ſeptième, & tous les accidens diminuèrent inſenſiblement; elle fut purgée le neuvième jour, comme je le preſcris, & le dixième il n'y eut plus de fièvre.

Il faut obſerver que, par les raiſons que j'en ai données dans le temps, les femmes courent moins de riſques dans cette maladie que les hommes.

Neuvième Obſervation.

Le fils de M. Boiſſonnière, habitant du Port-au-Prince, âgé d'environ dix-huit ans, & étant depuis un mois de retour de France où il avoit demeuré pluſieurs années, fut attaqué de la maladie des nouveaux venus. La fièvre fut très-aiguë, la chaleur, la ſoif,

le mal-aise étoient poussés à l'extrême ; il y avoit des nausées & de petits vomissemens ; la sueur étoit abondante, la respiration gênée, & tous les symptômes qui caractérisent cette maladie furent très-graves.

Les deux premiers jours, je lui fis faire six petites saignées du bras ; les sueurs furent calmées & le vomissement cessa par ce moyen ; je recommandai une diète exacte & l'usage copieux des boissons légèrement acidulées ; les bols de camphre & de nitre furent employés ; mais, malgré tous ces secours, j'eus dès le quatrième jour des notions certaines que le coma alloit survenir. Une espèce d'intermittence que je reconnus dans le pouls, jointe à de légers mouvemens convulsifs, m'annonçoit cet accident. Dans l'instant même je fis appliquer au malade de larges emplâtres vésicatoires sur les épaules ; ils furent levés dix heures après ; la douleur qu'ils occasionnèrent pendant leur action empêcha l'assoupissement commençant. Ce remède produisit les plus grands effets ; la suppuration fut abondante ; je la fis entretenir & j'eus toujours soin de faire boire copieusement le malade.

Les accidens diminuèrent peu-à-peu, de même que la fièvre qui me permit de le purger le huitième jour. Elle fut entièrement dissipée le dixième : je le purgeai encore deux fois pendant sa convalescence, & le rétablissement fut bientôt parfait.

Dixième Observation.

MADAME Morinière, habitante du Cul-de-sac, nouvellement de retour de France où elle avoit demeuré dix ans, fut assaillie de la fièvre ordinaire à ceux qui quittent un pays tempéré pour passer à Saint-Domingue. Le mal de tête, la chaleur, la soif, la douleur dans la région des lombes & la fièvre furent extrêmes. Il y eut dès le premier jour des nausées & des petits vomissemens d'humeur verdâtre; les sueurs étoient considérables, la respiration se faisoit avec peine & le ventre étoit tendu & douloureux lorsqu'on le touchoit. Tous ces accidens prirent beaucoup d'intensité, tant à cause de la foible constitution de la malade, que par rapport à la répugnance qu'elle avoit pour la petite quantité de remèdes qu'exige le traitement de cette maladie.

Je ne crus point recontrer dans le vomissement & les sueurs une contre-indication à la saignée ; au contraire, je crus que ces accidens m'en indiquoient la nécessité ; c'est pourquoi je la fis saigner quatre fois du bras les deux premiers jours, & j'ordonnai pour boisson une limonade légère ; je recommandai les lavemens adoucissans & quatre fois par jour l'usage d'un bol avec le camphre & le nitre. Mais sa répugnance fit qu'elle n'usa pas exactement de ce remède ; la fièvre continua d'être très-vive ; le coma ne survint cependant point, malgré la violence des redoublemens qui furent très-forts sur-tout les jours impairs. Celui du septième jour fut accompagné d'un mal-aise & d'un accablement extrême ; néanmoins dès ce moment la fièvre & les accidens commencèrent à se modérer ; quelques petites déjections bilieuses survinrent, & la malade fut hors de danger le onzième jour. Je la purgeai ensuite avec le quinquina & le sel d'Epsom. Cette purgation fut répétée & elle produisit toujours de bons effets dans la convalescence qui fut plus longue qu'elle ne l'est communément dans cette maladie.

Onzième Observation.

MADEMOISELLE Leger, belle-sœur de M. de Saint-Simon, ressentit dans un degré violent tous les symptômes & accidens qui caractérisent la fièvre qui attaque communément les nouveaux venus à Saint-Domingue. Le mal de tête étoit insupportable, la chaleur & la soif étoient très-grandes; il y avoit des sueurs abondantes, des nausées, des vomissemens, douleurs dans les régions lombaires; les redoublemens furent très-forts, & ils étoient effrayans les jours impairs. Elle fut saignée six fois dans les deux premiers jours; les boissons & les autres remèdes furent, pendant le cours de cette maladie, les mêmes que ceux que j'indique pour le traitement de cette fièvre; le coma n'eut pas lieu; la fièvre & les accidens diminuèrent peu-à-peu environ le huitième jour, temps auquel il commença à survenir quelques évacuations bilieuses par les selles; le purgatif ordinaire fut mis en usage & la guérison fut prompte.

Douzième Observation.

UN Commis de M. de la Haye, Négociant

à Léogane, fut attaqué de l'espèce de fièvre à laquelle sont communément exposés les Européens qui passent à Saint-Domingue; les symptômes & les accidens parvinrent à un degré de violence assez fort & les redoublemens étoient très-orageux.

La méthode curative que je prescris fut employée; les accidens diminuèrent, & le septième jour de la maladie, il se trouvoit assez bien pour faire présumer qu'il pourroit être purgé le lendemain. Le huitième, à la visite du matin, je fus surpris de voir que les accidens s'étoient renouvelés & que la fièvre étoit trop vive pour permettre de lui faire prendre médecine. A la chute du redoublement le malade mourut. Je sus alors que sa Négresse lui avoit donné du vin la veille, à trois différentes fois, ce qui fut la seule cause de sa mort.

On voit en effet, d'après ce que j'ai dit des causes éloignées & prochaines de cette maladie & des désordres qui se passent dans l'économie animale, que les liqueurs spiritueuses ne peuvent jamais être prises impunément tant qu'il y a de la fièvre: le vin, comme je l'ai dit, ne convient que dans la convalescence,

encore faut-il toujours être modéré sur la quantité qu'on en prend.

Je pourrois citer un plus grand nombre d'exemples pour faire valoir la bonté de la méthode curative que j'ai employée dans cette maladie; mais ils me paroissent d'autant plus inutiles ici, que cette fièvre étant toujours à peu-près la même, je ne pourrois m'empêcher de retomber dans des répétitions ennuyeuses. Les Observations que je viens de rapporter, me paroissent d'ailleurs suffisantes pour affermir les Praticiens dans la conduite qu'ils doivent tenir. Ce sera à eux à apporter dans le traitement les variétés que des circonstances particulières pourroient exiger.

MÉMOIRE

Sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des Gens de mer.

JE crois avoir prouvé dans mon Traité des Maladies des Gens de mer, que les ſalaiſons dont les Matelots ſont uſage ſont une des principales cauſes du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent. Le plus grand nombre des Médecins, des Chirurgiens ſont pénétrés de cette vérité, & les Officiers de Marine en paroiſſent convaincus ; mais il reſte encore quelques partiſans de l'ancien régime qu'il faut convaincre de l'utilité & des avantages de la nourriture végétale.

Il eſt du devoir d'un Citoyen de ſe roidir contre tous les obſtacles qu'il rencontre à faire le bien ; il doit ſur-tout le montrer aux Hommes qui tiennent entre leurs mains le ſort des Peuples & des États, à ces Hommes qui, au-deſſus du petit intérêt qui diviſe les Particuliers en factions acharnées les unes contre les autres, jugent toujours ſainement

des objets qu'on leur préſente & les ſont tourner à l'avantage général. C'eſt ce qui m'engage à donner un précis, tant de ce que j'ai dit ailleurs ſur l'excellence du régime végétal pour les Marins, que des nouvelles obſervations qui me ſont parvenues par la voie des correſpondances que j'ai entretenues avec des Médecins de la Marine & avec pluſieurs Chirurgiens des Vaiſſeaux qui ont ſuivi cet objet avec une attention ſcrupuleuſe, & cela ſuivant l'intention d'un Miniſtre qui n'a pas beſoin de mon éloge. Mais, pour tâcher de rendre ce Mémoire tout-à-la-fois utile & intéreſſant, il convient, ſans doute, de commencer par une courte analyſe des produits des ſubſtances animales & végétales, afin de pouvoir tirer, d'après ceux qu'elles fourniſſent, des conſéquences propres à déterminer, avec connoiſſance de cauſe, le choix de l'une ou de l'autre de ces ſubſtances relativement aux circonſtances.

Les végétaux & les animaux ſont compoſés des mêmes principes, leur agrégation & leur atténuation, dans ces deux règnes, ſont ſeulement différentes. On eſt forcé de convenir

que les animaux qui ne vivent que de végétaux ne doivent leur accroiſſement & leur exiſtence qu'aux matériaux fournis par cette eſpèce d'alimens; mais ces matériaux ſubiſſent dans le corps de l'animal, pendant une circulation active accompagnée d'une chaleur à laquelle ils n'étoient point ſoumis dans le parenchyme des fruits, dans le tiſſu des plantes, &c. une élaboration, une atténuation qui tend à leur ôter leur première agrégation, à les déſunir & à les rendre au réſervoir général d'où, iſolés, ils repaſſent à une nouvelle agrégation qui les met dans le cas de ſervir à la compoſition d'un nouvel individu; car que l'on ne s'imagine pas que les élémens, parmi leſquels on ne peut raiſonnablement compter que le feu, l'eau & la terre, puiſſent jamais former les principes conſtitutifs des ſubſtances qui compoſent les trois règnes, ſans une aſſociation, ſans une agrégation préliminaire qui, variant à l'infini dans ſes rapports, donne autant de différens principes qu'il y a d'eſpèces différentes. Ces élémens, dans les plantes, dans les végétaux, plus près du moment de leur agrégation, ont un plus grand

grand degré de cohérence, d'affinité entr'eux; ils forment des principes plus fixes, quoique les individus sur lesquels on les observe soient souvent très-frêles & de peu de durée; le seul alkali fixe des végétaux qui ne change pas de nature, quoique pousſé au plus grand feu, nous en fournit la preuve.

Mais que ces mêmes plantes, ces mêmes végétaux qui ne donnoient d'abord, dans la distillation, qu'un esprit acide, qu'une huile essentielle; & dans l'incinération, un alkali fixe, aient porté dans l'intérieur d'un animal les matériaux principes qui donnoient lieu à tous ces produits; alors tout change de face, ce sera en vain, que dans la distillation on attendra un esprit acide, une huile essentielle, & que dans l'incinération on cherchera un alkali fixe: tous les produits seront changés, on aura un alkali volatil, une huile empyreumatique fétide, & à l'incinération la terre crétacée & fixe qui avoit servi à donner de la consistance aux différentes pièces de l'édifice animal. Qu'on abandonne ces substances à leur mouvement spontané, au lieu de la fermentation spiritueuse ou acide que donnent

les végétaux, elles donnent une fermentation putride qui eſt le dernier terme de la décompoſition, celui qui les attend tôt ou tard, & auquel ils ne ſauroient échapper. On voit que cette différence dans les produits de matériaux, qui ſont eſſentiellement les mêmes, eſt le fruit de l'atténuation qu'ils ont éprouvée en paſſant dans les filières de l'animal, & que l'agrégation des Élémens qui forment ces matériaux, n'eſt plus la même qu'elle étoit dans le tiſſu de la plante dont l'animal s'eſt nourri; ce que je dis à cet égard eſt une vérité que la Chimie moderne a miſe dans la plus grande évidence : il eſt pareillement évident que tout ce qui eſt animal, dans la décompoſition qui rend au magaſin général les matériaux qu'il y avoit puiſés, ſoit immédiatement, ſoit médiatement, paſſe par cet état que nous nommons *pourriture, fermentation putride.*

Mais que ſont les maladies qui attaquent le corps humain, ſinon cette fermentation anticipée! Les fièvres putrides, malignes, ſont-elles autre choſe! Le ſcorbut, cette maladie ſi terrible, & qui fait tant de ravages parmi

les Marins, ne nous offre-t-il pas tous les caractères d'une diſſolution putride, dont la marche plus lente que dans les maladies vives que je viens de citer, eſt dûe à des cauſes que j'ai amplement diſcutées dans mon Traité des maladies des Gens de mer! L'art du Médecin dans ces cas, doit donc tendre eſſentiellement à prévenir & à écarter cette fermentation putride. Des expériences heureuſes & répétées en développant la cauſe de cette fermentation, nous ont mis ſur la voie des moyens propres à la combattre. Macbride & les Auteurs des Diſſertations qui ont concouru pour le Prix propoſé en 1768 par l'Académie de Dijon, *ſur les anti-ſeptiques*, tendent tous à prouver que les ſubſtances animales ne tombent dans cet état de diſſolution putride où nous les voyons promptement paſſer lorſqu'elles ſont dans un endroit chaud & humide, abandonnées à leur mouvement ſpontané, que parce que l'air fixe qui entroit dans leur compoſition, ſe développe, s'échappe, & laiſſe les autres principes conſtitutifs dans un tel rapport entre eux, qu'il en naît néceſſairement ce que nous nommons *pourriture*, qui eſt l'état où ceſſe

l'agrégation de ces mêmes principes, & où la liberté leur eſt rendue. L'on voit effectivement une quantité très-conſidérable de matière, qui (à part les particules qu'elle charrie, qu'elle entraîne avec elle) a toutes les propriétés de l'air qui conſtitue l'atmoſphère, s'échappe des ſubſtances qui ſe putréfient, & il n'y a pas lieu de douter que c'eſt à une pareille perte que la pourriture de ces ſubſtances eſt dûe; mais contenoient-elles bien véritablement un air fixe! Qu'entend-on par ce mot! à quelle propriété reconnoît-on ce principe! quels en ſont les caractères diſtinctifs! En quoi diffère-t-il de l'air vulgaire! &c. Que répondre à ces queſtions, dont la ſolution ne ſeroit cependant point inutile à la théorie de la putréfaction!

L'air n'eſt point un principe, c'eſt un agrégé viſible, le feu, l'eau & la terre méritent ſeuls ce nom. Le premier même eſt le principe par excellence, en lui réſide le mouvement & la vie, les deux autres n'ont par eux-mêmes que l'inertie. L'air que nous connoiſſons n'eſt autre choſe, ſelon un Auteur qui me paroît avoir bien vu cet objet, qu'un

composé de feu & d'eau ; d'après cela, nous pouvons dire que les ſubſtances animales, comme les végétales, même les plus dures, ne contiennent point dans leur état naturel d'air fixe, d'air principe qui ne nous préſente aucune idée, mais bien des matériaux propres à donner, par une agrégation particulière, l'exiſtence à un compoſé ſenſible que nous nommons *air*, & ces matériaux ſont le feu & l'eau dont la préſence dans les différens individus ne ſauroit être conteſtée. Mais auquel de ces deux principes eſt dûe la conſervation des ſubſtances végétales ou animales ? L'attribuerons-nous à l'eau ? Non, ſans doute, puiſque le moyen le plus efficace de les conſerver eſt de les en priver, ſans entraîner la perte du principe précieux dont j'ai fait mention. Les graines que l'on torréfie, le pain que l'on cuit deux fois, la viande à laquelle on enlève une partie de ſon humidité en la ſoumettant à l'action du feu, nous prouvent au moins que l'eau eſt bien éloignée d'être un principe conſervateur des corps.

L'eau, du moins telle que nous la

connoiſſons, ne ſauroit être extraite des ſubſtances qui paroiſſent à nos yeux preſque indeſtructibles.

L'air fixe ne ſauroit être ce principe conſervateur qu'autant qu'on le conſidèreroit comme des particules de feu diſſéminées dans l'intérieur des corps, unies avec les particules d'eau qui lui ſont contiguës, pour former ce fluide viſible que nous appelons *air ;* mais, comme on vient de le voir, l'eau ne doit entrer pour rien dans la vertu antiſeptique qu'on attribue à l'air fixe ; cette vertu doit être toute ſur le compte de la matière du feu : car la pourriture ne s'empare des ſubſtances deſquelles nous voyons s'échapper ſpontanément beaucoup d'air, que parce que, par cette émanation, le fluide conſervateur ne ſe trouve plus alors dans la proportion requiſe pour empêcher la diſſolution ou plutôt l'incohérence des autres principes qui entrent dans la compoſition de ces ſubſtances ; d'où l'on pourroit dire que l'art de conſerver les corps vivans, ce qui eſt notre but, ne conſiſteroit qu'à ſavoir y entretenir une quantité ſuffiſante de matière du feu, ou plutôt à ſavoir fournir

à cette matière des aſſociés propres à l'enchaîner, à fixer autant qu'il le faut cet être preſque incoërcible; il y a grande apparence que nous ne trouverions que cela dans ces ſubſtances que nous reconnoiſſons pour antiſeptiques à un degré éminent. Si nos facultés nous permettoient de voir d'une manière inſtructive le rapport des matériaux qui les conſtituent & la manière dont ils ſont agrégés; ſi le raiſonnement ou le haſard, qui ont déjà beaucoup ſervi les Médecins modernes dans la découverte des antiſeptiques, leur font faire encore quelques pas dans cette utile & brillante carrière, les maladies putrides, ſi cruelles, ſi meurtrières juſqu'ici, rentreront dans la claſſe de celles dont l'Art ſe joue, parce qu'il connoît des méthodes ſûres de les ſurmonter. C'eſt à peu-près le terme où nous en ſommes à l'égard du ſcorbut, cette maladie autrefois ſi cruelle, ſi homicide; les obſervations conſtantes des Médecins qui ont ſuivi attentivement ſa marche ont mis dans le cas de prononcer d'une manière affirmative, tant ſur les cauſes principales que ſur les cauſes auxiliaires du ſcorbut; le rapport de ces

cauſes, leurs effets ont été mieux connus, les indications curatives ont été mieux ſaiſies, & l'emploi des remèdes, devenu méthodique & raiſonné, ne laiſſe plus de champ libre à l'empyriſme & à l'ignorance. Le ſcorbut cependant n'eſt autre choſe qu'une maladie putride, lente, dont le traitement bien développé doit conduire tout naturellement à celui des putrides vives & ardentes; c'eſt ce dont on ſera aiſément convaincu par les faits contenus dans ce Mémoire, faits qui tendront tous à prouver & la néceſſité de la proſcription de ces ſubſtances animales pendant la durée des maladies, & l'efficacité de l'uſage des ſubſtances végétales; mais, comme le ſcorbut eſt la plus fréquente & celle qui fait le plus de ravage parmi les Matelots, les cauſes de cette maladie ſeront le premier objet de nos réflexions.

Cauſes du Scorbut.

QUOIQUE, dans mon Ouvrage ſur les Maladies des Gens de mer, j'aie rangé parmi les principales cauſes du ſcorbut, l'uſage habituel que les Matelots font de viandes ſalées, la néceſſité où ils ſe trouvent ſouvent

d'uſer de mauvais biſcuit, de boire de l'eau corrompue, &c. je n'ai cependant pas accordé à ces cauſes (quelqu'actives qu'elles ſoient) la faculté de donner naiſſance à cette maladie, je croyois qu'il leur falloit le concours de l'air humide de la mer ou tout au moins l'habitation de climats humides ; j'avois pour garant de mon opinion pluſieurs faits qui prouvoient que des Équipages abſolument nourris de ſalaiſons pendant un temps très-conſidérable, avoient échappé à cette maladie, & je me croyois d'autant mieux fondé à reconnoître pour cauſe principale de ſon apparition parmi les Marins l'humidité & la fraîcheur de l'élément qu'ils habitent, que bon nombre d'entr'eux, vivant d'alimens frais, avoient été affectés en très-peu de temps du ſcorbut en naviguant ou en ſe tenant en ſtation dans des climats froids & dans des mers brumeuſes; mais plus de faits & plus de réflexions m'ont mis dans le cas d'accorder, dans la production du ſcorbut beaucoup plus de part que je ne l'avois fait à l'uſage des ſalaiſons & des autres alimens plus ou moins

altérés dont vivent les Marins. A ces cauſes principales que l'on joigne les auxiliaires que j'ai amplement détaillées ailleurs, l'air putréfié de l'entrepont que les Matelots reſpirent, les émanations infectes qui s'élèvent du fond de cale & aux impreſſions deſquelles ils ſont expoſés, la promptitude avec laquelle ils paſſent ſans précaution & ſouvent ſans vêtement de l'habitation chaude de l'entrepont à l'air quelquefois très-froid qui règne ſur le pont, &c. & l'on aura une réunion d'agens très-propres à faire naître promptement le ſcorbut parmi les Équipages; auſſi eſt-ce ce qui eſt arrivé toutes les fois que ce concours de cauſes a eu lieu; mais, en aſſignant aux ſubſtances dont on nourrit les Matelots la première place parmi ces cauſes, je dois au moins de courtes réflexions ſur leur manière d'agir dans une maladie dont la nature ne ſauroit être trop connue.

Le ſcorbut eſt une maladie putride, chronique, dont la marche, quoique ſouvent aſſez rapide, ne nous laiſſe cependant jamais apercevoir ces accidens marqués qui caractériſent les

putrides vives*, tous les ſymptômes qui annoncent ſon exiſtence & ſes progrès venant à l'appui de cette vérité, l'on voit que les antiſeptiques de quelque part que nous les tirions, ſont des moyens indiqués, ſoit pour prévenir, ſoit pour guérir cette maladie, & qu'au contraire, tout ce qui peut favoriſer & hâter la putréfaction de nos humeurs, doit être écarté & proſcrit comme très-oppoſé au but que l'on ſe propoſe d'atteindre.

D'après cela, les Gens de l'art les moins inſtruits chercheront-ils dans l'uſage des ſubſtances animales des ſecours contre le ſcorbut? Ne reconnoîtront-ils pas au contraire dans cette eſpèce d'aliment la propriété de faire naître cette maladie & de la perpétuer, lorſqu'ils réfléchiront que ces ſubſtances tendent toutes à une décompoſition putride, plus ou moins prompte, ce qui eſt une ſuite néceſ-

* Celles qui méritent vraiment ce nom, tuent preſque toujours en peu de jours, pendant que celles que nous appelons ordinairement *Fièvres putrides, malignes*, & qui durent quatorze, vingt-deux, vingt-huit jours & plus, ſont ſouvent inflammatoires, ou tout au moins ſont-elles mixtes.

faire de la petite quantité d'air principe* qu'elles contiennent; que fera-ce donc si ces substances animales ont déjà acquis quelques degrés d'altération? N'entraîneront-elles pas dans un espace de temps plus ou moins long, cette dissolution putride des humeurs qui fait le caractère distinctif du scorbut! Celles que l'on assigne aux Matelots, ne sont-elles pas déjà à demi dépravées! car que l'on ne s'y trompe pas, le sel & tous les autres moyens employés pour la conservation des poissons, des substances animales qui ont fait jusqu'à présent la base de leur nourriture, peuvent bien ralentir la marche de la décomposition putride qui les attend: mais ils ne sauroient la suspendre, c'est une vérité trop connue pour qu'elle ait besoin de preuves. Nos humeurs étant continuellement entretenues

* J'adopte ici l'expression reçue, quoiqu'il n'y ait pas plus d'air principe dans les corps, qu'il n'y a de véritable soufre dans certaines pyrites, quoiqu'il y soit en puissance, je veux dire, quoiqu'elles contiennent réellement l'acide vitriolique & le phlogistique, propres à lui donner naissance, mais dont la combinaison qui doit en faire du soufre, n'a pas encore lieu.

& réparées par les alimens dont nous faiſons uſage, ils doivent néceſſairement influer ſur ces humeurs, & quoique l'on conçoive que la bonne diſpoſition des organes de la digeſtion dans certains individus, l'exercice modéré, le climat, la gaieté, le mélange de quelques alimens tirés d'un autre règne, peuvent changer les réſultats naturels des ſubſtances animales déjà altérées, dont on ſe ſeroit nourri, il n'en eſt pas moins vrai que la chair des animaux atteint très-promptement le dernier degré de putréfaction, & qu'il ſeroit ridicule d'y avoir recours dans une maladie où tout annonce une diſſolution putride dans les humeurs.

Quelle conduite faudra-t-il donc tenir pendant cette maladie? Celle que le bon ſens montre, celle qui eſt indiquée par l'évidence des principes que nous venons de poſer, celle que le haſard, un inſtinct heureux nous ont ſouvent tracée, & dont l'efficacité a été prouvée par tant de faits, qu'il ſeroit inutile de les remettre ſous les yeux, ſi une routine aveugle ne balançoit pas ſouvent l'empire de la raiſon; ſubſtituez, autant que vous le pourrez, à ces ſubſtances animales des végétaux, des

farineux, des fruits doux & acidules, & vous verrez disparoître cette maladie. Peut-on voir un exemple plus frappant de ce que j'annonce, que ce qui arriva au siége de Thorn par les Suédois, où plus de six mille Saxons renfermés dans la Place & plusieurs milliers d'Habitans périrent du scorbut pendant cinq mois que dura ce siége, tandis que les Assiégeans, exposés aux mêmes influences de la saison, à des travaux aussi pénibles que les Assiégés, furent absolument exempts de cette maladie! on trouve bientôt la cause de cette différence: Les Saxons qui défendoient Thorn & la plupart de ses habitans furent obligés de vivre de salaisons; les Suédois, au contraire, maîtres de la campagne dans la belle saison, furent toujours pourvus de légumes & de vivres frais; car, quoique je dise ailleurs que la cessation des alarmes continuelles de la Garnison & des Habitans, & la facilité qu'ils eurent après la prise de la ville, de se loger dans des endroits plus chauds & plus secs que ceux qu'ils habitoient pendant le siége, entrèrent pour quelque chose dans la disparition presque subite de cette maladie,

on ne peut cependant disconvenir que l'état différent dans lequel se trouvèrent les Assiégeans & les Assiégés ne soit dû à la différence de leur nourriture, puisqu'aussitôt qu'on put introduire dans la ville des alimens frais & des légumes, le scorbut disparut.

Une autre preuve inconteſtable que l'usage des viandes salées peut être regardé comme une des causes les plus actives du scorbut, c'est que, parmi les malheureux qui, après avoir fait naufrage, passèrent l'hiver en Groënland, ou parmi ceux que l'on paya pour y aller ensuite, ceux qui ne vécurent que de salaisons moururent tous du scorbut, pendant que ceux au contraire qui avoient fait naufrage, & qui, manquant de tout secours, furent obligés, pour subsister, de s'exposer, en chassant, à toute la rigueur de la saison, & qui ne vécurent que de racines & de gibier, furent trouvés bien portans au retour de la belle saison.

Nous devons au docteur Lind * le fait qui suit & qui vient merveilleusement à l'appui de

* Traité du Scorbut, *t. I, p. 128.*

mon ſentiment. Le Capitaine du vaiſſeau Anglois le *Guernezey* n'ayant pu obtenir de mettre à terre ſoixante-dix ſcorbutiques dont pluſieurs étoient parvenus au dernier degré de la maladie, ils ſe rétablirent à bord par le ſeul changement de nourriture & principalement par l'uſage abondant des végétaux frais. Cet évènement, qui ne permet pas de douter de l'efficacité du régime végétal pour la guériſon du ſcorbut, paroît d'autant plus frappant, que Lind lui-même obſerve qu'il n'y avoit point de ventilateur dans le Vaiſſeau, & qu'il y avoit tout lieu de croire qu'on n'avoit pas été bien attentif à ce qui concernoit la propreté parmi un ſi grand nombre de malades.

On voit également par le Journal de Saint-Yves, Chirurgien du vaiſſeau Anglois le *Dragon* *, qu'il guérit à la mer, pendant une ſaiſon froide & pluvieuſe, plus de trente ſcorbutiques à bord de ſon Bâtiment, & cela au moyen d'une orange & d'une ou deux pommes qu'il faiſoit diſtribuer tous les jours à chacun de ſes malades qui mangeoient

* Traité du Scorbut, *p. 129 & ſuiv.*

d'ailleurs

d'ailleurs des ſoupes faites avec le mouton & les navets. La guériſon de ces ſcorbutiques eſt d'autant plus évidemment l'ouvrage de la nourriture végétale, que le Capitaine George, commandant le vaiſſeau le *Saliſbury* en 1746, ayant eu plus de quatre-vingts ſcorbutiques à ſon bord ſur près de trois cents cinquante hommes qui compoſoient ſon Équipage, il n'en put guérir aucun à la mer ni même arrêter les progrès du mal, quoiqu'il leur fît diſtribuer tous les jours de la viande fraîche & du bouillon fait avec le mouton & la volaille.

Lorſque les Flottes Angloiſes étoient réunies à celles des Hollandois, & qu'ils croiſoient de conſerve dans la mer Baltique, l'Amiral Wager obſerva que les Équipages Anglois avoient le ſcorbut à un haut degré, tandis que cette maladie étoit à peine ſenſible parmi les Hollandois, ce que cet Officier attribua avec raiſon à quelques repas de choux-croûte que les Hollandois donnoient de temps à autre à leurs Équipages, & ſur-tout à l'uſage de quelques oranges qu'on leur diſtribuoit de temps en temps, & dont les Vaiſſeaux

s'étoient approvisionnés avant leur départ de Livourne.

Peut-on rien voir de plus concluant en faveur du régime végétal, comme moyen curatoire & préservatif du scorbut, que ce qui arriva à l'Amiral Osborn dans une croisière devant Cadix! son Équipage étant réduit à l'état le plus triste par la grande quantité de Matelots qui étoient attaqués de cette maladie, il se vit forcé de relâcher à Vado; mais le pays étant couvert de neige, il ne put rester que peu de jours dans la relâche; il se contenta d'embarquer une quantité considérable d'oranges & de citrons qu'il trouva dans cette ville; malgré le temps qui fut très-rude pendant la croisière qu'il reprit; par l'usage seul de ces fruits, tous les scorbutiques, tant ceux chez qui le scorbut étoit parvenu au commencement du troisième degré, que ceux où cette maladie étoit à un période moins fâcheux, parvinrent à se rétablir à bord *.

Joignons à l'appui des faits que nous

* M. Lind, *tome I, page 169.*

venons de citer ce qui arriva aux quatre premiers Vaiſſeaux Anglois qui firent le voyage des Indes Orientales : trois de ces Vaiſſeaux furent ſi maltraités du ſcorbut, qu'à leur arrivée ils purent à peine jeter l'ancre, & qu'ils ſeroient peut-être péris ſans le ſecours que leur prêta le Commandant, à bord duquel il y avoit très-peu de malades, parce que cet Officier ayant fait proviſion de quelques bouteilles de ſuc de limon, il en donnoit tous les matins à jeun deux ou trois cuillerées à chacun de ſes ſcorbutiques ; par ce ſeul ſecours, il en guérit pluſieurs, ſoulagea tous les autres & les mit dans le cas de continuer le ſervice de la manœuvre.

D'après de tels faits, que l'on pourroit multiplier s'ils n'entraînoient pas avec eux la conviction, ſera-t-il permis de douter que la nourriture joue un grand rôle, ſoit pour occaſionner, ſoit pour guérir le ſcorbut ? méconnoître l'influence des alimens dans ce cas, c'eſt vouloir renoncer à l'évidence ; nous nous garderons cependant bien de mettre toujours ſur le compte du régime animal ſeul l'apparition du ſcorbut & des autres maladies

qui règnent dans les Eſcadres, nous ſavons trop que nombre de circonſtances variables peuvent favoriſer les mauvais effets de ce régime ou les affoiblir, & même quelquefois les anéantir abſolument. Quelques réflexions nées de l'expérience, vont nous ſervir à prouver cette vérité.

De toutes les cauſes qui peuvent favoriſer les déſordres occaſionnés par la nourriture animale, & particulièrement par l'uſage des ſalaiſons, il n'y en a aucune qui agiſſe plus puiſſamment que l'air froid & humide & l'air chaud & humide : l'air froid & humide donne plus volontiers naiſſance aux maladies putrides chroniques, tel que le ſcorbut; l'air chaud & humide, au contraire, cauſe plus communément les maladies putrides vives; & s'il eſt quelquefois un des agens viſibles du ſcorbut, cela ne ſe rencontre que dans les circonſtances où les individus qui ſont affectés de cette maladie, avoient déjà ſouffert ſon atteinte ou étoient affoiblis par quelques maladies antérieures; & encore dans cette circonſtance les progrès du ſcorbut ſont ſi rapides, qu'ils ſe rapprochent en quelque ſorte des putrides

vives. L'hiſtoire du ravage que fit le ſcorbut dans les Équipages de l'Amiral Anſon, lors de ſon départ du Mexique pour Tœnian, & ce que l'on obſerve journellement dans nos Hôpitaux de Marine, ſervira de preuve à ce que je viens d'établir.

Cet Amiral rapporte qu'ayant perdu une grande partie de ſon monde par le ſcorbut, en moins de quatre mois qu'il mit à ſe rendre d'Angleterre à l'île Jean Fernandez, & tout le reſte de ſon Équipage en ayant été vivement attaqué, cette cruelle maladie aſſaillit une ſeconde fois ſes Équipages, & cela ſix ſemaines après qu'ils eurent quitté la côte du Mexique, où tout le monde s'étoit rétabli avant le départ par le ſecours des végétaux & des proviſions fraîches: « nous fumes, dit-il, d'autant plus étonnés de cet évènement, que « nous avions penſé que la violence de cette « maladie, qui nous avoit ſi fort maltraités dans « les climats froids, ne reparoîtroit point dans « les climats chauds où nous allions naviguer; « mais le ravage que fit alors le ſcorbut nous con- « vainquit de la fauſſeté de cette conjecture. On « avoit cru auſſi généralement que l'abondance «

» d'eau & de proviſions fraîches, c'eſt-à-
» dire du cochon & de la volaille, dont nous
» nous étions pourvus à Payla, devoit nous
» garantir; nous prenions, outre cela, tous
» les jours une grande quantité de poiſſons;
» & comme la ſaiſon fut extrêmement plu-
» vieuſe, nous eumes de l'eau en abondance;
» mais malgré cet avantage, malgré l'uſage des
» viandes fraîches que l'on diſtribuoit aux
» malades, malgré les poiſſons frais dont ſe
» nourriſſoit ſouvent l'Équipage, les ſcorbu-
» tiques ne s'en trouvèrent pas mieux, & la ma-
» ladie alla toujours en augmentant, quoiqu'on
» eût en même temps l'attention de tenir les
» Vaiſſeaux propres & de renouveler l'air
» d'entre les ponts; mais dès qu'ils furent rendus
» à Tœnian, les fruits qu'ils trouvèrent dans
» cette île, & particulièrement ceux qui étoient
» acides, leur furent ſi ſalutaires, qu'au bout
» de huit jours il y eut peu de malades qui
» ne fuſſent en état de marcher ſans l'aide de
perſonne ».

On voit par-là combien, dans quelques circonſtances, l'air chaud & humide eſt propre à communiquer de l'activité aux autres cauſes

du ſcorbut ; mais il eſt ſur-tout un des principaux agens qui occaſionnent les maladies putrides & aiguës qui enlèvent un ſi grand nombre de Gens de mer chez toutes les Nations commerçantes. On rend aiſément raiſon des ſuites funeſtes de cet état de l'atmoſphère : l'air ayant alors moins de mobilité, & par conſéquent moins de reſſorts, toutes les émanations animales reſtent ſuſpendues dans le voiſinage des foyers qui les fourniſſent ; ces émanations n'étant point chaſſées par les vents, & diſperſées dans une maſſe très-étendue d'air, ou combinées avec des principes qui changent leur nature, jouiſſent de leurs droits, tendent de plus en plus à l'état de putridité qui les attend, & dès-lors ces émanations errantes réagiſſent ſur les ſubſtances animales, ſoit mortes, ſoit vivantes, qui ſe trouvent dans leurs ſphères d'activité, & accélèrent l'eſpèce de compoſition qui leur eſt propre ; joignez à cela que la chaleur, en raréfiant nos liqueurs, tend à déſunir les principes & force le reſſort des ſolides, ce qui arrive d'autant plus promptement, que, l'humidité ſe réuniſſant à la chaleur, leur tiſſu s'en trouve affoibli, & vous

aurez une nouvelle cauſe du changement qui doit s'opérer dans les liqueurs du corps humain. Ce changement eſt ſans doute tel, qu'elles ne ſont plus propres à retenir dans une quantité requiſe cet air fixe, ou plutôt le principal fluide qui le conſtitue & qu'on peut regarder comme le lien commun & le conſervateur de toute la machine animale; dès-lors une tendance marquée de ces liqueurs vers la pourriture. L'humidité de l'air en diminuant, dans le même temps, la tranſpiration inſenſible, une portion de cette matière excrémentielle reſte dans les voies de la circulation, & concourt encore à augmenter le déſordre.

Mais, je le répète, la diſpoſition chaude & humide de l'atmoſphère, qui eſt très-propre à donner de l'activité aux cauſes prochaines des maladies putrides aiguës, ne devient une cauſe de ſcorbut que pour les individus qui ont déjà été affoiblis par des maladies antérieures; ce qui arriva ſur la Flotte de l'Amiral Anſon, nous en a déjà fourni un exemple, & nous en trouverons un nouveau dans ce qu'on obſerva dans les hôpitaux de Breſt en 1759: L'été ayant été fort pluvieux dans

cette ville, le ſcorbut fut beaucoup plus commun qu'à l'ordinaire parmi les malades de l'Hôpital, & l'on remarqua que c'étoient les bleſſés chez qui il ſe manifeſtoit plus tôt & chez leſquels il faiſoit les progrès les plus rapides; les moindres plaies y devenoient en peu de temps de la plus grande conſéquence, celles ſur-tout qui avoiſinoient les os étoient bientôt ſuivies d'une carie qui devenoit ſouvent mortelle, & dont on ne retardoit les progrès que par l'application du feu, aidé du ſuc des plantes anti-ſcorbutiques que leur faiſoit diſtribuer chaque jour M. Duval, ancien Chirurgien-major de cet Hôpital; mais, comme il étoit difficile d'obtenir des Entrepreneurs une quantité ſuffiſante de ces végétaux pour fournir, & aſſez d'air fixe afin de réparer la perte qu'en entraînoit une pareille conſtitution de l'air de l'Hôpital, & aſſez de principes capables de donner aux humeurs cette diſpoſition propre à retenir ſuffiſamment de ce fluide conſervateur, la guériſon de ces malheureux ſcorbutiques étoit d'autant plus lente, qu'ils conſommoient davantage de la ration de viande qui leur étoit accordée. Cet habile

Chirurgien étoit ſi perſuadé de cette vérité, que l'uſage des ſubſtances animales eſt un véritable obſtacle à la guériſon du ſcorbut, qu'il retranchoit à ſes bleſſés la plus grande partie de la ration de viande, & qu'il recommandoit à ceux que leurs facultés permettoient de ſe nourrir en ville, de ſortir promptement de l'Hôpital & de vivre principalement de légumes; leur guériſon étoit auſſi ſûre que prompte.

Lind a obſervé que les ſcorbutiques périſſoient miſérablement à Gibraltar, quoiqu'ils euſſent de bon bouillon fait avec la viande fraîche & qu'ils reſpiraſſent l'air de terre *; non-ſeulement on a fait la même obſervation dans les hôpitaux de Breſt & de Rochefort, mais on a encore reconnu que la plupart des malades & des bleſſés qui ſéjournoient un certain temps dans ces lieux, y gagnoient le ſcorbut qu'ils n'avoient pas en y entrant.

Ce qui eſt prouvé par le procès-verbal des ſcorbutiques, qui ont été ſoumis par ordre de la Cour, en 1771, aux épreuves du

---

* M. Lind, *tome I, page 239.*

régime végétal dans l'hôpital de Breſt ſous les yeux de tous les Médecins & Chirurgiens de la Marine qui ont été les témoins de leur guériſon ; mais ce qu'il y a d'important à obſerver, c'eſt que ce ſuccès ſe ſoutient dans cet Hôpital, où plus de ſoixante ſcorbutiques provenant du Vaiſſeau le *Berryer*, y ont été rétablis il y a quelques mois, quoique pluſieurs perſonnes, & en particulier M. Malet, Médecin de la Marine, qui en a pris ſoin, m'ait aſſuré qu'on s'étoit relâché ſur la quantité de légumes qu'on étoit convenu de donner en place de viande, & qu'on avoit ſubſtitué au plan de nourriture que j'avois conſeillé, de mauvaiſes tablettes de bouillon, auſſi malſaines, qu'elles rendent le riz & les autres légumes, auxquels ont les joint, dégoûtans.

Si d'après des faits auſſi bien conſtatés, il eſt vrai de dire que la nature de l'air des Hopitaux ſemble avoir la plus grande part à la production du ſcorbut qui s'y manifeſte ſi ſouvent, il n'en eſt pas moins certain que la nourriture végétale peut ſeule faire diſparoître cette maladie dans le lieu même où elle a pris naiſſance, & rendre impuiſſans les

effets d'un air auſſi mal-ſain. Le détail de quelques nouveaux faits va faire connoître de plus en plus cette vérité.

M. Fournier, Médecin de la Marine au port de Breſt, ayant trouvé en entrant de ſervice à l'Hôpital au mois de Juin 1771, près de ſoixante ſcorbutiques parmi le nombre des malades qui étoient confiés à ſes ſoins, & étant perſuadé que le ſeul moyen de les rétablir, étoit de ſubſtituer l'uſage des végétaux à la nourriture animale, qu'il regardoit comme une cauſe perpétuelle de putridité qui aggravoit la maladie, exigea des Sœurs de l'Hôpital, ſur les repréſentations qu'il fit à M. l'Intendant, qu'il y eût une chaudière particulière établie pour les ſcorbutiques, qui furent réunis dans une même ſalle pour y être traités plus ſûrement. Il obtint le retranchement de la plus grande partie de la viande fraîche qu'on devoit leur diſtribuer, & il la fit remplacer par des légumes frais de toute eſpèce, dont partie étoit miſe au pot, & l'autre portion ſe diſtribuoit uniquement aſſaiſonnée avec du vinaigre. Il faiſoit donner à ces ſcorbutiques pour leur ſouper, au lieu de viande,

du riz, ou des pruneaux avec leur ration de vin, & de l'hydromel pour boiſſon commune. Cette méthode eut un ſuccès ſi marqué, qu'en moins d'un mois vingt-neuf de ſes malades ſortirent de l'Hôpital parfaitement guéris, & tous les autres avoient déjà éprouvé par ce régime un ſoulagement conſidérable. Comme il ſeroit trop long de faire l'expoſé de l'état de chacun de ces ſcorbutiques, ainſi que de leur traitement, je me contenterai de choiſir dans le grand nombre des faits qu'on m'a fourni, trois exemples de guériſon, dont le détail mérite d'être mis ſous les yeux du Public.

Le premier, nommé Auguſtin Fréron, âgé d'environ ſoixante ans, entré à l'Hôpital pour une fièvre continue, avoit été attaqué à la ſuite de cette maladie du ſcorbut le mieux caractériſé, ainſi que l'expoſé de ce Médecin le prouve. « Cette maladie, dit-il, loin d'avoir cédé aux remèdes ordinaires & « au régime animal uſité à l'Hôpital, n'avoit « fait qu'augmenter, au point que je trouvai « en entrant de ſervice ce malade réduit à « l'état le plus affreux; il avoit les jambes «

» & les cuiſſes prodigieuſement gorgées,
» dures, & couvertes de taches ſcorbutiques;
» les bras ſe reſſentoient auſſi de la maladie,
» mais ils étoient infiniment moins maltraités
» que les extrémités inférieures : le ventre
» étoit élevé, bouffi, & on commençoit à
» y ſentir un amas d'eau, une petite toux
» sèche & continuelle; un pouls foible &
» inégal accompagnoit cet état : les urines
» étoient bourbeuſes & le ventre pareſ-
» ſeux. Tous ces accidens étoient joints à
» une ſi grande foibleſſe, que ce malheureux
» ne pouvoit pas ſe retourner dans ſon lit
» ſans aide : l'engorgement des gencives étoit
» tel, qu'elles lui laiſſoient à peine la liberté
» d'articuler quelques paroles; il étoit tour-
» menté, ſur-tout la nuit, de douleurs cruelles
» dans tous les membres, de façon qu'il n'y
» avoit pas un inſtant de repos pour cet in-
» fortuné, qui éprouvoit dans cet état une
» horreur extrême pour le bouillon, & ſur-
» tout pour la viande.
» Déſeſpérant de guérir un pareil malade
» dans un Hôpital auſſi mal-ſain que celui
» de Breſt, je crus, continue M. Fournier,

devoir chercher pour lui au moins quelques « moyens de soulagement. Dans cette vue, je « commençai par exclure de son régime toute « espèce de viande & même la soupe; le riz, « des pruneaux, du cresson en salade, furent, « avec la ration de vin, la seule nourriture, « à laquelle je joignis pour boisson ordinaire, « soit une légère limonade préparée avec la « crême de tartre & le sucre, soit de l'hy- « dromel le matin, en lui faisant prendre » par la suite quelques onces de miel avec « son pain : par ce seul régime, aidé de « gargarismes appropriés à l'état de la bouche « & de quelques fomentations aromatiques, sur « les cuisses & sur les jambes, j'eus la satisfaction « de voir, en moins d'un mois de traitement, « tous les accidens diminués de moitié. Le som- « meil étoit revenu, & le malade qui ne pou- « voit se retourner dans son lit qu'avec du « secours, marchoit déjà avec des béquilles ». Ce Médecin ajoutoit que le malade alloit de mieux en mieux, & qu'il ne doutoit pas que si celui qui entroit de service après lui, continuoit les mêmes soins à ce malade, il ne fût bientôt en état de sortir de l'Hôpital.

Le ſecond, nommé**, jeune homme de vingt-ſix ans, étoit arrivé avec la chaîne de 1770. Sa jeuneſſe, ſa force & ſa vigueur, engagèrent à le faire entrer pour Servant dans l'Hôpital, avant que d'avoir été expoſé aux fatigues du port & à la nourriture du bagne; malgré cela, & quoique ce jeune homme vécût de viande fraîche, qu'il eût du vin, du pain, & que le ſervice des malades lui fît faire de l'exercice, il ne laiſſa pas d'être attaqué du ſcorbut dès les premiers jours de Juin : cette maladie s'étoit manifeſtée par une laſſitude générale & des douleurs dans les jambes; elles devinrent œdémateuſes, & ſe couvrirent de taches livides; les gencives s'engorgèrent pendant le même temps. Ce Médecin arrêta promptement les progrès de ce mal, & guérit entièrement ce Forçat par le ſimple uſage des végétaux frais, du riz & d'une ſoupe où il y entroit beaucoup de légumes deſtinés pareillement aux autres ſcorbutiques, ne lui ayant permis que ſur la fin de ſa guériſon d'y joindre un peu de viande.

Le troiſième devenu ſcorbutique à la ſuite d'une longue maladie qu'il avoit eue à l'Hôpital,

l'Hôpital, étoit couvert de taches ſcorbutiques, ſes jambes étoient fort gorgées, & il étoit ſi fort épuiſé, qu'il pouvoit à peine ſe remuer dans ſon lit. « Mon intention n'étoit pas, dit M. Fournier, vu ſa grande foibleſſe, de lui « retrancher abſolument la viande ; » mais il s'y vit forcé par les inſtances du malade, auquel cette eſpèce de nourriture répugnoit ſi fort, qu'elle lui occaſionnoit des vomiſſemens & des peſanteurs d'eſtomac, chaque fois qu'il vouloit en goûter : il ſe réduiſit donc aiſément à ne manger que du riz, des végétaux frais, & à faire uſage des mêmes boiſſons que les autres malades. A la fin du mois, il ſe trouva preſque entièrement rétabli, & il fut un des premiers qui ſortirent de l'Hôpital le mois ſuivant.

Quoique les nouvelles obſervations que je viens de rapporter, prouvent de plus en plus que l'humidité de l'air, la chaleur & ſa légère altération, entrent pour beaucoup dans la production du ſcorbut en favoriſant les diſpoſitions que la nourriture animale donne à cette maladie, il n'en eſt pas moins certain que l'air froid & humide, auquel les Marins ſont ſi ſouvent expoſés, eſt auſſi une des principales cauſes qui

déterminent ſon apparition. La promptitude avec laquelle le ſcorbut ſe montre quelquefois pendant cette conſtitution de l'atmoſphère, a lieu de paroître d'autant plus étonnante, que le froid ſembleroit au premier coup-d'œil devoir être le correctif de la putréfaction, & être un des agens les plus propres à arrêter les progrès du ſcorbut. Le contraire arrive cependant, & tant de faits ont prouvé cette vérité, qu'au lieu de la contredire, il a fallu chercher dans la manière d'agir de cette cauſe, l'explication d'un phénomène qui ceſſe de mériter ce nom, dès qu'on réfléchit tant ſoit peu ſur l'influence que doit avoir dans les opérations de l'économie animale un air froid & humide, au milieu duquel ſe trouvent plongés pendant un certain temps des Matelots, dont la manière de vivre & les imprudences ſont connues. Je ne peux rien faire de mieux que de répéter ce que j'ai dit à cet égard dans mon *Traité des Maladies des Gens de Mer, p. 37 & 38.*

L'air froid & humide étant appliqué à la ſuperficie du corps, y diminue la tranſpiration par les raiſons que j'ai données; pour lors la ſéroſité qui en eſt le produit, & qui eſt plus

chargée de ſels, étant plus ſtagnante qu'à l'ordinaire dans les pores de la peau, y acquiert plus d'acrimonie par l'évaporation de la partie la plus ténue; elle produit en conſéquence un léger érétiſme dans tous les pores, qui en ſe reſſerrant, empêchent que l'humeur tranſpiratoire qui ſe préſente à leur orifice, ne puiſſe y être introduite en auſſi grande quantité qu'auparavant. Alors la féroſité qui devoit fournir à cette évacuation, trouvant trop de réſiſtance de la part de la peau, continue ſa route dans les artères ſanguines, & eſt rapportée dans les voies de la circulation où elle exerce ſon action ſur les liquides, qui doivent être délivrés de ſa préſence.

Cette liqueur, ſelon la marche uniforme de la Nature dans toutes ſes opérations, ne peut pas demeurer long-temps dans le même état. Les oſcillations répétées des vaiſſeaux qui agiſſent ſur tous les liquides, tendent par un mouvement mécanique à donner à chacune des humeurs leur élaboration propre; elles produiront un effet oppoſé ſur celle-ci, qui avoit déjà reçu cette élaboration ſi ſalutaire; elle acquerra de l'acrimonie par leur action

trop long-temps continuée, & elle ſera bientôt confondue avec les autres humeurs; ce qui arrivera d'autant plus aiſément, que l'humeur tranſpiratoire a, par le moyen du ſel dont elle eſt aiguiſée, beaucoup d'analogie avec les autres ſucs, ils en ſeront pénétrés, & ils ne feront bientôt avec elle qu'un tout, les ſécrétions ne ſe feront plus ſans mélange, parce que tous les ſucs étant confondus & diſſous dans cette ſéroſité, ils entraîneront toujours, lors de leur filtration dans un organe ſécrétoire, d'autres ſucs avec leſquels ils auront pris un plus grand degré de cohérence qu'il ne faut, pour que cette fonction s'exécute dans l'ordre naturel. Les circulations répétées de cette humeur excrémentielle, & la rentrée continuelle d'une nouvelle quantité de cette même humeur, porteront promptement la dépravation au point qu'il y aura diſſolution complette du ſang; ce qui ſe fera d'autant plus aiſément, que cette humeur circulera plus long-temps dans les vaiſſeaux ſans être combattue. Que d'accidens naîtront de cette ſeule cauſe! La peau n'étant preſque point humectée par la tranſpiration, elle ſera aride & sèche;

le ſang étant diſſous & âcre, paſſera facilement des vaiſſeaux qui lui ſont propres, dans d'autres, qui ne doivent pas naturellement l'admettre; il viendra à bout d'en corroder quelques-uns, & produira par-là des hémorragies très-dangereuſes. Les différentes humeurs dont le ſang eſt compoſé, ne ſe ſépareront pas dans les organes ſécréteurs qui doivent les filtrer; & elles parviendront par un plus grand nombre de circulations à une dépravation putride, qui ſera commune au ſang; le malade aura l'haleine puante, & s'il ſe fait des altérations dans quelques parties de ſon corps, les chairs environnantes fourniront du ſang, il en exhalera ſouvent une odeur fétide, preuve certaine de la putridité & de la diſſolution du ſang. Les urines n'auront pas la qualité qui leur eſt ordinaire; elles ſeront plus chargées non-ſeulement de ſel, mais encore d'autres principes. La ſéroſité qui doit former les urines, étant mêlée plus intimement avec le ſang, par le peu de conſiſtance qu'il a, ne s'en ſéparera pas ſans mélange. Les urines entraîneront les matières graſſes du ſang qui auront acquis un peu d'analogie avec elles;

par le moyen de la grande quantité de ſels qu'elles contiennent ; quelques particules même purement ſanguines, pourront les ſuivre dans leur route, & produire des urines très-colorées, quelquefois rouges, huileuſes, & toujours très-promptes à ſe putréfier, parce que l'atténuation plus grande de leurs principes, par l'action des vaiſſeaux les rapproche du terme de la putréfaction, qui eſt celui de toutes les ſubſtances animales; elles ſeront ſans doute en petite quantité, parce que les tuyaux excrétoires des reins pourront, dans certaines circonſtances, être un peu reſſerrés par l'acrimonie de l'humeur qui les parcourt.

Le fluide des nerfs, quelle que ſoit ſa nature, participant à la dépravation générale, ne ſe ſéparera qu'en petite quantité dans le cerveau, ou bien d'autres humeurs trop long-temps attenuées, ayant pu s'allier avec lui, diminueront ſon action & ſon énergie, ou peut-être, ce qui eſt plus vraiſemblable, ce fluide conſervateur & précieux que nous ne connoiſſons que par ſes effets, ne trouvant plus dans le liqueurs trop attenuées la diſpoſition propre à le retenir dans l'économie animale en aſſez

grande quantité pour y entretenir la vie, s'échappera en tendant à s'aſſocier avec une ſuffiſante quantité d'eau pour former un compoſé que l'on croit avoir été auparavant de l'air fixe; les liqueurs privées de ce lien deſtiné à en ſerrer & unir les parties, tendront plus ou moins vîte à la diſſolution; ce fluide étant donc en moindre quantité dans les nerfs, dans les vaiſſeaux, dans les muſcles, &c. il y aura abattement, engourdiſſement, pareſſe, mélancolie, &c. les muſcles auront un mouvement ſouvent gêné & même douloureux, &c. C'eſt par de pareils effets que peut s'annoncer l'action trop long-temps continuée d'un air froid & humide ſur des individus, où cette action ne ſeroit point corrigée par des alimens ou des médicamens propres à l'anéantir ou à diminuer ſon intenſité. Mais quelle que ſoit l'activité de cette cauſe, que nombre de faits m'avoient déterminé à regarder comme ſeule capable de faire naître le ſcorbut, elle a preſque toujours beſoin des cauſes auxiliaires pour donner lieu à cette maladie, & la principale de ces cauſes eſt certainement l'uſage des ſalaiſons. Dans la température froide &

humide de l'atmoſphère, les perſonnes bien conſtituées qui uſent d'alimens frais, fournis de principes ſucculens, ſont expoſées aux atteintes des maladies inflammatoires, dans la curation deſquelles la ſaignée eſt un des remèdes les plus efficaces; mais on voit rarement le ſcorbut ſe manifeſter alors dans cette claſſe d'individus: les ſels dont eſt chargée l'humeur tranſpiratoire, dont l'excrétion eſt diminuée, refoulés dans la maſſe des humeurs, aiguillonnent vivement des ſolides très-irritables, & donnent lieu aux maladies vives, tandis que chez les Matelots, vivant de ſalaiſons, les ſolides habitués déjà à la préſence d'un ſel combiné avec la partie rance des animaux dont ils ſe ſont nourris, ne trouvent dans la portion de tranſpiration ſupprimée par l'action de l'air froid & humide, qu'un agent de même nature que le premier; ſon intenſité ainſi augmentée, ne portant que ſur des ſolides accoutumés à une pareille impreſſion, les détermine moins volontiers à ces oſcillations fortes qui caractériſent la fièvre: mais ce nouvel agent ne reſte pas pour cela ſans effet; il agit ſur les fluides & les diſpoſe à cet

état futur de diſſolution qui caractériſe le ſcorbut parvenu à ſon dernier degré. Voilà pourquoi il eſt très-eſſentiel de ne rien omettre de ce qui peut favoriſer la tranſpiration chez les Matelots. Auſſi a-t-on remarqué que le défaut de vêtemens étoit une des cauſes de l'apparition du ſcorbut dans les climats froids, c'eſt ce dont on ne peut pas douter, en voyant que parmi des Équipages qui étoient à la même nourriture, les perſonnes qui étoient les mieux vêtues, étoient ordinairement celles que le ſcorbut épargnoit ou affectoit le plus tard.

Les Obſervations de M. Pringle viennent à l'appui de ce que j'ai avancé des différens produits de l'humeur de la tranſpiration ſupprimée ſur des individus nourris de viande & d'alimens frais, & ſur ceux qui font uſage de ſalaiſons pour principale nourriture. En effet, cet habile Médecin a remarqué que lorſque les troupes Angloiſes entroient en campagne dans une ſaiſon froide & pluvieuſe, elles étoient attaquées de maladies purement inflammatoires. La dernière campagne qu'elles firent dans le Brabant en 1748 ayant

commencé de bonne heure, & le temps ayant été froid & humide pendant près de ſix ſemaines, il régna parmi les ſoldats beaucoup de fièvres inflammatoires & de fluxions de poitrine.

Dans la campagne de 1745, la pluie & le froid auxquels les ſoldats furent expoſés, dans un temps où ils étoient bien nourris, leur occaſionna des toux violentes & des points de côté, accompagnés de fièvres & d'embarras tellement marqués dans les poumons, que la ſaignée paroiſſoit évidemmement indiquée; auſſi ce ſeul remède ſuffiſoit-il pour terminer la maladie.

Lind, au contraire, a remarqué que l'Eſcadre de l'Amiral Martin, croiſant dans la Manche pendant une ſaiſon pluvieuſe & froide depuis ſix ſemaines ſeulement, eut parmi ſes Équipages, nourris de ſalaiſons à l'ordinaire, un dixième de ſcorbutiques, quoique tous ſes Matelots fuſſent en bon état lors du départ de Plimouth, & que l'on fût en droit d'eſpérer que la bonne nourriture & les végétaux frais dont ils avoient fait uſage dans le Port, euſſent dû les garantir d'une invaſion auſſi prompte de la part de cette maladie.

Voudra-t-on mettre sur le compte de l'air de la mer la différence dans les maladies qui ont régné pendant une température qui étoit la même! & méconnoîtra-t-on ici l'influence de la nourriture dans la production de maladies d'un caractère si opposé! Pour écarter tout doute sur ce point, ne suffit-il pas de rappeler ce qui arriva aux malheureux de Groënland, dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui périrent du scorbut au milieu d'abondantes provisions salées, pendant que ceux qui, faute d'alimens de cette espèce, furent obligés de vivre de leur chasse & de racines, & de supporter toute la rigueur de la saison, se conservèrent en bonne santé! mais, pour ne rien laisser à desirer sur ce sujet, ajoutons à ces exemples ce que l'on a observé parmi les Équipages de quelques Vaisseaux, dont les uns ont passé des hivers entiers dans des rades plus salubres, mais vivant de viande & de poissons salés, & l'on verra, par l'évènement, ce que l'on doit penser sur la nécessité de supprimer les alimens de cette espèce, de la nourriture des Matelots.

En 1756, douze Vaisseaux de guerre ayant

demeuré près d'un an dans la rade de Breſt, où ils paſſèrent la plus grande partie de l'hiver, les Matelots n'uſant point de ſalaiſons, & n'ayant de légumes frais que ceux qu'ils ſe procuroient eux-mêmes & à leurs frais, le ſcorbut ne ſe manifeſta point; évènement d'autant plus frappant que le climat de Breſt eſt fort pluvieux, & la rade d'autant plus mal ſaine pendant l'hiver, que le mouillage étant fort éloigné de la ville, les gens de canots & de chaloupes qui vont & viennent continuellement, fatiguent beaucoup & eſſuient ſans ceſſe le mauvais temps, ce qui occaſionna, à la vérité, parmi eux, des fluxions de poitrine, d'autres maladies aiguës, mais point de ſcorbut.

En 1759, l'Eſcadre de M. le Comte de Blenac, compoſée de ſept Vaiſſeaux & de quatre Frégates, ayant été contrainte de paſſer deux mois en rade pendant la mauvaiſe ſaiſon, & cela par la force & la durée des vents de Sud-oueſt, qui ſont toujours accompagnés de pluie dans ce climat, & ces Vaiſſeaux ayant à bord, outre leur Équipage nombreux, beaucoup de troupes de tranſport, quelques fièvres

catharreuſes, rémittentes, des continues putrides, furent les maladies régnantes, & il n'y eut que peu de ſcorbutiques; ſi cette maladie attaqua dans la ſuite & Soldats & Matelots, ce ne fut qu'après avoir tenu la mer, & aux approches de Saint-Domingue, les Équipages ayant vécu de ſalaiſons pendant la traverſée, un ou deux jours de pluie ſuffirent alors pour que nombre de gens parmi le commun des Équipages fuſſent atteints du ſcorbut.

Si l'on compare ces faits avec les obſervations contenues dans les Journaux Anglois, on ſera d'autant plus perſuadé de l'influence que nous accordons à certains alimens dans la production du ſcorbut, que ces obſervations fourniſſent l'exemple d'Équipages de pluſieurs Vaiſſeaux de cette nation, vivant de ſalaiſons dans la rade de Gibraltar & dans celle des îles d'Hières, être en moins d'un mois, & malgré l'influence de l'air de terre, très-maltraités du ſcorbut*, & cependant la différence entre le climat de Breſt dans la mauvaiſe ſaiſon,

* Lind, *tome I.*

& celui des ſtations dont je viens de parler, eſt tout à l'avantage de ces derniers.

Si tant d'exemples réunis font connoître évidemment combien l'uſage des ſalaiſons prête faveur aux autres cauſes qui déterminent le ſcorbut, il n'en eſt pas moins vrai que l'humidité de l'air, en favoriſant le relâchement des ſolides & le croupiſſement des liqueurs, ne peut que concourir à aider & à étendre l'effet du ferment putride introduit dans nos liqueurs par la mauvaiſe nourriture, tant à cauſe de la diſſipation du principe précieux, connu ſous le nom d'*air fixe*, que cette conſtitution de l'atmoſphère entraîne, que parce qu'elle s'oppoſe à l'évaporation de ce que les humeurs contenoient de plus putride, & cela en empêchant ou en diminuant l'inſenſible tranſpiration. C'eſt même en partant de ce principe, que l'on trouvera la raiſon pourquoi on a vu des Équipages entiers, quoique vivant de ſalaiſons depuis pluſieurs mois, mais croiſant dans de beaux parages, être exempts du ſcorbut, pendant que d'autres Équipages vivant ſous un ciel nébuleux & humide, étoient en moins de ſix ſemaines ravagés par cette maladie.

Dans le premier cas, les Vaiſſeaux ſe trouvant dans un air moins humide, & la mer étant moins orageuſe, on a plus de facilité à entretenir la propreté dans ces Bâtimens & à renouveler l'air du lieu qu'habitent les Matelots. Il réſulte encore de cet état de l'atmoſphère, que la tranſpiration ſe faiſant beaucoup mieux, nos humeurs ſe débarraſſant plus aiſément de ce qu'elles contiennent de plus putride, de plus atténué, & ce principe qui eſt le lieu commun des différentes parties qui conſtituent nos humeurs, ſe diſſipant alors plus lentement, l'uſage du poiſſon & des viandes ſalées, ne doit pas offrir le même réſultat que dans l'état oppoſé de l'atmoſphère.

L'exercice, la manière d'être vêtu qui influent d'une façon marquée ſur l'inſenſible tranſpiration, ſont encore des agens auxiliaires, qui réduiſent ou augmentent l'intenſité des cauſes principales du ſcorbut, & qui en éloignent ou en accélèrent les atteintes. C'eſt par cette raiſon que les Officiers des Vaiſſeaux qui ſont logés dans les lieux les plus ſains & les mieux aërés, qui ſont le moins expoſés

aux intempéries de l'air, tant par la nature de leur ſervice, que par la bonté de leurs vêtemens, qui ſont nourris de viandes les plus fraîches, qui ont de bon pain & du vin de Bordeaux pour boiſſon, ſont preſque toujours à l'abri du ſcorbut, ou ſont au moins ceux qui l'éprouvent les derniers; mais ils n'en ſont pas pour cela toujours exempts. Une atmoſphère long-temps froide & humide, comme elle l'eſt ſouvent à la mer, ayant peu de reſſort, favoriſe chez eux comme chez les Matelots, la diſſipation d'une partie de l'air fixe qui ſe dégage de nos parties; ou bien cet état de l'air énerve-t-il l'action de ce principe précieux, l'inſenſible tranſpiration ſouffre auſſi alors un déchet chez eux, & par-là ils contractent à la longue des diſpoſitions au ſcorbut, qui ne ſauroient être efficacement combattues par leur manière de vivre: car quoique leurs alimens ſoient d'une meilleure qualité que ceux dont les Matelots font uſage, leur nourriture a toujours pour baſe des viandes qui ne ſont pas toujours de bonne qualité, & auxquelles ils joignent très-peu de légumes; cette nourriture étant eſſentiellement putreſcible,

putreſcible, & ne fourniſſant pas ſuffiſamment à la réparation de ce fluide principe qu'ils perdent à la mer, il doit ſe faire une déſunion inſenſible dans les parties de leurs ſolides & une décompoſition ſourde dans leurs liqueurs, laquelle s'annoncera par une diminution marquée dans les forces, & une fauſſe apparence d'embonpoint qui ſe diſſipe peu de jours après leur arrivée à terre; ce qui doit leur faire connoître qu'ils ne ſont pas exempts des atteintes du ſcorbut; de-là leur vient ſans doute, ce deſir & cet appétit violent pour les fruits & les légumes de toute eſpèce. Peut-on méconnoître cet inſtinct, cette attention de la Nature pour ſa conſervation, & comment des Gens de l'art placés dans les ports, peuvent-ils ſans rougir, ne pas convenir de la néceſſité de changer la nourriture des Gens de mer, lorſqu'on a de pareils témoignages à leur oppoſer!

Si l'on ſe rappelle ce que nous avons dit plus haut, pour prouver que le relâchement des parties ſolides, & le croupiſſement des liqueurs entraînoient néceſſairement à la longue leur décompoſition, on concevra facilement

comment les Gens pareſſeux qui vivent dans un air humide, & dont la nourriture a pour baſe les ſubſtances animales, & plus particulièrement les ſalaiſons ſans aucun mélange de végétaux frais, ſont plus tôt près du ſcorbut, que ceux qui mènent une vie plus active; en effet, on a remarqué que ce ſont toujours les Matelots les plus fainéans qui ſuccombent les premiers à cette maladie, tandis que ceux qui ſont deſtinés aux manœuvres hautes, qui ſont toujours en exercice, ſans aucun abri dans le mauvais temps, s'en trouvent encore exempts à l'époque où cette maladie fait déjà beaucoup de ravages parmi le commun des Matelots. Auſſi l'Officier, que l'expérience a inſtruit, & qui ſait que le gros des Équipages a en général plus de temps de repos que de fatigues, ne manquera jamais l'occaſion de l'occuper dans ces temps de tranquillité, en multipliant les branlebas & les changemens de manœuvres pendant le jour, & en lui procurant des danſes & des jeux lorſque la nuit eſt arrivée; mais ſi la trop grande inaction des Matelots eſt une des cauſes qui concourt le plus fréquemment à favoriſer celles qui ont l'action la plus

marquée dans la production du ſcorbut, il faut cependant convenir que le repos ne devient jamais plus funeſte aux Matelots, que lorſqu'il ſuccède à des travaux pénibles & forcés qui durent depuis un certain temps, ou qui ſe répètent ſouvent, parce que l'atonie des ſolides étant grande & ſubite, & les principes des humeurs ſe trouvant plus exaltés, il doit naître de cette tranſition ſubite de l'état de travail forcé à celui de repos parfait, des accidens bien plus conſidérables que lorſqu'on a la précaution de ne les faire paſſer que par degré de l'un à l'autre de ces états. Auſſi a-t-on obſervé que c'eſt à la ſuite des grands travaux que les Équipages, qui juſque-là s'étoient bien portés, tomboient tout-à-coup malades, dès qu'il leur étoit permis de ſe livrer entièrement au repos, ce qui doit faire ſentir la néceſſité d'éviter les extrêmes, ſi l'on veut conſerver les Matelots en ſanté.

Les liqueurs ardentes dont abuſent ſouvent les Gens de mer, ont quelquefois produit parmi eux de ſi grands accidens, qu'on les a rangées avec fondement dans la claſſe des cauſes les plus propres à occaſionner des maladies

très-graves; c'eſt ce que l'on obſerve ſur-tout en Amérique, où le vil prix du tafia permet aux Matelots d'en faire des excès; l'uſage de cette liqueur cauſe, parmi les plus robuſtes, une fièvre ardente qui les fait périr en peu de jours, pendant que l'abus de cette liqueur ne produit parmi les hommes affoiblis, ou dans un climat froid & humide, que la cachexie ſcorbutique. On peut en voir un exemple frappant, rapporté par Eller. Cet Auteur dit que l'Équipage du Bâtiment ſur lequel il étoit, & qui naviguoit dans un climat froid, ayant voulu ſe régaler d'eau-de-vie pendant les fêtes de Noël, l'Équipage qui s'étoit bien porté juſqu'alors, fut attaqué ſubitement du ſcorbut, pour avoir fait excès de cette boiſſon.

M. Fremin, anciennement Chirurgien-major de l'île de Gorée, a également obſervé que le ſcorbut qui eſt fréquent dans cette île, pendant la ſaiſon des pluies, qui attaque ſeulement ceux qui font uſage de viandes ſalées, avoit fait des progrès ſi rapides ſur deux Soldats bien portans en apparence avant qu'ils ſe fuſſent ennivrés d'eau-de-vie, qu'ils périrent ſous peu de jours couverts de taches ſcorbutiques, &

enflés considérablement. Cette liqueur qui, suivant les expériences de Macbride, contient très-peu de ce principe qu'il nomme *air fixe*, & qui empêche qu'il ne se dégage librement des substances dont on se nourrit, hâte d'autant plus aisément la putréfaction de nos humeurs, qu'elle en augmente extraordinairement le mouvement *. Cette violente agitation doit

* Le principe igné, substitué à l'air fixe, adopté par Macbride, quoiqu'il n'existe rien dans l'économie animale qui puisse mériter ce nom, au moins d'après l'idée que nous devons nous former de l'air, se trouve, il est vrai, en grande quantité dans les liqueurs spiritueuses; mais ce principe conservateur y est uni avec un associé qu'il ne quitte pas facilement, il cherche à s'échapper avec lui, & dans sa sortie il entraîne encore des particules de même nature, qui, soustraites à la masse générale des humeurs, les rendent plus susceptibles de putridité qu'auparavant.

Pour que la matière du feu devienne principe conservateur, en pénétrant dans les voies de la circulation, il faut qu'elle abandonne aisément les liquides avec lesquels elle étoit unie dans les substances qui font notre nourriture; ce qui suppose toujours qu'elle trouve plus d'analogie avec nos sucs, qu'avec ceux qu'elle abandonne, de sorte que si dans les alimens ou dans les liquides dont nous faisons usage, ce

tendre à désunir les parties qui les composent, & à dégager la partie aërienne qui les conservoit, & qui n'est pas réparée, tandis que les solides, dont le ton a été brusquement forcé par l'effet de cette liqueur ardente, tombent ensuite dans une atonie qui ne peut qu'augmenter le désordre, & favoriser de plus en plus les progrès de la maladie, ainsi que nous venons de l'observer.

Si la matière du feu est le principe cimentant duquel dépend l'état sain de nos corps dont il est le lien, ainsi qu'on peut l'inférer de la corruption qui s'empare de ces mêmes

---

principe se trouve combiné avec un associé avec lequel il ait plus d'analogie qu'avec aucun de nos sucs, alors c'est en pure perte pour eux qu'il a été admis dans les voies générales de la circulation, c'est un ennemi qui a ruiné l'édifice au lieu de le réparer: une portion de la matière du feu introduite auparavant, prend la route de la périphérie, & laisse les liqueurs du corps humain dans un état d'autant plus près de la décomposition parfaite, qu'elles contiennent moins de ce principe qui est le lien de tous les matériaux qui constituent ces liqueurs; ce principe paroît être le fluide animal, le fluide nerveux qui porte par-tout le mouvement & la vie.

corps, dès que ce principe s'en dégage, on ne doit plus être étonné que les cauſes que je viens de détailler, concourent toutes plus ou moins à produire le ſcorbut, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne favoriſe l'action du ferment putride apporté dans les humeurs par la mauvaiſe nourriture ordinaire aux Matelots, ou qui ne donne lieu à la diſſipation du fluide qui conſervoit ces humeurs dans leur état naturel. Toutes ces vérités ſont miſes dans le plus grand jour par Macbride, qui a fait voir par des expériences auſſi ſimples qu'ingénieuſes, que l'on pouvoit rétablir des morceaux de viandes putréfiés en les expoſant à la vapeur des ſubſtances *actu* en fermentation. Que ſe dégage-t-il alors de ces ſubſtances ! de l'air chargé d'un certain *gas* ſpiritueux ou aceſcent. Mais qu'eſt-ce que cet air, ſi ce n'eſt, comme je l'ai déjà dit, un compoſé de feu & d'eau, dont le premier des principes trouve à faire dans les ſucs des ſubſtances animales qui ſont dans le voiſinage une nouvelle combinaiſon qui les rend à leur premier état, en faiſant diſparoître celui de dépravation dans lequel ils commençoient à tomber par la perte qu'ils

avoient faite d'un principe analogue ; mais cette nouvelle combinaiſon ne ſauroit durer long-temps, & la putridité doit bientôt reparoître, ſi l'on ne fournit pas un nouveau fluide conſervateur qui remplace celui qui s'échappe continuellement ; notre conſervation perpétuée n'eſt que l'hiſtoire de ce que nous voyons dans les expériences de Macbride.

D'après ce que je viens de dire, on ne doit plus être étonné de voir le ſcorbut, quelles qu'en ſoient les cauſes apparentes, céder au ſeul régime des végétaux frais, puiſque de tous les alimens dont nous pouvons faire uſage, il n'en eſt aucun qui fermente plus promptement, & qui fourniſſe plus d'air, & par conſéquent plus de la matière du feu qui entre dans ſa compoſition ; mais en même temps que les végétaux rétabliſſent à la faveur d'un pareil agent le ton des ſolides relâchés, & qu'ils corrigent par-là l'altération de quelques humeurs diſſoutes ; les ſucs ſavonneux dont cette eſpèce de nourriture abonde, diviſent & attènuent la lymphe tenace & glutineuſe qui formoit de toutes parts des embarras, la rendent plus miſcible aux autres

ſucs dont elle vient alors d'augmenter la conſiſtance : ce n'eſt cependant pas toujours par la quantité de la matière du feu introduite dans nos humeurs, que l'on parvient à faire diſparoître les ſymptômes ſcorbutiques ; il eſt des cas, par exemple, où dénué des ſucs ſavonneux que contiennent ces végétaux frais, ce principe ne trouvant parmi nos ſucs aucuns liens propres à le retenir, & agiſſant par ſa vertu fortifiante & tonique ſur les ſolides, pourroit accélérer encore la diſſolution ; c'eſt ſans doute d'après cette manière d'agir, que tous les anti-ſcorbutiques chauds, tous les alkalis volatils qu'on emploie avec ſuccès dans les premiers temps du ſcorbut où il y a épaiſſiſſement, ſont dangereux, lorſque parvenu à ſon troiſième période, les humeurs ſont dans un état de diſſolution très-marqué, pendant qu'à cette époque, ſi l'action de ce principe actif ſe trouve un peu émouſſée par ſa combinaiſon avec des ſubſtances ſalines, huileuſes & terreuſes, propres à en faire un corps muqueux & ſavonneux, tant ſoit peu éguillonnant ; il s'oppoſe d'une manière évidente à la diſſolution ultérieure des ſucs, & parvient à

ramener par degrés les ſolides au ton naturel qui fait la ſanté.

Le quinquina, par exemple, qui contient beaucoup de ce principe conſervateur, qui le laiſſe échapper dès ſon entrée dans les premières voies, eſt ſans contredit le plus excellent anti-putride que nous connoiſſions; il répare aiſément la perte abondante de ce principe que les cauſes de putridité occaſionnent, & ſoutenant par ſa vertu tonique l'action des ſolides, il empêche la circulation de languir, prévient par-là le croupiſſement & la déſunion des liqueurs, l'épaiſſiſſement de la lymphe, & par conſéquent le ſcorbut; mais il ne faut pas que ce remède ſoit appliqué indifféremment à toutes les époques de la maladie. S'il y a obſtruction, ſéparation de la lymphe, & épaiſſiſſement de cette humeur, on conçoit que la vertu aſtringente du quinquina ne peut alors qu'augmenter l'épaiſſiſſement des ſucs embarraſſés dans des filières étroites, & aggraver cet accident de la maladie, lequel ne peut être détruit que par le principe ſavonneux & apéritif des végétaux dont l'uſage doit toujours précéder celui du quinquina, ou lui être allié

ſi l'on veut procéder avec ſûreté dans le traitement du ſcorbut. Si le quinquina paroît ne pas convenir à l'état d'épaiſſiſſement des liqueurs, il paroît devoir agir efficacement dans le dernier degré de la maladie, lorſque tous les ſucs ſont diſſous, que le ſang n'a plus de conſiſtance ; le principe igné que cette écorce contient, en s'inſinuant avec la partie ſaline dont elle eſt abondamment pourvue, juſque dans les plus petits interſtices des ſolides relâchés, & des humeurs diſſoutes en rallie les parties, en même temps qu'il remonte le ton organique de la fibre dont l'action venant à ſe ranimer, réagit ſur les liquides, & les met dans le cas de ſe débarraſſer des particules les plus putrides, dont il procure l'expulſion au-dehors.

On voit, par ce que je viens de dire, tant ſur les propriétés de ce principe conſervateur que je crois être igné, que ſur celle du principe ſavonneux & apéritif des végétaux, combien Macbride a eu tort de tout accorder à ce qu'il nomme *air fixé*, & de vouloir réfuter tout ce qui a été avoué par nombre de faits touchant la vertu fondante des ſucs des

végétaux ; vertu qu'il rejette comme incompatible à ſon opinion, tandis que rien ne ſert plus à la confirmer & à rendre raiſon pourquoi la nourriture végétale a ſeule la propriété de convenir dans tous les états du ſcorbut, guérit ſans autres ſecours, malgré l'exiſtence & l'intenſité de toutes les autres cauſes qui, après la nourriture, paroiſſent avoir le plus de part à la production de cette maladie ; ce qui eſt prouvé par les Obſervations de tous les Maîtres de l'Art qui ont ſuivi le ſcorbut, & par celles que renferme ce Mémoire.

D'après la nature connue du ſcorbut, & le développement des cauſes qui la produiſent ; d'après les faits que j'ai rapportés en preuve de l'efficacité du régime végétal dans la curation de cette maladie, il n'eſt plus permis de douter qu'on ne puiſſe le prévenir, & même le guérir, ſoit dans les Hôpitaux, ſoit dans les Vaiſſeaux qui ſont en pleine mer, en retranchant la plus grande partie de la viande, & même en la proſcrivant totalement dans certains cas, pour lui ſubſtituer des végétaux frais ; mais peut-on attendre la même efficacité de l'uſage des légumes farineux ſecs ! Quoique cette dernière

nourriture ſoit un peu moins efficace que celle que fourniſſent les végétaux frais, on ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour cette claſſe d'hommes que de ſubſtituer aux ſalaiſons dont on les nourrit ordinairement, les légumes farineux, & le plus que l'on peut de végétaux confits; car quoique ces ſubſtances ſoient dans le ſcorbut d'un degré d'efficacité inférieur aux végétaux frais, elles peuvent, adminiſtrées convenablement, non-ſeulement arrêter les progrès de cette maladie, mais encore la guérir, & fournir aux Matelots en ſanté la nourriture la plus ſaine que l'on puiſſe leur procurer à la mer, & la ſeule qui ſoit en état de les ſoutenir dans leurs travaux pénibles. Peut-on attendre le même avantage du bœuf & du poiſſon, ſur-tout ſalé? ces ſubſtances ne portent-elles pas dans les humeurs des individus qui en uſent habituellement, le germe des maladies les plus deſtructives?

Je pourrois me contenter, pour prouver l'efficacité des végétaux farineux, de renvoyer aux faits nombreux conſignés dans un Mémoire imprimé par ordre du Gouvernement au

commencement de 1771 ; mais comme il y en a eu quelques-uns de conteſtés, je me bornerai à ne rappeler que ceux que l'on ne ſauroit révoquer en doute, & auxquels je joindrai de nouveaux faits propres à forcer le préjugé juſque dans ſon dernier retranchement; mais puis-je eſpérer avec tous les moyens de conviction que j'emploîrai, de parvenir à étouffer les effets de l'envie de quelques gens placés à la tête de l'Art dans le premier port de France, qui n'oſant ſe montrer ni écrire contre une révolution utile à laquelle ils ſont honteux de n'avoir point concouru, n'intriguent pas moins ſourdement pour écarter & empêcher ſon heureuſe influence! Quand on veut le bien & qu'on le fait, on ne craint pas le grand jour, des démarches cachées annoncent ou de la méchanceté, ou la conviction où l'on eſt de la foibleſſe des armes qu'on emploie contre ceux qu'on attaque. Qu'ils oppoſent à mes raiſonnemens & aux faits que j'articule des raiſonnemens & des faits contradictoires, ſi leur expérience leur en a fourni, & l'on verra en dernière analyſe, de quel côté eſt la vérité

& la bonne doctrine; tant qu'ils ne tiendront pas une pareille conduite, j'oſe prier Meſſieurs de la Marine de regarder leur aſſertion clandeſtine, comme un déſeſpoir de cauſe.

Quand j'aſſure que les ſubſtances animales ſont ſuſceptibles de putréfaction, & qu'elles ne perdent pas cette diſpoſition en devenant nos alimens; je ne dis rien qui ne ſoit connu des Médecins. Quand j'annonce que les légumes farineux poſsèdent à un très-haut degré la vertu anti-putride, mon aſſertion devient triviale pour tous ceux qui ont un peu réfléchi ſur les produits des végétaux, ou qui ont lû les Ouvrages de Pringle, de Macbride, les Diſſertations ſur les anti-ſeptiques qui ont concouru pour le Prix de l'Académie de Dijon en 1768, &c.

On peut inférer de ces expériences, 1.° que tous ces farineux ſont anti-ſeptiques, 2.° que la digeſtion de ces ſubſtances peut être rendue plus facile, & leur propriété anti-putride plus efficace, en leur reſtituant une certaine quantité du corps muqueux qu'ils ont perdu par la maturité & le deſsèchement; ce qui s'accorde avec les expériences de Mayer, qui

a remarqué qu'en privant les farineux de leur partie amidonnée, il ne leur reſtoit plus qu'une matière tenace, indiſſoluble à tout autre menſtrue qu'au corps acide ; ſemblable en cela à notre lymphe, & comme elle, n'étant plus ſuſceptible que de la fermentation putride ; ce qui doit faire regarder cette matière dont abondent les farineux, comme une partie animaliſée très-nourriſſante, qui a beſoin d'être alliée à une certaine quantité de matière vraiment végétale & aceſcente qui puiſſe en rendre la diſſolution plus facile, & augmenter la vertu anti-putride de ces farineux.

En effet, ſi l'on triture pendant un certain temps une certaine quantité de farine d'orge ou de riz avec du miel ou du ſucre dans les proportions convenables, & qu'après avoir ſéché ce mélange, on le jette dans l'eau, il s'y fondra alors avec facilité, & n'aura plus rien de gluant. Ce procédé qui donne les moyens d'adminiſtrer les farineux de cette claſſe aux eſtomacs les plus foibles, fait connoître en même-temps tout le cas que l'on doit faire des tablettes & de l'extrait d'orge imaginés par M. de Chamouſſet, ce digne citoyen que la

la France a perdu, & qui mérite les regrets de l'humanité à l'intérêt de laquelle il avoit ſacrifié ſa fortune & ſes veilles; ces extraits farineux ſeront toujours ſubſtitués avec le plus grand avantage aux bouillons de viande dans toutes les maladies putrides, ſoit vives, ſoit chroniques.

La partie amidonnée & la partie tenace des farineux, ſuſceptibles de deux fermentations différentes, nous mettent encore dans le cas de prononcer pourquoi, à titre d'antiſeptiques, les végétaux méritent de beaucoup la préférence ſur les farineux, quoique ceux-ci ſoient infiniment plus nourriſſans que ceux-là, & pourquoi les farineux ſont ſouvent inſuffiſans pour remédier à l'acrimonie putride une fois portée à certain degré, à moins qu'on ne leur allie, comme je viens de le dire, une certaine quantité de matière végétale aceſcente, tels que le miel, le ſucre ou quelques plantes fraîches en conſerve, telles que l'oſeille, l'oignon, le choux, l'ail, & même le piment ou le poivre long, leſquels étant préparés convenablement, peuvent ſe garder aſſez long-temps à la mer, & remplir, étant

réunis aux farineux, la double intention que l'on se propose, de guérir le scorbut & de rétablir les forces de ceux qui en auront été attaqués; ce que la drèche, quelque fraîche qu'elle soit, ne peut opérer qu'imparfaitement, parce qu'elle n'a pu par sa préparation acquérir la quantité de corps savonneux qui lui manque pour ressembler aux végétaux frais, & que les grains employés à la faire, ayant perdu par la germination une partie de leur principe igné, il ne peut leur rester d'autre ressemblance avec les légumes frais, que la propriété que la farine d'orge acquiert par cette préparation, de pouvoir fermenter promptement comme eux, & de se digérer avec plus de facilité, ce qui peut être de quelque avantage dans certaines maladies, mais qui n'en sauroit être un dans le traitement du scorbut, qu'autant qu'on voudra joindre à la drèche du miel de bonne qualité ou de la cassonade, ce qui en formera alors un aliment doux, savonneux, d'autant plus anti-septique, que la cassonade & le miel contenant plus de principes ignés employés à la confection du corps muqueux qui les constitue presque

en totalité, ces ſubſtances ne peuvent qu'ajouter à la propriété anti-putride des farineux, & les rapprocher de l'efficacité des végtaux frais; d'où l'on peut conclure que Macbride n'a pas eu raiſon de tirer de la promptitude avec laquelle la drèche fermente, une preuve de ſon efficacité dans le ſcorbut; il me paroît d'ailleurs n'avoir pas fait aſſez d'attention à la quantité d'air qu'elle fournit, & n'avoir pas tenu compte du principe ſavonneux contenu dans les végétaux récens, principe ſans lequel on ne ſauroit expliquer la diſparition des accidens du ſcorbut qui dérivent de l'épaiſſiſſement & de la viſcoſité de la lymphe, que ces ſucs ſavonneux combattent avec efficacité. L'on convient généralement que rien ne ſeroit plus avantageux pour les Gens de mer, que de pouvoir les nourrir au moins en partie avec des végétaux frais; mais dans l'impoſſibilité où l'on eſt de pouvoir les conſerver aſſez long-temps en mer, & d'en fournir les Vaiſſeaux en aſſez grande quantité, il faut leur ſuppléer les végétaux ſecs, les farineux, &c. Ceux-ci, quoique anti-ſcorbutiques à un degré inférieur aux végétaux frais, ne laiſſent

pas cependant de combattre efficacement le ſcorbut, ainſi qu'il eſt prouvé par nombre de faits dont il n'eſt pas permis de douter.

En 1757, M. Hocquart commandant la frégate la *Dryade*, fit pluſieurs croiſières très-longues ſur les côtes de Salé : ce Bâtiment reſta près d'un an armé avec le même Équipage; tous les malades, & ceux qui jouiſſoient d'une bonne ſanté, à l'exception néanmoins des premiers mois, furent preſque entièrement nourris avec du riz dont on s'étoit approviſionné en Eſpagne; & cette nourriture fut ſi ſalutaire, que le Commandant ne perdit pas un ſeul homme de ceux qui compoſoient l'Équipage de ſon Bâtiment.

M. de Marnieres commandant, en 1758, le vaiſſeau l'*Achille*; M. le comte de Graſſe, le *Zéphir*; & M. Dumas la frégate la *Syrène*; ces Bâtimens ayant tenu des croiſières très-longues devant l'île Sainte-Hélène, tous leurs Équipages furent attaqués du ſcorbut à un très-haut degré; les Maîtres même, & quelques Officiers n'en furent pas exempts. On relâcha à la baie des Saints; mais ces Vaiſſeaux ayant été obligés d'en partir avant que les Équipages

fussent rétablis, & les viandes manquant entièrement, on fut obligé de s'approvisionner de riz pour retourner en France : cette seule nourriture rendit la santé aux Équipages, malgré la longueur de la traversée entreprise dans une saison avancée.

En 1759, l'Escadre de M. le Comte d'Aché manquant de provision de toute espèce, tous les Équipages ne subsistèrent, pendant près de trois mois, qu'avec du riz cuit à l'eau sans autre assaisonnement. Le vin, le biscuit, la farine & les salaisons manquoient absolument, & les Matelots furent réduits à l'eau & à une très-petite quantité d'eau-de-vie de riz : malgré cela, M. le Breton, Chirurgien-major, & plusieurs autres personnes de l'Escadre, ont assuré que les Équipages ne s'étoient pas ressentis de cette disette apparente, & qu'à un peu de répugnance près que les Matelots avoient d'abord montrée pour cette nourriture fade, on ne pouvoit rien dire qui ne fût à son avantage.

En 1764, M. de Linière commandant en retour le vaisseau le *Salomon*, armé à Rochefort, & destiné pour aller à la Nouvelle-France,

ſon Équipage fut attaqué, pendant la traverſée, de diverſes maladies, & principalement du ſcorbut. Les approviſionnemens ordinaires pour les malades ayant manqué, on fut obligé de les nourrir uniquement avec du riz : ils ſe rétablirent promptement & ſi bien, qu'ils reprirent tous le ſervice du Vaiſſeau juſqu'à leur arrivée à la Nouvelle-Orléans.

En 1764, M. le Comte de Braquemonh, commandant la Frégate la *Terpſicore*, ayant tenu des croiſières très-longues ſur la côte de Salé, pluſieurs de ſes Matelots les plus pareſſeux, furent attaqués du ſcorbut; la plupart d'entr'eux avoient non-ſeulement les gencives ſongueuſes, livides & engorgées, mais encore les jambes œdémateuſes & couvertes de petites taches; M. Herlin, Chirurgien dans cette Frégate, propoſa à M. de Braquemonh & à M. de Baracé, Capitaine en ſecond, de faire un plat particulier pour ces Malades, & de les nourrir uniquement de farineux, en leur retranchant la viande ſalée, & même encore la viande fraîche accordée aux autres malades du Vaiſſeau; le riz aſſaiſonné avec le ſucre, des pruneaux, des fèves blanches accommodées en

ſalade, une petite doſe de vin de choix, furent les ſeuls alimens qu'on leur permit, & ils eurent pour boiſſon ordinaire de l'eau la plus pure, battue avec quelques onces de miel. Par ce ſeul régime, ſecondé d'un exercice convenable de la part de ces ſcorbutiques qu'on ne diſpenſa de travailler ſur le pont que dans les temps de pluie & pendant la nuit; par l'attention qu'on eut de les loger ſur le gaillard d'arrière, dans l'endroit le plus aéré du Vaiſſeau, ils guérirent tous parfaitement à la mer; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les gens auxquels on fit interrompre ce régime pendant les relâches, pour les faire jouir des rafraîchiſſemens en viande & en légumes frais accordés au reſte de l'Équipage, reprirent ſans murmure, quoiqu'en bonne ſanté, la nourriture végétale du bord dès qu'on remit en mer : ce régime les entretint dans un ſi bon état, qu'aucun d'eux ne retomba malade pendant le reſte de la campagne, quoiqu'ils euſſent repris entièrement leur ſervice, pendant que pluſieurs autres Matelots qui avoient été exempts du ſcorbut dans les premières croiſières, vivant de ſalaiſons à

l'ordinaire, furent vivement attaqués de cette maladie dont ils guérirent auſſi à la mer, à la faveur du régime ſuivi par les premiers ſcorbutiques. Ils revinrent en France auſſi bien portant que le reſte de l'Équipage; de trois cents hommes dont il étoit compoſé, il n'en périt pas un ſeul pendant une campagne de ſept mois, dont ſix furent paſſés à la mer.

En 1765, M. Dazile, ancien Chirurgien-major de l'Île Maurice, fut chargé du ſoin de plus de quatre cents malades ou convaleſcens provenans de Cayenne, & qui furent embarqués ſur le vaiſſeau l'*Éléphant*, pour être tranſportés en France. Ce Chirurgien prit le parti de nourrir tous ces individus de végétaux, principalement de riz & de gruau, & de leur faire diſtribuer de temps en temps quelques oranges & autres fruits du pays, dont on s'étoit approviſionné à Cayenne; cette nourriture, aidée du changement de climat, produiſit un ſi bon effet, que M. Dazile ne perdit qu'un ſeul homme dans une traverſée de ſoixante-treize jours, encore étoit-ce un Paſſager malheureux, qui s'étant gliſſé

à bord ſans permiſſion, ſe trouva dans un état de pourriture ſi conſidérable, que lorſque le Chirurgien le vit, il avoit la moitié du viſage gangréné : à ces faits, déjà très-concluans pour le régime végétal, ajoutons-en de plus récens qui concourent encore d'une manière évidente à prouver ſon efficacité dans des cas où il eſt impoſſible de la méconnoître.

M. Martel, de Nantes, ayant armé, en 1767, le Vaiſſeau le *Droyard* pour l'Inde, mit tout ſon Équipage à l'uſage du riz & des ſubſtances légumineuſes, dont il s'étoit abondamment pourvu par mon conſeil : malgré le mauvais temps qu'il eſſuya à la mer pendant ſept mois, il relâcha à l'Iſle-de-France ſans avoir perdu un ſeul homme, & même ſans avoir eu aucun malade à ſon bord, quoique ſon Équipage fût de cent vingt hommes; évènement unique & juſque-là ſans exemple. Les Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, le *Comte d'Argenſon* & le *Berryer,* arivés le même mois dans la même Iſle, & qui n'avoient tenu la mer que cinq mois, mirent cent quatre-vingts malades dans les Hôpitaux, & en perdirent quarante; à

quelle autre cauſe qu'aux ſalaiſons peut-on attribuer cette énorme différence dans le ſort de ces divers Équipages! Les Bâtimens de la Compagnie avoient été approviſionnés ſelon l'ancienne méthode.

En 1770, la Cour ayant ordonné de faire l'épreuve des végétaux farineux dans le traitement des maladies des Gens de mer, la Frégate du Roi *(l'Écluſe)* fut choiſie pour cet eſſai, & l'on eut la ſatisfaction d'apprendre que plus de trente Matelots, pris de maladies plus ou moins graves, guérirent à la mer ſans qu'on en perdît un ſeul. Dans le nombre, on doit remarquer le nommé Thomas Guichard, dit le Gras, âgé de trente ans, cet homme qui fut embarqué à l'entrée de la nuit la veille du départ du port de Breſt, ſortoit des priſons auparavant, & il avoit paſſé pluſieurs mois dans les Hôpitaux; ſon viſage étoit bouffi, ſes gencives ſaignantes, ſes jambes & ſes jarrets étoient durs & gorgés, couverts de taches ſcorbutiques, & il ne pouvoit ſe traîner qu'à l'aide de béquilles. M. le Chevalier de Mervey, qui étoit de garde lorſque ce malheureux arriva, & M. de Vaucouleur, qui l'avoit également

vu, en parlèrent dès le soir même à M. Herlin, qui visita le malade; & sur le compte qu'il en rendit au Capitaine, il lui fit réponse d'essayer si le nouveau régime pourroit redresser les jambes de ce scorbutique, & faire une aussi belle cure.

M. Herlin commença par faire établir un lit à ce malade, dans la partie destinée au gros des Équipages la plus aérée, la plus sèche & la plus voisine des cuisines & du feu; il le mit pour principale nourriture, à l'usage du riz, assaisonné avec le sucre, & aromatisé avec un peu de canelle, il y joignit des pruneaux le soir, & quelques onces de miel pour son déjeûner, il eut la ration ordinaire de vin & de pain frais, & pour boisson ordinaire, de l'eau de la cucurbite distillée depuis quelques jours, dans laquelle on faisoit fondre une certaine quantité de miel. Pendant les quinze premiers jours le temps fut si mauvais, si pluvieux & si froid, que le malade forcé de rester dans son lit, n'éprouva que très-peu de soulagement; le ventre, qui étoit constipé, étoit seulement devenu plus libre, & il y avoit un peu moins de bouffissure, mais la dureté des jarrets & des

jambes paroiſſoit être reſtée au même point. Le temps étant devenu plus doux, le Chirurgien obligea ce ſcorbutique à ſe traîner ſur le pont & à faire le plus d'exercice poſſible en plein air. En moins de huit jours les jarrets & les jambes ſe dégorgèrent, les taches de livides qu'elles étoient, devinrent jaunes & ſe diſſipèrent peu-à-peu, le cours de ventre ſe mit de la partie, & ce ſcorbutique, de bourſoufflé qu'il étoit, devint ſec; mais loin que cette maigreur diminuât ſes forces, elles allèrent toujours en augmentant, ainſi que ſon appétit. Le cours de ventre s'étant enſuite rallenti de lui-même, on joignit à la boiſſon miellée une légère teinture de rhubarbe & de quinquina, qui y mit entièrement fin; par ces ſeuls ſecours la guériſon de ce malade fut ſi prompte & ſi complète, que dix jours avant l'arrivée de ce Vaiſſeau au Fort-Royal, ce Matelot faiſoit le ſervice ſur le pont toute la journée, tandis qu'il pouvoit à peine ſe traîner avec des béquilles lorſqu'il fut embarqué. Cet homme eſt revenu en France vigoureux & bien portant, quoiqu'il ait continué à la mer la nourriture végétale, à cela près des quinze premiers jours

de la traverſée pour revenir en France, pendant leſquels ayant voulu ſe mettre à la nourriture ordinaire, il reſſentit dans tous les membres des laſſitudes & des douleurs; mais elles diſparurent bientôt après qu'il eut repris ſon régime végétal ordinaire.

Sur la fin de 1771, le Roi ayant ordonné l'armement de huit Bâtimens, tant Flûtes que Frégates, M. de Ruis ne voulant pas heurter de front le préjugé, quoique perſuadé d'ailleurs de l'avantage qu'il y auroit à changer la nourriture des Matelots, crut devoir retrancher des approviſionnemens ordinaires, un quart de bœuf ſalé, toute la morue & la ſardine, qui furent remplacés par les végétaux farineux; on changea auſſi entièrement, ainſi que je l'avois propoſé, le régime des malades; les légumes farineux avec de l'oſeille & des oignons confits pour aſſaiſonnement, furent ſubſtitués au mouton; on accorda, le ſoir, des pruneaux cuits avec un peu de caſſonade; & à déjeûner, au lieu de beurre, des confitures; enfin, pour ſubvenir à des cas particuliers, on avoit embarqué quelques volailles, dont la diſtribution devoit ſe faire à raiſon d'une pour ſept

malades, avec la ration de pain ordinaire, & le vin, qui fut demandé de bonne qualité. Ces changemens, quelque légers qu'ils fussent, produisirent un si bon effet, que quoique l'on n'eut point embarqué d'oseille & d'oignons confits pour les gens en santé, tous les comptes rendus au Ministre ont été favorables au régime adopté.

On voit même par le Journal de plusieurs Chirurgiens, que non-seulement ils n'ont eu que très-peu de malades à la mer, quelque longue qu'ait été leur traversée, mais encore qu'il ne leur est mort personne tandis que l'Équipage étoit à ce régime; c'est ce que j'ai eu occasion de vérifier sur le journal de M. Fabre, Chirurgien de l'*Étoile*, & sur celui tenu par M. Duret, embarqué sur l'*Hirondelle*, commandée par M. de Kersaint: ce dernier Chirurgien ne fait mention dans son Journal de mer, que de neuf malades qu'il a eus, soit dans la traversée pour aller à l'Amérique & pour revenir en France, soit pendant les six mois de station qu'il a fait à la Martinique, encore doit-on remarquer dans ce nombre, qu'il comprend trois blessés.

Les approviſionnemens de la *Flore*, commandée par M. Verdun de la Crene, ayant été les mêmes que ceux des Bâtimens précédens, mais n'y ayant eu ſur cette Frégate qu'un quart de ſalaiſons, & le repas de morue ſupprimé, les gens bien portant n'ayant eu d'ailleurs ni oſeille, ni oignons ajoutés à leur nourriture; on a obſervé que ſa miſſion ayant duré près d'un an, pendant lequel ce Vaiſſeau a changé ſouvent de température & de climat; le ſcorbut s'eſt manifeſté chez les Matelots, ſans que ceux chez qui cette maladie étoit parvenue à un certain degré, aient pu être guéris à la mer par les farineux ſeuls; ce qui ne feroit, ſans doute, pas arrivé, ſi l'on eût pu aſſocier à leur uſage celui de l'oſeille confite, & cela, en quantité convenable; mais ce que l'on en avoit embarqué pour les malades s'étant, ſur la fin de la campagne, trouvé gâté, parce qu'elle avoit été mal préparée, on ſe trouva privé du plus efficace des ſecours qu'on eût pu employer contre cette maladie. Les Matelots ne ſe rétablirent parfaitement que dans les relâches, par l'uſage de beaucoup de végétaux frais alliés à de la viande fraîche & de bonne qualité.

En 1772, l'armement de l'Eſcadre du Roi, commandée par M. d'Orvilliers, ayant fourni à M. de Ruis, l'occaſion de faire continuer les expériences du régime végétal, tant ſur les Matelots en ſanté que ſur les malades; cet Intendant connoiſſant de plus en plus combien il importoit à la conſervation des Matelots de les amener inſenſiblement à une manière de vivre plus ſalutaire pour eux, prit le parti pour cette fois de réduire à moitié la ration de bœuf ſalé, outre la morue & la ſardine dont la ſuppreſſion fut abſolue; il adopta au moins ce plan pour les Bâtimens de l'Eſcadre qui étoient les plus conſidérables & qui contenoient le plus de monde; il ſuppléa aux ſalaiſons ſupprimées par des légumes farineux, tels que le riz, les féves & les pois, & il fit embarquer, pour aſſaiſonnement, beaucoup d'oſeille confite, & une certaine quantité d'oignons.

Des alimens de cette nature, & la précaution d'en ordonner la diſtribution de manière que la viande ſalée qui étoit accordée aux Matelots, étoit toujours cuite & mangée avec des légumes, il a eu la ſatisfaction de voir entrer les

Équipages

Équipages de ces Vaiſſeaux dans un meilleur état qu'ils n'étoient à l'inſtant de leur départ.

Il eſt vrai que la campagne ayant été douce, & n'ayant duré que trois mois, pendant leſquels il n'y a preſque pas eu de pluie ni de gros temps, les cauſes de putridité qui dérivent de l'intempérie qui règne ordinairement à la mer, ont dû céder aiſément au régime légumineux adopté; mais ce qui eſt ſur-tout à l'avantage de ce régime, c'eſt que malgré qu'il ait été ſuivi dans les Bâtimens qui avoient été armés dans la mauvaiſe ſaiſon, un mois ou ſix ſemaines plus tôt que les autres qui avoient les Équipages les plus nombreux, & dans leſquels il y avoit beaucoup de malades avant de paſſer à ce nouveau régime, ils n'ont pas plus ſouffert que ceux des Bâtimens de moindre grandeur qui avoient armé plus tard, dont les Équipages moins nombreux & plus ſains lors du départ n'avoient pas été mis à ce régime; ce qui établit un avantage marqué en ſa faveur, pour peu qu'on veuille examiner la choſe de près; mais rien ne peut prouver davantage cette vérité, que la guériſon de pluſieurs ſcorbutiques opérée à la mer par l'exacte obſervance

du régime végétal, ſous les yeux & par les ſoins de M.rs Chandon & Vives le jeune, tous deux Chirurgiens ordinaires du département de Rochefort.

Le premier embarqué ſur le Vaiſſeau l'*Hippopotame*, après avoir fait mention dans ſon Journal, que l'Équipage de ce Vaiſſeau s'étoit très-bien accommodé de la nourriture végétale, & qu'il préféroit les repas de légumes au bœuf ſalé, & après avoir fourni une infinité de détails qui prouvent tous évidemment, que cette nourriture a été auſſi agréable qu'utile aux Matelots, rapporte que les gens du Vaiſſeau où il étoit, avoient tellement ſouffert dans l'armement, qu'en moins de cinq jours qu'ils mirent pour ſe rendre de Rochefort à Breſt, l'Équipage vivant alors de ſalaiſons, il eut au plat vingt-cinq malades, dont deux moururent dans ce court trajet, & que les autres tranſportés en arrivant à l'Hôpital de Breſt, y moururent pour la majeure partie; « Quelle différence aujourd'hui, dit M. » Chandon, nous arrivons à Breſt, après » avoir tenu la mer pendant trois mois, nous » n'avons perdu perſonne, & il ne nous reſte

pas un seul malade à mettre à l'Hôpital! »

Les maladies qui ravagèrent, en 1757, l'Escadre de M. Dubois de la Mothe, & qui commencèrent à régner sur les Vaisseaux le *Duc de Bourgogne* & le *Glorieux*, dans lequel M. Chandon étoit armé en second, avoient le même caractère que celles qui se sont annoncées au commencement de la campagne dans les deux Vaisseaux l'*Hippopotame* & le *Fier*, elles avoient également paru dans le trajet de Rochefort à Brest, l'armement des uns & des autres s'étoit fait dans la même saison, & l'époque de leur départ remonte au même mois. « Quelle différence cependant, remarque M. Chandon, dès les premiers jours du départ « de Brest, la maladie ne fit que s'accroître « dans les Vaisseaux le *Duc de Bourgogne* & le « *Glorieux*, tandis qu'elle a cessé presque aussi- « tôt dans les Vaisseaux de M. d'Orvilliers, & « que les convalescens, loin d'être sujets à « des rechutes, se sont parfaitement retablis « par le secours du régime végétal & par les « attentions de toute espèce qu'on eut pour « rendre l'air pur & salubre dans l'intérieur « du Bâtiment! aussi n'ai-je eu, ajoute ce «

» Chirurgien, que très-peu de malades, parmi » lesquels quatre scorbutiques, qui le sont » devenus dès le commencement de la cam- » pagne, & que j'ai guéris à la mer sans autre » remède que la nourriture végétale absolue, » secondée par l'usage de l'hydromel & de » la boisson préparée avec la crême de tartre & le sucre. » De ces quatre malades, deux étoient Charpentiers; savoir, les nommés Lesel & Ribardiere; & deux Soldats, dont l'un nommé Berlin & l'autre Dubois, qui sont rentrés bien portans, sans avoir fait usage, pendant leur maladie, ni de viandes fraîches, ni de végétaux frais: ce qui est une preuve bien évidente que ces végétaux peuvent en quelque sorte être suppléés par les légumes secs, & que ceux-ci aidés par des moyens qu'on peut aisément se procurer, peuvent être regardés comme des antiscorbutiques; mais voici une nouvelle preuve de leur efficacité.

M. Vives le jeune, Chirurgien-major de la Frégate la *Tourterelle*, après s'être plaint avec tous les Chirurgiens de l'Escadre du peu d'attention que l'on avoit apportée dans la préparation de l'oseille, assure avoir tiré du

régime végétal tel que je l'avois conseillé, un très-bon parti pour le rétablissement de tous les malades, & il ajoute qu'à la faveur de ce régime, il a guéri à la mer trois scorbutiques, sans s'être servi de l'extrait d'oseille introduit par M. de Courcelles pour le régime des malades, lequel ne peut être rendu par cette addition, ainsi que le démontre ce Chirurgien, que plus désagréable, moins salubre, plus dispendieux, & plus susceptible d'abus de la part des fournisseurs; mais en parlant de trois scorbutiques guéris, il ne comprend pas dans ce nombre M. de Lastre Diagat, Garde de la marine, embarqué sur la même Frégate. Cet Officier, d'une santé fort délicate, voyant ses jambes enfler quelques jours après le départ du port, en parla au Chirurgien qui, les lui ayant visités, les trouva couvertes de taches; mais ce symptôme très-caractéristique du scorbut, n'étoit pas le seul qui se manifestât alors chez ce malade: il avoit les gencives fongueuses & ulcérées, il ressentoit des douleurs dans les articulations, & éprouvoit des maux d'estomac assez considérables. M. Vives, consulté, ayant cru voir dans le régime végétal

un moyen propre à combattre tous ces accidens, le conseilla au malade, qui après avoir cessé absolument l'usage de la viande, ne se permit plus avec les légumes qu'on lui fournissoit, qu'un peu de soupe grasse chargée de beaucoup d'oseille; malgré cette conduite, toute sage qu'elle étoit, tous les symptômes augmentèrent encore dans les premiers jours, l'engorgement des extrémités devint extrême, & gagna même le tronc; mais au bout d'un mois de persévérance dans ce régime, les accidens diminuèrent peu-à-peu, l'enflure se dissipa, les taches s'effacèrent, les gencives se raffermirent, l'estomac se rétablit, & cet Officier se trouva aussi alerte quinze jours avant la rentrée dans le port, que s'il n'avoit point essuyé de maladie; il étoit même si persuadé de sa parfaite guérison, que lorsqu'on voulut lui dire que son scorbut n'étoit que pallié, il se mit à rire en affirmant lui-même son entière guérison.

Le premier scorbutique de l'Équipage, nommé Gedeon Masson, Matelot, âgé de vingt-un ans, avoit les gencives ulcérées, saignantes & fort gorgées, les extrémités

inférieures œdémateuſes couvertes de taches, & les articulations du genou douloureuſes & gorgées.

Le ſecond, nommé Jean Pallié, âgé de trente-deux ans, avoit également les gencives tuméfiées & ſaignantes, les extrémités inférieures, & les genoux durs, enflés, douloureux & parſemés de quelques taches.

Le troiſième ſcorbutique, appelé Louis Pagé, Soldat, âgé de trente-ſix ans, avoit les gencives en très-mauvais état, elles étoient fongueuſes, livides & très-ſenſibles, & il éprouvoit outre cela des douleurs très-vives dans toutes les articulations, & particulièrement dans les genoux; ces trois ſcorbutiques qui ne l'étoient même devenus qu'à la ſuite de fièvres intermittentes qu'ils avoient eſſuyées, ont été guéris à la mer par le régime végétal le plus ſtrict, puiſqu'on ne leur a pas permis de manger une ſeule fois de la viande, encore moins de faire uſage des tablettes de bouillons de M. de Courcelles, que M.rs Meſtier, Chandon, le Coat, Vives, & même M. Auffray ont condamnées d'une voix unanime.

On voit facilement par les faits que je viens

de rapporter, que non-seulement les végétaux frais guérissent le scorbut à la mer; mais encore que les farineux secs, quoique infiniment inférieurs aux premiers, peuvent, étant préparés convenablement, approcher de leur efficacité. Si Boërhaave, & quelques autres Auteurs ont paru penser différemment, c'est qu'ils ont confondu le vrai scorbut qui est une maladie chronique essentiellement putride, avec les obstructions, les engorgemens humorals qui naissent de l'usage de certains farineux grossiers, tels que les pois & les fèves, chez certaines personnes, qui sans faire beaucoup d'exercice, & sans les assaisonner convenablement, en font leur principale nourriture. Boërhaave avoit bien senti cette différence qui lui fit admettre un scorbut acide, dont les progrès sont infiniment plus lents que ceux du scorbut putride: mais l'on ne peut s'empêcher de voir que le grand Boërhaave a confondu sous le même nom générique deux maladies essentiellement différentes; car comment concevoir que le scorbut puisse être produit par une nourriture acescente, lorsqu'il est généralement prouvé par des faits, que les plus puissans

remèdes de cette maladie ſont tirés des végétaux qui ont le plus d'acidité, & que les farineux même les plus groſſiers, deviennent par la fermentation qui leur eſt propre, les correctifs de la putréfaction qui s'empare des matières animales abandonnées à leur mouvement ſpontané. Cette propriété antiputride des farineux, étoit connue dès le temps d'Hippocrate, il les ordonnoit au lieu des bouillons de viande dans les maladies où la putridité étoit marquée, & il en augmentoit l'efficacité par l'addition du vinaigre & du miel. L'horreur que la plupart des malades ont alors pour la viande, & pour ce qui n'eſt pas acide ou aqueux, avoit ſans doute déterminé la conduite de ce Prince de la Médecine. Ce dégoût, dont je ſuis moi-même ſi ſouvent le témoin, & qui ſe rencontre encore plus fortement chez les gens de mer, preſque toujours attaqués de maladies putrides, & auxquels on ne peut fournir à la mer que des viandes & du bouillon de mauvaiſe qualité, ou de mauvaiſes tablettes de viande faciles à s'altérer, & qui valent encore moins; ce dégoût, dis-je, ne prouve-t-il pas combien il étoit intéreſſant de changer l'ancienne

méthode de nourrir les malades à la mer, de lui ſubſtituer le régime que j'ai propoſé, & qui conſiſte en ce qui ſuit pour chaque convaleſcent en état d'avoir la portion entière !

A déjeûné, la ration de pain, une once de confitures, & un quart de vin de Bordeaux, ſi c'eſt un convaleſcent ordinaire. Si c'eſt un ſcorbutique, une pareille quantité de vin cuit.

A dîner, la ſoupe préparée avec le riz, un ſeptième de poule avec un oignon pour aſſaiſonnement & l'oſeille confite, un quart de vin & le pain à l'ordinaire.

Le ſoir à ſoupé, alternativement trois onces d'orge, quatre onces de riz ou de pruneaux cuits avec la caſſonade, ou bien l'orge ou le riz aromatiſé avec la canelle, le gingembre ou la noix muſcade, & la ration ordinaire de pain & de vin.

Il ſeroit encore eſſentiel qu'on embarquât outre les objets de conſommation, tant pour les malades que pour les convaleſcens, & même les Matelots en ſanté, une certaine quantité de ſuc de raiſin bien cuit; c'eſt un excellent anti-ſcorbutique, dont je ne ſaurois aſſez recommander l'approviſionnement, & qu'il eſt facile

de ſe procurer à vil prix : on pourroit dans les Colonies, y ſuppléer par les Robs de citrons, d'oranges, ou à leur défaut, par un mélange de crême de tartre & de ſucre, auquel on joindroit quelques grains de réſine de gaiac.

Quant au régime auquel doivent être aſſujétis ceux des malades, dont l'état exige la diète ; on peut aſſurer qu'une partie de farine d'orge ou de riz, légèrement rôtie au four ſur ſeize parties d'eau, ſuffira pour le bouillon dont ils devroient faire uſage, mais on y ajoutera un peu de caſſonade & un peu d'oſeille confite ; ſi l'eſpèce de maladie exige encore une diète plus ſevère, on rendra les décoctions plus légères en les paſſant ; & lorſque ces maladies ſeront de celles où il y a, ſoit chaleur ardente, ſoit des ſignes de putridité manifeſte, on ne ſauroit mieux faire que d'ajouter un peu de vinaigre à ces bouillons de végétaux ; & lorſque le malade entrera en convaleſcence, après la diſparition des ſignes de putridité, il pourra paſſer à l'uſage de l'orge ou du riz cuit avec la volaille, aſſaiſonné avec l'oſeille ou l'oignon & un clou de geroffle. M. de

Courcelles, Médecin de la Marine à Breſt, qui a été forcé d'adopter en partie les changemens que je viens de propoſer, afin de paroître entrer dans les vues d'un Miniſtre & d'un Intendant, dont l'adminiſtration étoit marquée au coin de la bienfaiſance, n'a pas cru devoir admettre ces changemens ſans réſerve; il a voulu y mettre du ſien; des tablettes de bouillon déteſtables à tous égards ont enrichi le régime des malades; l'oignon a été préféré à l'oſeille, quoique ce ſoit certainement la nourriture la plus agréable & la plus avantageuſe aux Matelots. Sur quoi ſont fondées ſes raiſons de préférence! Pourquoi encore dans ſon Inſtruction imprimée à Breſt en 1772, après avoir recommandé dans les cas où les malades ſeroient gardés à bord, ou traités par les Chirurgiens des Vaiſſeaux, à terre campés ſous des tentes, de joindre à la viande fraîche beaucoup de légumes de toutes eſpèces, fait-il la *ſage & judicieuſe remarque*, qu'il eſt bien entendu que ſi ces malades ſont envoyés aux Hôpitaux, ils obſerveront le régime uſité dans ces ſortes de Maiſons! Que les principes de ce Médecin étoient variables!

Ou la précaution qu'il exigeoit des Chirurgiens, de joindre beaucoup de légumes à la viande deſtinée aux malades traités à bord ou à terre ſous des tentes, étoit eſſentielle à leur guériſon, ou elle ne l'étoit pas; ſi elle l'étoit, comme M. de Courcelles a eu pluſieurs occaſions de s'en convaincre, pourquoi ne la recommandoit-il pas en faveur des pauvres malheureux qu'on eſt obligé de tranſporter dans les Hôpitaux! Étoient-ils alors moins dignes de ſa commiſération! Faudra-t-il que les ſcorbutiques dépoſés dans ces maiſons, y périſſent, faute de s'écarter à leur égard d'une routine dont on voit tous les jours les pernicieux effets, pendant qu'on peut avec les moyens les plus ſimples les rendre à leur famille & les conſerver à l'État! Ce Médecin qui a été le témoin des funeſtes ravages du ſcorbut parmi les Matelots attaqués de cette maladie, & ſoumis à l'ancien régime dans l'hôpital de Breſt, où il leur rendoit des ſoins, avoit-il oublié que le nouveau régime, les légumes ſubſtitués aux viandes, &c. avoient rendu ſous ſes yeux dans cette même Maiſon, la ſanté à tous les ſcorbutiques qu'on y avoit

reçus, lors même qu'ils étoient affectés gravement *, & après des faits qui auroient dû le convaincre, s'il avoit voulu l'être ! Par quel motif a-t-il été retenu dans une routine condamnable, lors même qu'il paroiſſoit vouloir s'en dégager ! Étoit-ce complaiſance pour les Entrepreneurs des Hôpitaux ? En ce cas, il eût été mauvais calculateur ; l'adoption du nouveau plan ne pouvoit tourner qu'à leur profit.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans le cas de ſcorbut, que le régime végétal mérite la préférence ſur la nourriture fournie par les ſubſtances animales ; on ne doit pas balancer ſur le choix dans les fièvres *putrides, malignes, qui ſont les maladies les plus ordinaires aux Gens de mer :* le raiſonnement à cet égard, eſt par-tout d'accord avec l'expérience, ainſi qu'on l'a déjà vu.

* *Voyez* ce que j'ai dit ci-devant du ſuccès étonnant qu'a eu M. Fournier, Médecin de la Marine à Breſt, & Confrère de M. de Courcelles, dans le traitement des Scorbutiques les plus déſeſpérés, par les végétaux frais & la ſouſtraction de toute nourriture animale.

L'on voit par-là que les farineux qui ſont une partie du régime végétal, ſont d'autant moins contre-indiqués dans les maladies des Gens de mer, que celles-ci tiennent toujours plus ou moins de la putridité. Ce qui doit encore raſſurer ſur l'uſage de ces ſubſtances chez les Matelots, c'eſt qu'on a remarqué que tandis que toutes les autres facultés de la machine s'affoibliſſoient, les organes digeſtifs conſervent leur vigueur, ce qui a lieu plus particulièrement dans le ſcorbut & à la ſuite des fièvres putrides. Dans ces cas, les ſucs digeſtifs ſe reſſentent de l'altération putride générale, ils fourniſſent à la digeſtion un ferment plus puiſſant, plus actif, qui devient alors plus néceſſaire; la maladie ayant fait plus de ravages dans les liqueurs, elles ont plus de beſoin de matériaux réparateurs d'une certaine tenacité, & qui par conſéquent ſoient éloignés autant qu'il eſt poſſible, de la décompoſition putride à laquelle ils ne ſauroient échapper plus tôt ou plus tard, dès qu'ils ont été une fois admis dans les filières animales. Auſſi a-t-on remarqué que les perſonnes qui ſe trouvent le mieux de la nourriture végétale, ſont

celles qui ont des dispositions au scorbut, ou bien celles qui faisant beaucoup d'exercice, & qui perdant considérablement, ont besoin d'une nourriture qui fourniſſe des principes difficiles à s'altérer, à se désunir, & peu susceptibles d'une prompte dissipation; de-là vient que la nourriture végétale est si avantageuse, tant pour conserver les Matelots en santé, que pour les rétablir des maladies qu'ils auront essuyées.

Si un mélange des substances animales avec beaucoup de végétaux, paroît fournir la nourriture la plus convenable aux gens qui se portent bien, qui font peu d'exercice, qui vivent dans un air salubre & dans un climat tempéré; il n'en est pas tout-à fait de même de celle qui convient aux gens de la campagne, dont les travaux sont pénibles, & sur-tout aux Matelots qui sont sans cesse environnés de cause de corruption. Un pareil mélange, bien loin de leur être absolument nécessaire, peut au contraire, leur être quelquefois nuisible, & cela, dans les cas sur-tout où l'intensité des causes qui déterminent la putridité à la mer sera augmentée; alors, bien loin de recommander ce mélange,

il

il ſeroit fort utile que le Capitaine fît retrancher toute eſpèce de viandes ſalées, & qu'il augmentât la ration des farineux & des légumes confits. Une certaine quantité de vin cuit ſeroit d'autant plus ſalutaire dans ces circonſtances, qu'en relevant le ton des ſolides abattus, il augmenteroit par ſon corps muqueux très-imprégné de ce fluide conſervateur, nommé improprement *air fixe*, l'efficacité du régime végétal; au défaut de cette liqueur, rien n'en remplaceroit mieux l'effet, ſur-tout dans les climats du Nord, que l'uſage du café en petite quantité; ces denrées ſont à ſi bon prix dans nos Colonies, & on en a vu de ſi bons effets, qu'on ne ſauroit trop en recommander l'approviſionnement dans les Navigations de long cours, & lorſque l'on craint de manquer de légumes confits.

En vain voudroit-on objecter que les farineux ne ſont pas aſſez nourriſſans, & que la nourriture pour la plus grande partie végétale, ne ſauroit ſuffire à un Matelot pour l'entretenir dans cet état de vigueur qu'exigent les manœuvres auxquelles il eſt deſtiné. Une pareille objection tombe d'elle-même, dès qu'on

réfléchit qu'il n'eſt pas ici queſtion de choiſir ſur toutes les eſpèces d'alimens poſſibles, on eſt reſtreint dans ſon choix, & il s'agit de le faire tomber ſur celles des ſubſtances dont on peut fournir aiſément des Vaiſſeaux, qui peuvent ſe conſerver aſſez long-temps pour des voyages de long cours, & qui méritent la préférence ſur l'eſpèce d'approviſionnement qu'on faiſoit pour la ſubſiſtance des Équipages, dans l'impoſſibilité de leur fournir de la viande fraîche, & ſur-tout des végétaux frais en aſſez grande quantité. Les légumes ſecs, quoiqu'inférieurs en vertu à ceux-ci, les farineux qui contiennent les mêmes principes, ne doivent-ils pas l'emporter ſur les ſalaiſons dont les pernicieux effets ſont connus, lors même qu'ils ne ſeroient pas plus nourriſſans que des ſubſtances animales déja altérées! Seroit-il raiſonnable de préférer à une nourriture qui prévient & aide à guérir des maladies très-graves, celle qui contribue le plus à les faire naître! un évènement frappant que je tiens de M. le Chevalier Fouquet, qui en a été le témoin à bord du Vaiſſeau le *Caribou*, eſt bien propre à porter ſur cet objet la conviction dans tous les eſprits. Cet Officier

général, dont le témoignage mérite d'être respecté, a vu son Vaisseau, faisant partie de l'Escadre de M. le Duc d'Anville, sauvé par vingt Soldats de Marine qui s'étoient garantis du scorbut, si universel dans cette Escadre, pour s'être privés, autant par économie que par goût, de toute salaison, & pour n'avoir vécu que de légumes secs, de biscuit, avec la ration ordinaire de vin, & la soupe de l'Équipage.

Ajoutons à cet exemple que les farineux contiennent en abondance tous les principes qu'on retrouve dans le chile; leur extraction seule en est difficile faute d'avoir éprouvé une fermentation primitive; qui donne plus de prise sur eux aux sucs digestifs; il résulte, il est vrai, de-là, que chez des sujets où ces sucs n'auroient pas beaucoup d'énergie, ou seroient fort éloignés de l'état d'alkalescence, cette espèce de nourriture continuée pourroit donner lieu aux maladies désignées par Boërhaave, *de morbis spontaneis ex acido humore;* mais chez les Matelots qui font de l'exercice, dont les sucs digestifs, ainsi que les humeurs dont ils sont extraits ont presque toujours une tendance marquée à l'alkalescence, l'extraction des

principes alimentaires contenus dans les farineux, ſe fait aiſément & promptement, & la diſpoſition qu'ils ont à une fermentation acide ſpontanée dès qu'ils ſont dans l'eſtomac, bien loin d'être un inconvénient qu'on doive craindre, eſt au contraire un avantage qu'on doit rechercher. Que l'uſage continué des farineux puiſſe être nuiſible aux tranquilles Citoyens des Villes, aux gens oiſis & pareſſeux, ennemis de l'exercice, perſonne n'en doute, mais il ne peut pas l'être aux gens occupés à des travaux, à des exercices pénibles, chez leſquels les mouvemens muſculaires accélèrent l'oſcillation du cœur & des artères, & hâtent la progreſſion du ſang, augmentent ſa truſion, & amènent par-là plus promptement cet état d'alkaleſcence, ou plutôt cette diſpoſition à la putridité qui eſt le dernier terme où tendent les humeurs animales; les nourritures végétales tenaces & aceſcentes, ne deviennent-elles pas même alors la ſeule eſpèce d'alimens indiquée par la Nature, toujours attentive à la conſervation des êtres! N'eſt-ce pas aux oſcillations très-fréquentes du ſyſtème artériel des enfans, à leur activité ſurprenante, & à leur propenſion

pour tous les exercices qui augmentent encore la force & la vîteſſe de ces oſcillations, qu'ils doivent la faculté de digérer les alimens les plus groſſiers & les plus indigeſtes; cette bouillie, contre l'uſage de laquelle on s'élève avec tant de raiſon, produiroit bien d'autres déſordres que ceux que nous lui reprochons, ſans cette oſcillation fréquente des vaiſſeaux des enfans, & ſans cette inclination active qui leur eſt naturelle, & qu'il faudroit bien ſe garder de réprimer; elle eſt chez eux un beſoin qui devient d'autant plus néceſſaire, qu'ils font uſage d'alimens plus groſſiers & plus aceſcens. Si l'on conſidère encore que les ſubſtances farineuſes, abondamment pourvues d'une ſubſtance muqueuſe & glutineuſe qui s'épaiſſit au feu, & qui, par-là, a une reſſemblance bien marquée avec la lymphe animale, l'on voit qu'ils doivent jouir à un haut degré de la faculté nutritive, & dès-lors l'on ne ſauroit balancer ſur le choix des alimens que l'on doit accorder aux Équipages des Vaiſſeaux ſans renoncer à tout principe. Peut-on d'ailleurs ignorer que les farineux, même les non fermentés, font la baſe de la nourriture de la plupart des

hommes qui peuplent l'Univers ! N'y a-t-il pas des contrées entières en France où les payſans, à cela près d'un peu de lard de temps en temps, ne ſe nourriſſent que de farine de blé noir, de pois, de féves, de pommes de terre, ou de châtaignes.

La force & la vigueur du peuple Auvergnat & Limoſin ſont connues, & cependant ils ne vivent, en grande partie, que de farineux. Les Corſes, ce Peuple robuſte ne vit preſque, dans ſes montagnes, que de châtaignes & de fruits; il n'y a guère que les habitans de leurs Villes, & ceux qui avoiſinent les côtes maritimes, qui ſont dans l'habitude de vivre de viande & de poiſſon. Les Brachmanes, ces anciens Philoſophes qui fleuriſſoient dans l'Inde, lorſqu'Alexandre y fit ſon expédition, ne vivent encore aujourd'hui que de végétaux; les Habitans du Breſil ne ſe nourriſſoient autrefois que de blé, de maï, de ſucre & de fruits; leur ſtature étoit très-haute, & à cent ans l'on en voyoit d'auſſi robuſtes que peuvent l'être nos Européens à ſoixante. On ſait d'ailleurs par la tradition, que nos anciens Pères ne vivoient que de fruits, & que l'on ne chaſſa pas avant

Tubalcain ; Aſclépiade de Cypre place au temps de Pigmalion l'époque du premier uſage des viandes, & il dit que les Sarcophages étoient regardés comme des ſcélérats.

Les pois, ſuivant M. Geoffroi le Médecin, fourniſſent une bonne nourriture, & conviennent en tout temps, principalement aux jeunes gens ; j'en ai indiqué la raiſon ; Ray ajoute que les poids verds mangés cruds par ceux qui ont contracté le ſcorbut, leur ſont fort convenables. Iſiodore, *l. XVII*, aſſure que les fèves ont été le premier légume dont les hommes ont fait uſage. Pline dit auſſi qu'elles étoient fort eſtimées chez les anciens Latins. Mendinus, *p. 121*, rapporte qu'il a connu un homme qui, dans la cherté des vivres, a nourri ſes enfans uniquement de féves cuites à l'eau ſimple, & qu'ils avoient la meilleure ſanté & les plus belles couleurs du monde. Que dirons-nous enfin de nos anciens Anachorètes chrétiens, qui, pour fuir les plus cruels ſupplices, ſe retiroient dans les déſerts, où ne vivant que d'herbes, de racines & de légumes, ils parvenoient au plus grand âge. Lorſque Pythagore défendit de manger du bœuf & de quelques autres animaux, il cita

les temps les plus reculés; qu'on examine d'ailleurs les organes de la digeſtion de l'homme, la longueur & la capacité de ſes inteſtins, on ne pourra s'empêcher de le regarder comme étant principalement deſtiné à vivre de végétaux. Les animaux, que leur inſtinct porte à préférer cette nourriture, ont, comme l'homme, les inteſtins vaſtes, longs, très-repliés, & des tuniques muſculeuſes très-foibles, tandis qu'au contraire, les animaux carnaciers ont le canal inteſtinal court, étroit, & doué d'une action d'autant plus forte, qu'ils l'empruntent de fibres muſculaires très-nombreuſes, qui entrent dans la compoſition des tuniques de ce canal, afin que, dans ces animaux, les viandes qui ſont la baſe de leur nourriture, ne ſéjournent pas trop long-temps dans leurs organes.

Je ſais, à la vérité, qu'à ne conſidérer que les mâchoires de l'homme, ainſi que la manière dont il vit, on pourroit le regarder avec fondement comme un animal *omnivore*, & fait par conſéquent pour vivre dans tous les climats, & de toute eſpèce d'alimens; mais tout ce que l'on pourroit conclure de cet examen, c'eſt que l'homme n'ayant que quatre dents canines

ſur le nombre de trente-deux, qui arment les deux mâchoires, il s'enſuit toujours qu'il étoit deſtiné par la Nature à ſe nourrir plus ſpécialement de végétaux, & ſur-tout de farineux, ainſi qu'il eſt démontré par le nombre de ſes dents molaires; que dans les climats froids, ainſi que dans ceux où l'air eſt en même temps ſec, & peut ſe renouveler avec facilité, la putréfaction s'emparant plus difficilement des ſubſtances qui en ſont ſuſceptibles, les hommes & les animaux peuvent vivre ſans grand danger, de viande, & même de poiſſon ſalé pendant un certain temps; cette poſſibilité eſt réduite en fait dans les montagnes d'Écoſſe, & ſur-tout en Groënland, où les hommes & les beſtiaux vivent pendant l'hiver de poiſſon deſſéché, ſans en paroître bien incommodés, tandis que dans les climats chauds, dans ceux qui ſont conſtamment humides & ſur-tout marécageux, l'homme le plus ſain ne ſauroit ſe nourrir de viande & de poiſſon ſalés, ſans être expoſé au ſcorbut ou à des maladies épidémiques, d'autant plus funeſtes, que la putréfaction en eſt l'inſtrument; de-là vient cet inſtinct ſupérieur à tout raiſonnement, qui porte l'homme à préférer, dans

ces climats, la nourriture végétale à toute autre; mais le desir, cet appétit pour les végétaux est toujours le même chez les Marins, parce que dans le climat où ils naviguent, ils sont presque toujours dans un air humide qui a peu de ressort; l'atmosphère dans laquelle ils vivent est même d'autant plus mal-saine dans les climats froids, que les occasions de renouveler l'air des calles & des entreponts se présentant rarement à cause des mauvais temps, ils sont dans le cas de respirer, au moins pendant la plus grande partie de la journée, un air chargé de vapeurs aqueuses qui tiennent beaucoup de parties animales putréfiées en suspension; on sait trop ce que peut produire un pareil agent, pour ne pas voir qu'il entraîne aussi la nécessité de nourrir les Matelots principalement de végétaux, sur-tout à la mer, & que c'est le seul moyen de les préserver de ces maladies putrides graves qui font un si grand ravage parmi eux.

Si l'on en croit ce qui a été publié en Angleterre, & tiré des réponses faites aux Communes; sur cent quatre-vingt-cinq mille hommes qui ont été levés dans ce Royaume pour le service de mer pendant la dernière

guerre, plus de cent mille ont péri de maladies ; & ſi l'on ſe rappelle les ravages affreux qu'elles ont faits, principalement dans les Eſcadres de M.rs d'Anville, d'Antin & Dubois de la Mothe, n'a-t-on pas une réunion de motifs qui ne doit plus permettre d'héſiter à changer l'ancienne manière de nourrir les Matelots à la mer, pour y ſubſtituer une nourriture dont les végétaux faſſent la plus grande partie !

Le but d'entretenir les Équipages en ſanté, de prévenir parmi eux le ſcorbut & les autres maladies putrides, & celui enfin de les guérir de ces cruelles maladies, peut-être au moins en très-grande partie, ſera rempli par un régime végétal approprié aux circonſtances ; on ne ſauroit en douter après ce que j'ai dit juſqu'ici : mais comme parmi le grand nombre de fruits & de légumes, ſoit farineux ou autres, qui peuvent concourir efficacement à la conſervation des Matelots, il eſt des raiſons de préférence qui doivent en déterminer le choix, il faudra y avoir égard ; ceux qui ſont d'un approviſionnement facile & moins diſpendieux, d'une conſervation aiſée, d'un goût agréable aux Matelots, ſeront ceux dont il faudra

ſur-tout ſe pourvoir, en négligeant ceux qui avec quelques degrés d'efficacité de plus, entraîneroient, ſoit trop de dépenſes, ſoit trop de ſoin; on eſt forcé malgré ſoi, de ſacrifier quelque choſe aux circonſtances; mais on ne doit rien négliger pour compenſer ces ſacrifices par des précautions dont on eſt les maîtres.

L'oſeille, par exemple, venant par-tout abondamment, & ſon uſage étant auſſi ſalutaire qu'agréable aux Matelots, l'on ne devra rien épargner pour s'en procurer une quantité ſuffiſante, & veiller principalement avec la plus ſévère exactitude à ce qu'elle ſoit préparée avec ſoin, & de façon qu'elle puiſſe ſe conſerver dans les voyages de long cours; on en a vu qui, après des retours de campagnes aſſez longues, n'avoit éprouvé aucune altération; ce qui eſt arrivé une fois doit arriver cent: tout dépend de l'attention que l'on apporte dans la préparation; c'eſt un point capital d'approviſionnement ſur lequel j'inſiſte d'autant plus, que les Équipages de l'Eſcadre commandée l'année dernière par M. d'Orvilliers, préféroient la ſoupe avec l'oſeille confite, à celle dans laquelle on mettoit quantité de

choux frais qu'on leur apportoit de terre dans les relâches; c'eſt un fait dont la preuve eſt conſignée dans le Journal de M. Chandon, Chirurgien de l'*Hippopotame*, & atteſté des Officiers de ce Vaiſſeau; je tiens auſſi de l'Officier général commandant cette Eſcadre, que l'Équipage du Vaiſſeau qu'il montoit étoit ſi content de la ſoupe aſſaiſonnée avec l'oſeille, qu'il l'appeloit *ſoupe de Roi;* la même préférence a été obſervée par M.rs Meſtier, le Coat & Vives le jeune, tous trois Chirurgiens-majors ſur les Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Avec de pareils témoignages en faveur d'un légume dont l'efficacité eſt reconnue dans toutes les maladies des Gens de mer, ne redoublera-t-on pas de ſoin pour le préparer de façon à le conſerver long-temps? cet objet n'eſt-il pas aſſez important pour être le ſujet d'un prix accordé par l'État au Programme tel que celui-ci: *Trouver le moyen de préparer pour la mer toute ſorte de légumes, où ſoient compris le choux, les oignons, l'oſeille, le riz, les pois, les fèves & les lentilles, de façon que ſans perdre leurs propriétés, ils puiſſent ſe conſerver le plus long-temps poſſible ſans altération.* Avec une récompenſe

proportionnée à l'avantage qui réſulteroit de la ſolution de cette queſtion, ce ſeroit un bienfait digne du Monarque françois & du Miniſtre de la Marine: comment une queſtion auſſi utile & qui tourne auſſi directement à l'avantage d'une portion d'hommes ſi précieuſe à l'État, a-t-elle pu échapper à la ſagacité de toutes les Académies inſtituées pour le progrès des Sciences & des Arts! On peut ſans inconvénient, ignorer toutes les profondeurs de la théorie de la Lune, la cauſe de la peſanteur des corps, celle de l'aſcenſion des liquides au-deſſus de leur niveau dans les tuyaux capillaires, celle de l'incommenſurabilité d'un des côtés d'un quarré avec ſa diagonale, le moyen même de déterminer exactement les longitudes en mer, &c. &c. mais combien de victimes ne nous a pas coûté notre ignorance ſur un point qui n'a beſoin que d'être propoſé, pour être éclairci à la ſatisfaction de tous ceux qui s'intéreſſent à la promulgation de ce qui eſt utile!

L'obſervation que je viens de faire, nous fournit la preuve que ce qui eſt le plus utile, eſt rarement l'objet de nos recherches; la conduite des hommes de tous les ſiècles & de

tous les pays, a été si uniforme à cet égard, qu'elle a perdu le droit de nous étonner; mais qu'un Chirurgien, embarqué dans l'Escadre que je viens de citer, malgré le témoignage unanime des Officiers de cette Escadre, des autres Chirurgiens qui s'y trouvoient, & la satisfaction qu'éprouvoient les Équipages, toutes les fois que l'oseille confite entroit dans leur repas, veuille donner l'exclusion à un aliment aussi salutaire, pour lui substituer les choux préparés, c'est ce que l'on ne devoit pas attendre. Nous recommandons certainement les choux aussi-bien que lui, parce qu'il faut varier les moyens, & éloigner cette uniformité qui est souvent la source du dégoût: mais M. Auffray ignoreroit-il que les plantes acides, telles que l'oseille, indépendamment de leur plus grand agrément, ont encore l'avantage de surpasser en efficacité tous les autres légumes, soit pour prévenir le scorbut ou le guérir, soit pour combattre les autres maladies putrides? ce qu'il dit à cet égard dans son Mémoire présenté à l'Académie de Marine le 1.er Octobre 1772, me feroit présumer que c'est une mépriſe, si ce Mémoire

ne nous offroit pas d'autres inconſéquences ; il propoſe les ſucs aigres de citrons, il approuve le vinaigre accordé par l'Ordonnance aux Équipages, il veut même qu'on en étende l'uſage juſqu'à en mettre dans la ſoupe des malades, il eſt alors dans les bons principes ; mais ils ne doivent pas lui faire donner l'excluſion à l'oſeille. Seroit-ce parce qu'elle ſe ſeroit trouvée gâtée dans quelques pots qu'il la proſcriroit ! Ce ſeroit une raiſon ſuffiſante ſi un pareil exemple entraînoit l'impoſſibilité de la conſervation de ce légume, mais il s'en faut de beaucoup qu'on puiſſe en conclure rien de tel.

Une des inconſéquences les plus frappantes de M. Auffray, c'eſt qu'après avoir dit, comme Lind, qu'il a tranſcrit mot pour mot, que les ſalaiſons n'étoient que des cauſes auxiliaires du ſcorbut, & qu'elles étoient peu propres à fournir une nourriture capable de réparer les pertes du corps ; après être convenu avec tous les Auteurs que rien n'étoit plus efficace pour ſurmonter cette maladie putride, que les acides des végétaux, il ne craint pas de préſenter les ſubſtances végétales farineuſes non fermentées, & qui conſervent

conſervent leur caractère acide juſque dans les ſecondes voies, comme une nourriture plus putreſcible que les viandes ſalées qu'il leur préfère ; la prévention va même juſqu'à lui faire oublier tout principe. Cette acidité qu'il condamne dans les végétaux farineux, bien loin d'être nuiſible, ne peut que devenir avantageuſe aux Gens de mer, deſtinés à des travaux pénibles, & ſans ceſſe environnés de cauſes de corruption qui altèrent leurs humeurs en enlevant, ou peut-être en éloignant ce principe conſervateur, qui ne ſauroit leur être reſtitué aſſez abondamment par des viandes ſans ſucs à demi corrompues, ou qui n'étant ſuſceptibles que d'une fermentation putride, ne peuvent qu'augmenter cette diſpoſition dont la fermentation acide naturelle aux farineux devient le correctif. Auſſi Pringle a-t-il obſervé que la viande gâtée mêlée avec une certaine doſe de ſubſtances farineuſes non fermentées, & à un degré de chaleur convenable, continuoit à ſe corrompre dans les premiers momens, mais que les acides que renferment les farineux ſe développant par la fermentation, bien loin que la pourriture de la viande allât en augmentant,

elle ceſſoit, au contraire, entièrement; les mêmes phénomènes ſe préſentent avec les végétaux frais, mais d'une manière plus prompte & plus efficace, d'où leur vient la préférence qu'on doit leur accorder ſur les farineux dans le traitement du ſcorbut. Mais en conclura-t-on avec M. Auffray, qu'ils ont plus de part à la putridité des humeurs chez les Marins, que les viandes ſalées d'où elles tirent ſpécialement naiſſance, lorſque tout prouve que les farineux poſsèdent évidemment la vertu de la combattre! Lind lui-même, dont le témoignage eſt ſi ſouvent invoqué par ce Chirurgien, étoit ſi perſuadé de cette vérité, qu'il conſeille dans pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, les farineux les plus légers à ſes Malades, & il ne craint pas de dire qu'avec de la bouillie d'orge, d'avoine, & un peu de choux-croûte, on auroit pu ſauver l'Eſcadre de l'Amiral Anſon des ravages affreux que le ſcorbut fit parmi ſes Équipages.

M. Murray, Chirurgien Anglois, rapporte qu'il a nourri à la mer avec ſuccès, un ſcorbutique avec l'orge, le riz & le ſagou. Woald a vu de très-bons effets dans le ſcorbut, d'une nourriture préparée avec le gruau & le ſucre;

n'eſt-ce pas à la vie ſobre des anciens Romains, à la privation des viandes ſalées qui n'étoient pas en uſage parmi eux, & à la grande conſommation qu'ils faiſoient des végétaux & du vinaigre, que l'on dut attribuer l'abſence du ſcorbut dans leurs légions, pendant le temps qu'elles demeurèrent en quartier en Pannonie, & dans les endroits marécageux des Gaules!

Quoique la plupart des ſubſtances farineuſes non fermentées, ſe digèrent difficilement, & que Boërhaave ait fait le dénombrement des maladies qui peuvent naître d'un acide ſpontané, il en faut ſeulement conclure que l'uſage de ces légumes qui contribuent ſans doute à la force & à la vigueur de nos Campagnards, parce qu'ils fourniſſent des principes qui réſiſtent à une trop prompte diſſipation, & qu'ils remédient abondamment aux pertes qui naiſſent de leurs travaux forcés, ne doivent point être, ainſi que je l'ai déjà dit plus haut, la nourriture ordinaire des habitans des villes qui vivent dans l'inaction; & par la même raiſon, nos Payſans ainſi que nos Matelots, ne ſoutiendroient pas leurs pénibles occupations, s'ils étoient réduits à ne vivre que des

alimens légers & ſucculens, qui ſuffiſent à notre ſubſiſtance, & qui ſont proportionnés à la force de nos organes digeſtifs.

Comment, après des faits qui ne peuvent être ignorés de perſonne, M. Auffray ne craint-il pas d'avancer dans ſon Mémoire, que les farineux ne ſont propres, ni à réparer les forces des Matelots, ni à les entretenir en ſanté! & comment encore oſe-t-il apporter en preuve l'Équipage de la *Belle-poule*, qui ayant été plus de cinq mois à cette nourriture ſtrictement, & rentré dans le Port, ſans avoir perdu un ſeul homme, & n'ayant mis que deux malades à l'Hôpital, l'un qui étoit un ancien poitrinaire, & l'autre un vénérien! Pourquoi M. Auffray ne fait-il pas mention de l'état d'épuiſement dans lequel étoit tombé l'Équipage de la *Dédaigneuſe* ſur laquelle on a ſuivi le régime végétal! il étoit le Chirurgien de ce Bâtiment. En cette qualité ſeroit-il fâché d'être rentré à Breſt, après trois mois de mer, ſans avoir perdu un ſeul homme, & de n'avoir pu envoyer en arrivant que deux hommes à l'Hôpital, encore l'un n'y entra-t-il que par un accident, & l'autre en ſortit le lendemain!

Que M. Auffray en appelle à la bonne foi des gens éclairés pour prononcer ſi les ſalaiſons méritent ou non la préférence ſur les ſubſtances légumineuſes, il n'y a là rien que de raiſonnable : je l'invoque comme lui, cette bonne foi, mais avec la certitude que l'excluſion ſera donnée à ſon régime favori, autrement ces gens éclairés ne le ſeroient guère ; il ne craint ni de fournir contre lui des ſoupçons d'incapacité dans un art auſſi important que le ſien, ni de citer en faveur de ſon opinion, des autorités qui lui ſont directement contraires ; telle eſt cette citation en marge de ſon Mémoire, où il annonce que Lind, *tome I, page 118 & ſuiv.* faiſant mention de l'Eſcadre de l'amiral Martin, dit « qu'il avoit eu la dixième partie de ſes Équipages affligée du « ſcorbut en moins de ſix ſemaines de croiſière « dans la Manche, & que cet évènement avoit « eu lieu, quoique cette Eſcadre fût pourvue « de végétaux frais pendant ſa croiſière dans « la Manche ». Cette dernière réflexion, toute du crû de M. Auffray, appartient d'autant moins à Lind, qu'en parlant, *page 120*, par continuation de cette même Eſcadre, il dit

« que cette maladie ne fut pas uniquement occa-
» sionnée par le défaut de la nourriture végétale
pendant un si court espace de temps ». Est-ce-
là la preuve que l'Escadre de l'amiral Martin
étoit pourvue de végétaux frais à la mer ! le
contraire n'étoit-il pas évident ! mais M.
Auffray ne s'en tient pas-là, il observe, ce
qui est une suite de la fausse citation que je
viens de relever, que quelle que soit l'efficacité
des végétaux frais dans le traitement du scorbut,
ils seront toujours inefficaces, tandis que les
causes conjointes à la privation de ces subs-
tances, affligeront les Équipages; il faut n'avoir
pas lû Lind pour oser avancer une pareille
proposition, puisque cet Auteur renferme
plus de cinquante exemples détaillés du con-
traire, & que lui-même appelé journellement
à l'Hôpital pour son service, a tous les jours
sous les yeux des exemples de guérisons du
scorbut, dans le lieu même où la plupart l'ont
gagné, guérisons qui ne s'opèrent que depuis que
M. de Courcelles avoit été forcé de convenir
par un certificat authentique de la nécessité de
retrancher de la nourriture des scorbutiques,
la moitié de leur ration de viande fraîche,

pour être remplacée par des végétaux frais & du riz. Mais ce n'eſt pas dans le ſeul Hôpital de Breſt, où ce changement de régime opère d'une manière ſi efficace chez les malheureux ſcorbutiques. M. Lainé, Chirurgien à Rochefort, aſſure que depuis que l'uſage des végétaux eſt introduit dans cet Hôpital, on a conſervé au Roi plus de quinze cents hommes, qui y ſeroient morts ſans ce ſecours, & il cite pluſieurs cures très-intéreſſantes.

M. Auffray n'a pas été heureux juſqu'ici, ni dans les raiſonnemens, ni dans leur application; il ne le ſera guère plus dans ſes Obſervations ſur l'Eſcadre du Roi, commandée par M. d'Orvilliers : « de douze Vaiſſeaux, dit-il, qui la compoſoient, ſix ayant ſuivi l'approviſionnement ancien, & les ſix autres ayant « obſervé le régime végétal ordonné par la « Cour, on ne s'eſt point aperçu que le ſcorbut « ait été plus commun dans les premiers que « dans les derniers, ſoumis aux aſſaiſonnemens « avec l'oſeille ». Cette Obſervation mérite d'autant plus d'attention, que M. de Courcelles, dans le rapport du Mémoire de

M. Auffray qu'il a donné à l'Académie, ajoute cette remarque, que non-seulement il n'y a pas eu un plus grand nombre de malades parmi les Équipages nourris suivant l'ancien pied, que dans les autres soumis au régime végétal; mais que M. Auffray auroit encore pu ajouter qu'il ne s'en étoit pas non plus montré de plus graves dans les uns que dans les autres Vaisseaux de l'Escadre. Voilà déjà M. Auffray qui préféroit, il n'y a qu'un instant, les salaisons aux légumes farineux, convaincu par sa propre expérience, qu'au moins cette préférence n'étoit point fondée; mais M. de Courcelles, en renchérissant en quelque sorte sur l'opinion de son Disciple, mérite d'autant mieux que l'on relève son Observation, que ce Médecin, Dépositaire des Journaux des Chirurgiens, ne sauroit ignorer que ces expériences du régime végétal ayant été faites sur les Bâtimens les plus considérables de l'Escadre, & qui contenoient le plus de monde, ces Bâtimens, toutes choses égales d'ailleurs, auroient dû avoir plus de malades que les Vaisseaux plus petits; ce qui de l'aveu de ces Messieurs n'étant pas arrivé, forme déjà

un avantage réel : mais ce qui montre de la partialité dans le compte rendu, c'eſt que M. de Courcelles, inſtruit comme il l'étoit, que le plus grand nombre de Vaiſſeaux ſur leſquels on a ſuivi le régime végétal, avoient été armés un mois ou ſix ſemaines plus tôt que les autres, & dans la mauvaiſe ſaiſon, paſſe cette vérité ſous ſilence ; il en fait autant de l'Obſervation importante, contenue à la fin du Journal de M. Chandon : ce Chirurgien, dont le mérite eſt connu, obſerve ce que j'ai déjà dit ailleurs, qu'en moins de cinq jours que les premiers Vaiſſeaux de la première diviſion de Rochefort, mirent pour ſe rendre à Breſt, ils eurent beaucoup de malades ; qu'en particulier le vaiſſeau *l'Hippopotame* n'en eut pas moins de vingt-cinq à la fois à l'Infirmerie, dont deux moururent pendant ce court trajet ; que les autres tranſportés à l'Hôpital, y périrent en plus grande partie : *aujourd'hui quelle différence*, s'écrie ce même Chirurgien, *nous arrivons à Breſt après avoir tenu trois mois la mer ſans avoir perdu un ſeul homme, & ſans avoir un ſeul malade à mettre à l'Hôpital ;* s'il s'étoit préſenté

quelque Obſervation auſſi favorable à l'ancien régime, M.rs de Courcelles & Auffray l'auroient-ils ſupprimée!

Ce Médecin qui a dû prendre ſoin du grand nombre de Malades qui ſont provenus de la première diviſion des Vaiſſeaux de Rochefort, n'a pas été au moins ſurchargé de ceux fournis par les Bâtimens ſur leſquels le régime végétal n'a pas été ſuivi, puiſqu'ils n'en avoient pas, ou très-peu, à leur arrivée de Breſt; de pareilles circonſtances auroient mérité une note de la part d'un homme impartial, mais il ne l'a pas crue néceſſaire; auroit-il craint qu'on eût mis ſur ſon compte, les évènemens malheureux qui ont été la ſuite des maladies qui régnoient dans les Vaiſſeaux de la première diviſion, lors de leur arrivée à Breſt? Ses ſuccès étoient trop connus dans cette ville, & ſa réputation y étoit trop bien établie, pour qu'on l'accuſât d'avoir manqué de talens dans le traitement des Malades de l'Hôpital confiés à ſes ſoins.

Quoique ce que je viens de dire du Mémoire de M. Auffray, & du rapport qu'en a fait M. de Courcelles, ſoit plus que ſuffiſant pour prouver la partialité de leurs Auteurs, je ne

saurois cependant m'empêcher de transcrire une de leurs réflexions, qui mérite bien d'être lûe des personnes de l'art ; & qui a pour objet de critiquer le conseil que j'ai donné de passer les légumes à l'étuve, pour en rendre la conservation plus facile. « Par cette manière de les préparer, dit M. Auffray, non-seulement ils « cuisent imparfaitement, mais ils tombent « encore dès l'instant dans la détérioration, le « peu de parties essentielles qu'elles contiennent « se trouvant dissipées par la chaleur, elles « n'offrent plus qu'un corps terreux qui in- « visque la généralité dans nos humeurs ; » & M. de Courcelles, dans son rapport, dit que tout le monde a paru assez d'accord dans l'Escadre, que les légumes passés au four se cuisoient mal. Ce Médecin auroit-il pû donner une pareille assertion, ayant eû entre les mains les preuves du contraire ? Auroit-il adopté encore la théorie de son Élève, sur les effets pernicieux qu'il attribuoit à cette préparation ; on le croiroit volontiers, s'il n'eut pas été informé par les Journaux des Chirurgiens qui étoient entre ses mains, & qui étoient revêtus du témoignage de M^rs les Officiers, & sur-tout par celui

de M. Chandon, que tous les légumes embarqués dans l'Escadre, quoique passés au four, se sont bien cuits, & ont paru très-bons aux Équipages, à l'exception de la plus grande partie des pois qui furent trouvés de mauvaise qualité dans les magasins. M. le Grain, Lieutenant en pied de l'*Hippopotame*, s'en aperçut très-bien, il voulut les refuser; cependant, comme il n'y en avoit point d'autres, il fallut prendre ceux-là; mais ce qui prouve sans replique ce que j'avance, c'est qu'on a trouvé dans l'*Hippopotame*, une petite partie de pois meilleure que les autres, lesquels se sont très-bien cuits, & qui ont été jugés excellens, quoiqu'ils eussent passé à l'étuve, & qu'ils n'aient été employés qu'à la fin de la campagne.

M. de Courcelles ne devoit pas ignorer ces faits, il étoit sur les lieux, les Journaux des Chirurgiens qui les constatoient, étoient entre ses mains; d'ailleurs, pour prononcer sur un point d'hygiène aussi simple que celui qui nous occupoit, il ne falloit que les premiers élémens de l'art. Il a avoit été un temps où M. de Courcelles rendoit plus de justice à mes principes; voici comme ce Médecin m'écrivoit au sujet de mon Traité des Maladies des Gens de mer.

LETTRE de M. de Courcelles à M. Deſpérieres, en date du 22 Juillet 1767.

« Monſeigneur le Duc de Pralin m'a adreſſé, Monſieur & très-honoré Confrère, un exem- « plaire de votre Traité des Maladies des Gens « de mer; le peu que vous m'aviez fait l'amitié « de m'en lire chez vous, m'avoit prévenu « très-avantageuſement, & me l'avoit fait at- « tendre avec impatience. Mais depuis que je « l'ai lû à tête repoſée & avec attention, je « m'en ſuis fait une idée fort ſupérieure à la « bonne opinion que j'en avois conçue. On ne « peut mieux ſaiſir les vraies cauſes des mala- « dies des Marins que vous l'avez fait, & les « préſenter avec plus de clarté & de ſolidité, « ni en déduire plus conſéquemment une mé- « thode curative bien raiſonnée & fondée ſur « l'expérience. Telle eſt, mon cher Confrère, « l'idée que je me ſuis faite de votre Ouvrage, « & je ne doute pas qu'il ne faſſe la même « impreſſion ſur tous ceux qui le liront, pour « peu qu'ils connoiſſent la mer, & ce que « c'eſt qu'un Vaiſſeau & la vie des Marins. «

» J'en ai écrit ſur ce ton à Monſeigneur le Duc
» de Praſlin, qui me recommande fort de veiller
» à ce que nos Chirurgiens s'appliquent à reti-
» rer de votre Ouvrage toute l'utilité qu'il
» préſente. Ils y trouveront des principes lumi-
» neux & des règles sûres pour traiter métho-
» diquement les maladies des Équipages, &
» pour les prévenir. Je vois déjà avec plaiſir,
» que ceux à qui l'on a diſtribué des exem-
» plaires que Monſeigneur le Duc a envoyés
» ici, le liſent avec avidité, & les autres em-
» preſſés à s'en fournir, dès que notre Libraire
» aura reçu les cinquante exemplaires que je
» lui ai conſeillé de demander à Paris. Lorſ-
» qu'ils l'auront tous, je me propoſe de m'en
» ſervir comme d'un Livre claſſique que je
» deſirois depuis long-temps, pour en faire
» le ſujet de quelques conférences, & leur
» expliquer les endroits qui pourroient les
» embarraſſer.

» Rien n'eſt mieux, ni plus judicieux que
» les moyens préſervatifs que vous propoſez
» vers la fin : il ſeroit fort à deſirer que tous
» les Officiers en compriſſent l'utilité, & vou-
» luſſent tenir la main à leur exécution; car

c'eſt d'eux principalement que le tout dépend. « Il y en aura certainement pluſieurs qui s'y « conformeront volontiers, mais il y en a tou- « jours quelques-uns qui regardent comme « innovation onéreuſe & inutile, tout ce qui « s'écarte de la routine. Il n'y a que des ordres « bien précis qui puiſſent les faire exécuter. « Le chapitre des beſtiaux de toute eſpèce eſt « un point bien délicat. Il ſeroit, ſans doute, « de la plus grande importance de faire un « grand retranchement ; le parc à moutons « étant moins étendu, donneroit plus d'eſpace « à l'Équipage, & l'infection ſeroit moindre : « mais *hoc opus, hic labor,* il y a des ordres pour « établir des ventilateurs à bord de tous les « Vaiſſeaux ; j'en ai fait établir ſur pluſieurs, « on n'en a fait aucun uſage, ni à la mer, ni « dans le port ; il eſt plus aiſé de fronder ces « innovations, que d'en ſentir l'utilité, &c. &c. «

Mais que votre Traité opère une révolu- « tion ſalutaire ou non, le préſent que vous « faites au Public, & ſur-tout aux Marins, « Monſieur & cher Confrère, ne peut être « que favorablement accueilli de tous ceux qui « ſauront l'apprécier. En mon particulier, je «

» ne puis assez vous en marquer ma reconnois-
» sance, ni vous témoigner sans flatterie tout
» le cas que j'en fais. Je saisis avec grand plaisir
» cette occasion de vous marquer combien les
» marques d'amitié dont vous m'avez comblé
» à Paris, me sont toujours présentes, veuillez
» me les continuer, & agréer les protestations
» de l'attachement le plus dévoué, & de la
» reconnoissance infinie avec laquelle j'ai l'hon-
» neur d'être, »

Monsieur & très-cher Confrère,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

Signé DE COURCELLES.

M. de Courcelles faisoit, comme l'on voit, en 1767, l'éloge des moyens que je proposois pour la conservation de la santé des Marins; s'il changeoit de langage alors, étoit-ce parce que l'expérience lui avoit appris que ces moyens n'étoient pas aussi efficaces qu'ils lui avoient paru ! Mais l'expérience est une, elle doit parler toujours le même langage, quand la Nature est interrogée dans les mêmes circonstances.

circonſtances. Il eſt peu de Chirurgiens qui ne ſe louent des ſuccès qu'ils ont eus en ſuivant dans le traitement des Maladies dont je m'occupe dans cet Ouvrage, le plan & les moyens de curation que je propoſe.

M. Coquerel, Chirurgien & Démonſtrateur à Quimper, anciennement Chirurgien de la Marine au port de Breſt, envoyé par ordre de M. de Ruis, en Mars 1772, à Concarneau, pour y ſuivre une fièvre putride maligne, qui, en trois jours, venoit d'y enlever vingt-cinq perſonnes, n'a eu, ſelon ce qu'il écrit lui-même, qu'à ſuivre les préceptes que j'ai donnés relativement à cette maladie, dans mon Traité des Maladies des Gens de mer, pour ſauver tous ceux auxquels il a donné ſes ſoins.

Quant au régime végétal dont on a déjà fait des eſſais très-heureux ſur les Vaiſſeaux du Roi & dans les Hôpitaux, je ferois de ce Mémoire un volume complet, ſi je voulois faire uſage de tous les ſuffrages qui ſe réuniſſent en ſa faveur; c'eſt au temps à prouver de plus en plus ſa ſupériorité, & à fixer irrévocablement le rang qu'il doit tenir parmi les moyens propres, & à conſerver la ſanté des Marins,

& à concourir à leur guériſon dans les maladies auxquelles ils ſont le plus expoſés. Son ſort eſt déjà aſſuré auprès des perſonnes inſtruites, qui, peſant tout au poids de la raiſon, n'ont aucun reſpect pour l'habitude & les préjugés, lorſqu'ils portent ſur des principes ruineux démentis par des faits conſtans.

OBSERVATIONS

SUR LE DISCOURS

DE M. PRINGLE,

Qui termine la Relation des Voyages de M. COOK;

Lûes à la Société Royale de Médecine.

OBSERVATIONS

Sur le Discours de M. PRINGLE.

MESSIEURS,

AVANT que les bienfaits du Gouvernement m'eussent attaché au département de la Marine, j'avois fait de la conservation des Matelots un des premiers objets de mes études & de mon travail. En 1767, j'eus l'honneur d'offrir à l'Académie des Sciences, un *Traité des maladies des Gens de mer*, & cet ouvrage obtint l'approbation & les éloges de cette savante Compagnie: j'y développai, je crois, avec assez d'exactitude & de netteté, les causes & la nature du scorbut, cette maladie funeste qui dévore les Marins, & qui peut-être a plus coûté à la population de l'Europe que le commerce n'a ajouté à sa puissance & à ses richesses. J'y rassemblai tous les moyens connus de prévenir cette maladie ou de la détruire; j'y en ajoutai d'autres que mes réflexions & l'expérience m'avoient fournis.

Depuis cette époque je n'ai cessé de solliciter une réforme dans le régime & la nourriture des Matelots, & mes efforts ont été encouragés par des Ministres, dont le zèle éclairé s'est empressé de saisir des vues utiles à l'État & à l'humanité. C'est d'après leurs vues & leurs ordres que j'ai publié dans différens temps, deux Mémoires déjà connus de la plupart de vous, Messieurs, & que j'ai l'honneur de remettre sous vos yeux.

Tandis qu'une doctrine salutaire cheminoit lentement en France, & que pour mieux imposer silence à l'habitude & à la routine, la sagesse du Gouvernement la soumettoit à des épreuves particulières, elle obtenoit ailleurs les succès les plus éclatans *.

Le capitaine Cook, célèbre Navigateur Anglois, a dû au régime & aux précautions

---

* Toute la France rend la justice la mieux fondée aux grandes & utiles vues du Ministre qui, dans le département de la Marine dont il est chargé, s'est occupé avec tant de gloire & de succès de tout ce qui pouvoit lui rendre son ancienne force, principalement de tout ce qui devoit contribuer à la conservation des Marins, ces hommes si précieux à l'État.

que j'avois indiqués, la conservation de la totalité de son Équipage, dans le cours d'un des voyages les plus longs & les plus périlleux qu'on ait encore entrepris sous les climats les plus différens, & dans des parages fameux par la destruction des Européens.

La Société royale de Londres, a cru devoir couronner l'heureux emploi des connoissances acquises par la Médecine, & M. Pringle, Président de cette Société, l'a fait valoir avec beaucoup de précision & de netteté dans un Discours qui termine la relation du voyage de ce Capitaine.

Quoique la publication de mon Ouvrage établisse en ma faveur une date bien constatée, quoique moi-même j'en aie remis un exemplaire à M. Pringle dans le premier voyage qu'il fit à Paris avec M. Francklin, long temps par conséquent avant le départ du capitaine Cook; quoiqu'enfin j'eusse peut-être dû m'attendre à me trouver au moins cité dans le Discours du Président de la Société royale, je ne viens point, Messieurs, former ici une réclamation qui n'auroit d'autre avantage que de satisfaire mon amour-propre. Le petit intérêt s'évanouit

devant l'intérêt de l'humanité: que l'Art fasse des progrès; que nos citoyens doivent à nos veilles la santé, & l'État ses richesses, puisqu'il n'en est point sans des citoyens, cette récompense suffit à nos vœux, & nous console de l'oubli & du silence de nos contemporains; tels sont mes sentimens, tels sont les vôtres, sans aucun retour sur soi-même.

Je vais rapprocher mes principes, ma méthode & mes expressions, des principes de la méthode suivie par M. Cook & des expressions de M. Pringle, uniquement pour constater la marche de la Médecine, & pour arrêter sur un objet aussi essentiel les regards d'une Société qui doit son existence au desir d'être utile, & qui peut le devenir infiniment, en donnant de l'appui & de la consistance à des découvertes salutaires, souvent perdues, parce qu'elles ne sont entourées ni de partisans, ni de protecteurs.

« Où trouvera-t-on, dit M. Pringle, des » tentatives qui aient mieux réussi que celles » du capitaine Cook! son Mémoire expose » les moyens par lesquels avec cent dix-huit » hommes, il a fait un voyage de trois ans

& dix-huit jours dans tous les climats depuis « le 52.e degré Nord jusqu'au 71.e degré Sud, « sans perdre plus d'un homme de maladie; « & ce qui ajoute un nouveau prix aux obser- « vations importantes du capitaine Cook, ses « précautions sont fort simples. Je demanderai « à ceux qui s'occupent le plus de bills de « mortalité, si dans le climat le plus sain & « parmi les hommes de la meilleure santé, ils « ont jamais trouvé si peu de morts dans le « même espace de temps ! »

Page 489 de mon *Traité des maladies aes Gens de mer*, j'ai fait la même réflexion d'après un exemple à-peu-près semblable: ayant exposé les soins du capitaine Palliser pour préserver son Équipage de toutes maladies pendant la guerre de 1744, j'ai ajouté: « le « résultat d'une conduite si sage & si bien « raisonnée, fut que dans l'espace de quatorze « mois que dura son voyage, il ne perdit qu'un « seul homme de cent soixante qui compo- « soient son Équipage; encore cet homme « mourut-il dans le traitement de la maladie « vénérienne. Il n'y a pas de village peuplé « d'un pareil nombre d'hommes qui n'en perde « davantage dans le même intervalle de temps ».

D'ailleurs, j'ai rassemblé dans des Mémoires imprimés sur la *Nourriture des Gens de Mer*, mille exemples de cette nature. On voit les Vaisseaux l'*Achille*, le *Zéphire*, la Frégate la *Syrène* & la *Dryade*, la *Terpsicore*, l'Escadre entière de M. le Comte d'Aché; en 1759, le *Salomon*, enfin le *Droyard*, Voyez ci-dessus, *pages 180 & suiv.* braver impunément la mer avec le régime végétal, croiser dans l'Inde, sur les côtes de Salé, &c. &c. sans perdre un seul homme. Il n'est donc pas étonnant que M. Cook ait conservé son Équipage avec les mêmes moyens.

M. Pringle expose ensuite le contraste qui est entre les navigations actuelles & celles des anciens temps; il rappelle le premier voyage entrepris pour l'établissement de la Compagnie Angloise des Indes, passe en revue les Équipages emportés par le scorbut, s'arrête sur l'expédition malheureuse de l'amiral Anson & peint les ravages de cette maladie, la plus fatale aux Gens de mer. Le docte Président semble ainsi attribuer à M. Cook le bonheur des nouvelles navigations. Je lui avois fourni ce cadre, où, pour ouvrir les yeux sur l'efficacité du régime végétal, & pour démontrer

ſon excellence, j'ai comparé également *les premières navigations à celles de nos jours.* J'ai rappelé ce qui étoit arrivé aux quatre *premiers Vaiſſeaux Anglois qui firent le voyage des Indes Orientales;* comment, depuis, les Flottes Angloiſes avoient été maltraitées par le ſcorbut dans la Baltique, tandis que celles des Hollandois qui croiſoient de conſerve avec elles, en ont été preſque entièrement préſervées; comment l'Amiral Oſborn diſſipa cette maladie à bord de ſon Vaiſſeau. Je m'étois également étendu ſur l'expédition de l'Amiral Anſon, ci-deſſus *page 130 & ſuiv.* de mon Mémoire, ainſi que ſur celle de l'Eſcadre de M. Dubois de la Mothe, en 1767, tandis qu'au moyen du régime végétal le ſcorbut ceſſoit ſur les Vaiſſeaux de M. d'Orvilliers.

M. Pringle reconnoît deux ſortes de ſcorbut, l'un de terre, l'autre de mer. A cela près, nous marchons toujours ſur la même ligne; mais malgré ſon autorité, je perſiſte toujours à croire que le ſcorbut eſt la même maladie ſur la mer & ſur la terre, & que la prodigieuſe variété que l'on remarque dans ſes ſymptômes, les a ſeuls fait attribuer à des maladies différentes.

Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit dans mon Traité des Maladies des Gens de mer, *page 68 :* « l'identité des causes qui pro- » duisent le scorbut dans des régions & des » climats différens, ne permet pas qu'on en » reconnoisse de diverses espèces. La division » que certains Auteurs en ont faite en scorbut » de terre & scorbut de mer, me paroît frivole, » & je l'ai prouvé.

M. Pringle : « l'opinion reçue qu'il n'y a » guère de constitutions totalement libres d'af- » fections scorbutiques, est si peu vraie, » qu'excepté parmi les Matelots ou parmi ceux » qui mènent une vie semblable à la leur, & » particulièrement parmi ceux qui mangent des » alimens salés ou pourris, sur-tout s'ils vivent » dans un air sale, j'ai lieu de croire que c'est une des maladies les moins fréquentes. »

J'ai dit, sinon de même, du moins la même chose, *page 457* de mon Traité : « Si la puri- » fication de l'air & la propreté sont si essen- » tielles pour la conservation des Équipages, » ainsi que je venois de le prouver, combien » *la nature & la qualité des alimens* ne doivent- » elles pas avoir d'influence sur la santé des

Matelots! « *Page 483:* « Quoique *la purification de l'air, le ſoin de la propreté & le choix des alimens*, ſoient les principaux moyens de prévenir les maladies qui affligent les Équipages, &c. & dans mon Mémoire, ci-deſſus *page 110*. Je crois avoir prouvé dans mon *Traité des Maladies des Gens de mer, que les ſalaiſons dont les Matelots font uſage*, ſont la principale cauſe du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent; que l'on joigne les cauſes auxiliaires que j'ai amplement détaillées ailleurs, l'air putréfié de l'entre-pont *que les Matelots reſpirent, les émanations infectes* qui s'élèvent du fond de cale, & aux impreſſions deſquelles ils ſont expoſés, la promptitude avec laquelle ils paſſent ſans précaution, & ſouvent ſans vêtement, de l'habitude chaude de l'entre-pont, à l'air quelquefois très-froid qui règne ſur le pont, &c; l'on aura une réunion d'agens très-propres à faire naître promptement le ſcorbut parmi les Équipages; ce qui eſt arrivé toutes les fois que ce concours a eu lieu ».

M. Pringle : « J'ai ſoumis cette opinion (on a vu que c'eſt auſſi la mienne) au juge-

» ment de la Société Royale de Londres, il y » a plusieurs années. Je vous dis alors, contre » l'opinion commune, que l'air de la mer n'est » pas la cause du scorbut (tant qu'elle est » seule, sans doute) puisque pendant les plus » longs voyages, *la propreté, la ventilation & » les provisions fraîches préservoient de cette » maladie l'Équipage d'un Vaisseau*, & que » sur les côtes où il n'y a pas de marécages, les » habitans ne sont pas sujets à cette indispo- sition, quoiqu'ils respirent l'air de la mer ».

N'est ce pas là ce qu'on a lû précédemment dans ce que j'ai cité de mon Ouvrage à la *page 485 ! Quoique la purification de l'air, &c.* Encore une autre preuve, *page 63* du même Traité : « Il y a des pays où le scorbut est » endémique ; mais dès que l'*on réfléchit sur » leur situation*, il est visible que toutes les » conditions requises pour le produire, y sont » fréquemment réunies. Ces pays sont *froids, remplis de marais, d'étangs, de rivières* ». « Il faut remarquer, ai-je encore dit à la » *page 67* du même Ouvrage, que si le *scorbut » est une maladie presqu'inconnue dans les villes » maritimes*, comme à Toulon, à Gènes, à

Livourne, & ſpécialement à Veniſe qui eſt « une ville toute coupée de canaux, c'eſt que « ces villes ſont ſituées dans des climats chauds « où les vapeurs aqueuſes ſont aiſément éle- « vées & diſperſées dans l'air; c'eſt que les « Habitans, comme on l'obſerve dans toute « l'Italie, ſe nourriſſent par préférence de riz « & d'autres ſubſtances végétales ». Le Docte Préſident ſuit toujours de près le Médecin François.

M. Pringle : « Je remarquerai que les viandes ſalées ſe pourriſſent en effet après « un certain temps, quoiqu'elles reſtent man- « geables à cauſe du ſel; que le ſel ordinaire « qui paſſe pour un des meilleurs préſervatifs « contre la corruption, n'eſt qu'un préſervatif « ordinaire lors même qu'on en met une « grande quantité, & que, ſi l'on en met « auſſi peu que dans nos viandes fraîches à « table ou dans nos viandes ſalées, il hâte « la putréfaction, au lieu de l'empêcher ».

J'avois dit à peu-près la même choſe, dans mon Mémoire ci-devant, *page 123* : « Les Gens de l'Art les moins inſtruits chercheront-ils dans l'uſage des ſubſtances «

» animales, des secours contre le scorbut ? Ne » reconnoîtront-ils pas au contraire dans cette » espèce d'aliment, la propriété de faire naître » cette maladie & de la perpétuer, lorsqu'ils » réfléchiront que ces substances tendent toutes » à une décomposition putride plus ou moins » prompte ! Les *substances animales* que l'on » assigne aux Matelots, ne sont-elles pas *à* » *demi-dépravées !* Car, que l'on ne s'y trompe » pas, *le sel & tous les autres moyens employés* » *pour leur conservation*, peuvent bien retarder » la marche de la décomposition putride qui » les attend ; mais ils ne sauroient la suspendre : » c'est une vérité trop connue pour qu'elle ait besoin de preuves ».

M. Pringle croit qu'on s'est trompé sur la cause du scorbut chez les peuples du Nord & sur-tout chez ceux qui habitent les environs de la Baltique ; « Dans les longs & rigoureux » hivers de ces contrées, dit-il, les troupeaux » privés de pâturages, peuvent à peine sub- » sister, les habitans sont obligés de les tuer » à la fin de l'automne, & de les saler pour » plus de six mois. Cette nourriture putride » qu'ils prennent si long-temps, & *à laquelle*

les

les habitans du Sud ne ſont pas réduits, « (ce que j'ai dit en parlant des pays Méri- « dionaux), ſemble être la cauſe principale « de cette maladie. » N'ai-je pas également attribué en grande partie aux *ſalaiſons*, comme on l'a vu plus haut, les ravages du ſcorbut !

M. Pringle: « Si on réfléchit que dans le Nord, le bas peuple n'a preſque point de « légumes ou de fruits, & très-peu de liqueurs « fermentées l'hiver, & qu'il habite ſouvent « des maiſons humides, ſales & mal aërées; « il eſt aiſé de concevoir pourquoi il eſt ſujet « à la même maladie que les Gens de mer, « tandis que d'autres Nations ſous une même « latitude, mais qui vivent d'une manière « différente, s'en préſervent. »

J'ai répété à chaque page de mon Traité, que *la conſtitution froide & humide de l'air* eſt une des principales cauſes du ſcorbut, & que les cauſes auxiliaires ſont *les alimens de mauvaiſe qualité, les ſalaiſons ſur-tout, les boiſſons corrompues, la malpropreté, l'humidité, la trop grande inaction ou le travail exceſſif*, &c. « Si le ſcorbut, ai-je ajouté, eſt moins meur- trier aujourd'hui & plus rare (obſervation «

» qu'on va retrouver dans le Discours de » M. Pringle) *chez les peuples du Nord,* » en Hollande, en Hongrie, en Danemarck, » en Russie & dans une partie de l'Allemagne, » c'est que l'air qui y règne est devenu plus » salubre par l'écoulement des eaux (je prie » le Lecteur de se souvenir de cette phrase » dont M. Pringle s'est bien souvenu), par » le défrichement des terres, & par les saignées » faites aux marais dans les pays où ils étoient » communs; c'est que le goût de l'Archi- » tecture s'étant répandu chez les Nations, » *la position des maisons* a été mieux choisie, » les appartemens ont été plus aërés & plus » secs, *c'est qu'enfin la manière de vivre est* » *changée :* on use plus communément *de* » *liqueurs fermentées,* non spiritueuses qui sont tout-à-la fois aliment & remède. » Plus bas: « Les grandes villes doivent aussi être rangées » parmi les lieux où la température de l'air » est très-propre *en hiver,* à disposer au scorbut » *le bas peuple* sur-tout *qui loge dans des* » *chambres basses* où la lumière pénètre à peine, » *qui n'a que de mauvais alimens,* & qui ne peut se procurer du vin pour boisson. »

On voit ici conformité d'idées, de principes & preſque d'expreſſions. J'invite le Lecteur à relire ce que je viens de citer *ſur le défrichement des terres*, ſur la poſition & l'embelliſſement des maiſons, & il y retrouvera cette réflexion de M. Pringle: « Permettez-moi, Meſſieurs, de remarquer en paſſant que *les* « *progrès de l'agriculture, du jardinage & des* « *autres arts de la vie*, en étendant leur influence « juſqu'aux parties les plus éloignées de l'Eu- « rope & *juſqu'au plus bas peuple, commencent* « *à diminuer ſenſiblement cette maladie; même* « *dans les climats où elle étoit jadis plus* « *répandue.* »

M. Pringle: « On a aſſuré que les hommes qui vivent ſur les côtes de la mer, deviennent « ſcorbutiques, ſans manger de viandes ſalées; « mais je n'en ai jamais connu d'exemple, « excepté dans *ceux qui reſpiroient un air ma-* « *récageux ou putride* (ce que j'avois dit, « comme on l'a vu plus haut), d'ailleurs *qui* « *ne faiſoient point d'exercice* (j'avois dit: *la* « *trop grande inaction eſt une cauſe auxiliaire* « *du ſcorbut*), & ne mangeoient ni fruits ni « légumes frais; car alors les humeurs ſe «

» corrompent de la même manière, mais non » pas au même degré que celles des Gens de mer. »

Tout cela est encore un extrait fidèle de mille endroits de mon Traité: par-tout j'ai recommandé l'*exercice, les fruits, les légumes frais, les liqueurs fermentées*, & j'ai défendu *les salaisons:* j'ai dit qu'*on pouvoit vivre sur les côtes de la mer sans devenir scorbutique.* J'ai démontré dans mon Ouvrage, dans deux Mémoires publiés après, l'utilité, la nécessité même du régime végétal sur mer.

M. Pringle: « Ainsi dans la dernière guerre, » lorsque le château de Sisinghust, au comté » de Kent, fut rempli de prisonniers François, » le scorbut se manifesta parmi eux, quoiqu'on » ne leur eût pas servi de viandes salées en » Angleterre; on leur donnoit chaque jour » de la viande fraîche & du pain, mais sans » légumes ou sans végétaux. Outre le manque » de légumes, on observa que les cours du » Château étoient sales & trop pleines, les » chambres humides à cause du fossé qui les » environnoit, & que l'espace accordé aux » prisonniers pour prendre l'air, étoit si petit

& ſi bourbeux dans les temps de pluie, « qu'ils ſortoient rarement. D'après les repré- « ſentations du Chirurgien, on permit de « donner aux priſonniers des racines & des « légumes, & de placer les malades dans un « village voiſin & ſur un terrein ſec, où ils « pouvoient prendre l'air & marcher; à l'aide « de ces remèdes, ils recouvrèrent tous promp- « tement la ſanté. Le même Chirurgien m'ap- « prit en outre que, dans les parties les plus « baſſes & les plus humides de ce Comté où « vivoient quelques hommes de ſa profeſſion, « on voyoit de temps en temps de petites « affections ſcorbutiques chez le bas peuple, « & ſur-tout chez ceux qui vivoient tout « l'hiver de lard ſalé, ſans liqueurs fermentées, « ſans légumes & ſans autres fruits que quelques « pommes. » Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que j'avois auſſi dans mon Ouvrage rapporté un exemple ſemblable à celui que M. Pringle vient d'expoſer à nos yeux. On y lit, *page 50*: « Pendant les derniers mois du ſiége de Thorn par les Suédois, *il tomba beaucoup de pluie*; « & quoique *le défaut de végétaux* (M. Pringle « a dit *le manque*), puiſſe être compté dans «

» ce cas, pour une des causes principales qui » firent naître le scorbut parmi les soldats de » la garnison & les habitans, on ne peut » méconnoître la part qu'y eut l'*humidité à* » *laquelle ils furent exposés.* Si aussitôt après la » capitulation, & dès que l'entrée des *végétaux* » *récens* y fut libre, *le scorbut ne tarda pas à* » *disparoître*, sa cessation fut autant dûe à la » faculté qu'eurent les soldats & les habitans » *de se retirer dans des endroits secs & chauds,* » *qu'à la nourriture végétale qui leur fut procurée.* » Plus loin : « La violence avec laquelle le » scorbut ravagea l'armée Impériale en Hongrie » près de Cronstat, ne peut être *attribuée* » *qu'à l'humidité qui régnoit dans le camp, tant* » *à cause des pluies continuelles qui tombèrent,* » *qu'à cause du voisinage des étangs, des marais* » *dont le pays est rempli*, & des forêts dont » il est couvert, qui ne permettent pas à l'air » de disperser assez loin les vapeurs aqueuses dont il se charge. » Aux *pages 90, 92 & 93:* « Il seroit à souhaiter que l'on ne couchât pas » *dans les souterrains* ni dans les rez de-chaussée, » lorsqu'ils sont *humides*.... On ne sauroit trop » recommander de s'abstenir d'un long usage

de viandes salées & fumées... tout ce que « je viens de dire, peut s'appliquer *aux personnes qui habitent des endroits marécageux*, « couverts de bois *& remplis d'étangs, &c.* « Elles doivent *loger dans des appartemens* « *élevés, aërés & secs, & se nourrir d'alimens* « *frais & de liqueurs bien fermentées;* mais si « toutes les précautions que j'indique, paroissent insuffisantes, on a un moyen presque « sûr qu'on peut toujours se procurer sur « terre: c'est celui de changer d'habitation. « On peut aller dans un *pays plus sec, plus* « *élevé, plus sain, où les causes prédisposantes* « *du scorbut n'existent presque jamais:* c'est « ainsi que les Anglois attaqués de cette « maladie, quittent leur île pour venir habiter « les provinces méridionales de France *où il* « *pleut rarement*, & où par conséquent *les* « *marais, les étangs & les brouillards sont* « *moins fréquens.* »

M. Pringle: « Je suis persuadé qu'en examinant les différens anti-scorbutiques qui « ont été approuvés & adoptés dernièrement, « on trouvera que, quoiqu'ils puissent varier « dans la manière d'opérer, ils contribuent «

» cependant tous à corriger ou prévenir la » putréfaction, soit de l'air dans les parties du » Vaisseau les plus fermées, soit des viandes, » soit de l'eau, des vêtemens, des lits & du » corps lui-même. L'examen des principaux » anti-scorbutiques, & des autres moyens em- » ployés par le Capitaine Cook, a donné » peut-être un nouveau poids à cette idée, & » ce sera une raison de plus de méditer sur ces » principes, afin de perfectionner cette branche importante de la Médecine. »

Cette idée, ou plutôt ces idées, on les trouve à chaque page de mon Traité sur les Maladies des Gens de mer, & dans les Mémoires qui l'ont suivi. Ci-devant, *page 123*, j'ai dit : « On voit que les *anti-septiques*, de » quelque part que nous les tirions, sont *des* » *moyens indiqués, soit pour prévenir, soit pour* » *guérir le scorbut ;* & qu'au contraire, tout ce » qui peut *favoriser & hâter la putréfaction* de » nos humeurs, doit être écarté & proscrit » comme très-opposé au but que l'on se propose d'atteindre. » *Page 410* de mon Traité, j'avois également parlé des *moyens qui contribuent à corriger ou prévenir la putréfaction*

de l'air dans les parties du Vaiſſeau les plus fermées; page 448 *de la propret é du Vaiſſeau & de l'Équipage;* page 457 *de la nourriture,* pages 455 & 456, *des lits, des hamacs, des vêtemens; enfin de l'eau,* depuis la *page 475* juſqu'à la *page 481.* La phraſe de M. Pringle n'eſt donc que le ſommaire de tous ces articles que j'ai diſcutés avec ſoin.

M. Pringle : « Le Capitaine Cook commence par la drêche ſa liſte des proviſions : « il dit qu'il en faiſoit un moût doux & qu'il « en donnoit à ceux qui avoient des ſymptômes « manifeſtes de ſcorbut & à ceux qui y paroiſ- « ſoient le plus ſujets : il le préfère à la bière, « & le regarde comme un des meilleurs anti- « ſcorbutiques que la Médecine ait encore « trouvé. »

D'abord la vertu de la drêche étoit connue depuis long-temps. Macbride en a fait l'éloge en beaucoup d'endroits; ainſi M. Cook n'a ici que le mérite d'avoir ſuivi un conſeil qui peut être très-bon. Je n'ai eu garde d'oublier la drêche dans mes Ouvrages ſur les maladies des Gens de mer; mais j'ai été, & je ſuis, d'un avis un peu oppoſé à ceux de Macbride & de

M. Cook. J'ai prouvé ou essayé de prouver qu'il est des cas où la drêche n'est pas aussi bonne que la bière aux scorbutiques. Je prie le lecteur de peser mes raisons ; je vais lui rappeler ce que j'ai dit à ce sujet, dans un de mes Mémoires.

« La partie amidonnée & la partie tenace » des farineux, susceptibles de deux fermenta- » tions différentes, nous mettent encore dans » le cas de prononcer pourquoi, à titre d'anti- » septiques, les végétaux méritent de beaucoup » la préférence sur les farineux, quoique ceux- » ci soient infiniment plus nourrissans que » ceux-là; & pourquoi les farineux sont sou- » vent insuffisans pour remédier à l'acrimonie » putride une fois portée à certain degré ; à » moins qu'on ne leur allie, comme je viens » de le dire, une certaine quantité de matière » végétale acescente, telle que le miel, le sucre » ou quelques plantes fraîches en conserve, » telle que l'oseille, l'oignon, le chou, l'ail, » & même le piment ou poivre-long, lesquels » étant préparés convenablement, peuvent se » garder assez long-temps à la mer, & remplir, » étant réunis aux farineux, la double intention

que l'on ſe propoſe, de guérir le ſcorbut & « de rétablir les forces de ceux qui en auront « été attaqués ; ce que la drêche, quelque « fraîche qu'elle ſoit, ne peut opérer qu'im- « parfaitement, parce qu'elle n'a pu, par ſa « préparation, acquérir la quantité de corps « ſavonneux qui lui manque, pour reſſembler « aux végétaux frais, & que les grains employés « à la faire ayant perdu par la germination une « partie de leur principe igné, il ne peut leur « reſter d'autre reſſemblance avec les légumes « frais, que la propriété que la farine d'orge « acquiert par cette préparation, de pouvoir « fermenter promptement comme eux, & de « ſe digérer avec plus de facilité ; ce qui peut « être de quelque avantage dans certaines ma- « ladies, mais qui n'en ſauroit être un dans le « traitement du ſcorbut, qu'autant qu'on vou- « dra joindre à la drêche du miel de bonne « qualité ou de la caſſonade ; ce qui en for- « mera un aliment doux, ſavonneux, d'autant « plus anti-ſeptiques, que la caſſonade & le « miel contenant plus d'air fixe ou de principe « igné employé à la confection du corps mu- « queux qui les conſtitue preſque en totalité, «

» ces substances ne peuvent qu'ajouter à la » propriété anti-putride des farineux & les » rapprocher de l'efficacité des végétaux frais; » d'où l'on peut conclure que Macbride n'a » pas eu raison de tirer de la promptitude avec » laquelle la drêche fermente, une preuve de » son efficacité dans le scorbut. Il me paroît » d'ailleurs n'avoir pas fait assez d'attention à » la quantité d'air qu'elle fournit, & n'avoir » pas tenu compte du principe savonneux » contenu dans les végétaux récens, principe » sans lequel on ne sauroit expliquer la dispa- » rition des accidens du scorbut, qui dérivent » de l'épaississement & de la viscosité de la » lymphe que ces sucs savonneux combattent avec efficacité. » On voit que ce n'est pas sans raison que j'ai rejeté la drêche dans certains cas, pour l'admettre dans d'autres.

M. Pringle: « L'air fixe, si salutaire à l'éco- » nomie animale, est en plus ou moins grande » quantité dans toutes les liqueurs en fermen- » tation, & il s'oppose à la putréfaction dès » que le travail ou le mouvement intérieur commence. »

Cela n'est qu'une conséquence du principe que

j'ai établi ci-deſſus, *p. 116, 117 & 118*, ou plutôt, c'eſt le même principe autrement préſenté: J'avois dit : « La pourriture ne s'empare des ſubſtances d'où nous voyons ſpontanément « s'échapper beaucoup d'air, que parce que, « par cette émanation, *le fluide conſervateur* ne « ſe trouve plus alors dans la proportion re- « quiſe *pour empêcher la diſſolution* ou plutôt « *l'incohérence des autres principes* qui entrent « dans la compoſition de ces ſubſtances, d'où « l'on pourroit conclure que *l'art de conſerver* « *les corps vivans*, ce qui eſt notre but, ne « conſiſteroit qu'à ſavoir y *entretenir une quan-* « *tité ſuffiſante de matière de feu*, ou plutôt à « ſavoir fournir à cette matière des aſſociés pro- « pres à l'enchaîner, à fixer autant qu'il le faut, « cet être preſque incoërcible. Il y a grande « apparence que nous ne trouverions que cela « dans ces ſubſtances que nous reconnoiſſons « pour anti-ſeptiques à un degré éminent. »

M. Pringle : « L'air fixe abonde dans le vin, & il n'y a peut-être pas de ſubſtance végétale « qui en ſoit plus remplie que le jus de raiſin ; « & comme le vin a un goût agréable, il faut « le mettre au premier rang parmi les anti- «

» scorbutiques. Le cidre & les autres produc-
» tions vineuses qu'on tire des fruits, sont
» également bonnes, ainsi que les différentes
» espèces de bière. Il est à desirer que la petite
» bière, cet excellent breuvage, se renouvelle
en mer. »

On lit à chaque page de mon Traité les mêmes choses, souvent les mêmes expressions. Et ci-dessus, *page 202* : Il seroit essentiel qu'on « embarquât, outre les objets de consomma-
» tion, tant pour les malades que pour les con-
» valescens, & même les Matelots en santé, *une*
» *certaine quantité de suc de raisin bien cuit. C'est*
» *un excellent anti-scorbutique* dont je ne sau-
rois assez recommander l'approvisionnement. »
Page 92 : « *L'usage du vin produit de bons*
» *effets.* On peut le rendre plus actif & plus
» propre à s'opposer au scorbut, en y faisant
» infuser une certaine quantité de quinquina:
» cette écorce est le meilleur des anti-scorbu-
tiques. » *Page 101 & 102* : « *Quelques bou-*
» *teilles de vin* distribuées à propos, une plus
» grande quantité de légumes, &c. serviroient
» admirablement bien à éloigner la disposi-
tion que les Matelots auroient au scorbut. »

« Les mauvais alimens dont les Matelots font uſage, étant une cauſe auxiliaire dont « l'énergie eſt très-grande, rien ne ſeroit plus « utile que d'en changer la qualité. *Le vin eſt* « *alors un excellent antidote;* on doit en donner « dans ce cas aux Matelots : *c'eſt un reſtaurant,* « *un tonique, un anti-ſcorbutique merveilleux.* » *Page 141 :* « Je recommande les oranges, les citrons, les pommes, les groſeilles, l'épine- « vinette, *les ſucs de ces fruits, ſoit en nature,* « *ſoit épaiſſis* & édulcorés avec le ſucre, *le moût* « *de vin cuit, le cidre, le vin, la bière,* le punch « très-acidule & édulcoré avec le miel ou le « ſucre. » Plus loin : « On donnera à chaque malade, par repas, un demi-ſetier *de bon* « *vin,* ſoit ſimple, ſoit compoſé avec les amers, « ou une demi-bouteille de bière. *L'uſage* « *du cidre,* ſur-tout, ſera excellent dans ces momens. »

J'ai dit : *Alors, dans ce cas, dans ces momens, dans ces circonſtances,* parce que je diſtingue dans le ſcorbut trois périodes; c'eſt ce qui m'a fait varier les alimens & les boiſſons ſuivant le changement de période. M. Pringle n'a pas cru devoir me ſuivre dans ces diſtinctions, &

sans doute il a pensé qu'une simple analyse n'avoit pas besoin de tant de précision. *Page 482*, j'ai dit encore : « *Le vin est très-favorable* » *aux Matelots*, ainsi que les autres liqueurs » fermentées, *telles que la bière, le cidre, &c.* » *Le vin sur-tout* est un stomachique d'un usage » nécessaire à des gens qui se nourrissent d'ali- » mens grossiers, qui vivent sur un élément » humide. Mais ce n'est pas assez que le vin ne » soit pas gâté, il faut encore qu'il soit un peu » vigoureux, tel qu'est, par exemple, le vin de » Bordeaux. *Page 103 : Les sucs de groseille,* » *de citron, d'orange, & ceux des autres fruits* » *aigrelets, épaissis au bain-marie, & conservés* » *dans des bouteilles exactement bouchées, sont* » *de la plus grande utilité pour prévenir le scorbut.* » On pourroit en faire prendre à tout l'Équi- » page une cuillerée le matin *dans un verre de* » *vin ou de bière.* Et plus loin : *Le cidre & la* » *bière sont de bons anti-scorbutiques ; la première* » *de ces boissons sur-tout, a toujours produit* » *d'excellens effets dans cette maladie ;* d'où l'on » doit conclure qu'on ne sauroit trop recom- » mander aux Capitaines d'en faire embarquer » une quantité convenable. *La bière bien faite,*

chargée

chargée de houblon, eſt une liqueur fer- « mentée qui fortifie, qui nourrit, & qui, en « même-temps, contient des principes très- « propres *à prévenir le ſcorbut & à le combattre.* »

« On pourroit encore faire une eſpèce de bière particulière & très-ſalutaire aux Gens « de mer, en faiſant infuſer dans la décoction « du grain dont elle eſt compoſée, une quan- « tité convenable de quinquina ou d'abſinthe, « & en y laiſſant ces ſubſtances dans le temps « de ſa fermentation. On connoît trop la « vertu anti-ſeptique & ſtomachique de ces « ingrédiens, pour ne pas ſentir tout l'avantage « d'une pareille addition. »

M. Pringle s'étend beaucoup ſur la fabrique du *quas* des Ruſſes, qui n'eſt autre choſe qu'une liqueur mitoyenne entre le moût & la petite bière ; ce qu'il n'a fait, peut-être, qu'à l'imitation de ce qu'on vient de lire ſur l'eſpèce de bière que je propoſe. « Il ſemble, dit-il, que dans la fabrique de ce *quas*, la farine de ſeigle « accroît la fermentation & ajoute plus d'air « fixe, puiſque la drêche ſeule ne pourroit pas « produire ſitôt une liqueur auſſi acide & auſſi « vive, & il eſt probable que lorſqu'on «

» donnera aux autres grains un degré conve-
» nable de fermentation, ils acquerront plus
ou moins la même qualité. » Ce n'est encore
là qu'une conséquence de ce que j'ai écrit
ci-dessus, *pages 116, 117, 118 & 168, sur la fermentation des grains.* Il faudroit rapporter les quatre pages entières. A la dernière on lit : « On ne doit pas être étonné de voir
» le scorbut céder au seul régime des végétaux
» frais, puisque de tous les alimens il n'en est
» aucun qui *fermente plus promptement & qui*
» *fournisse plus d'air,* & par conséquent plus de
» matière du feu qui entre dans sa composi-
tion, &c. »

M. Pringle : « D'après ce que m'a dit un
» Officier de Marine, ami du Capitaine Cook,
» je pense du moins que l'avoine produiroit
» cet effet. Cet Officier croisant sur un grand
» Vaisseau, au commencement de la dernière
» guerre, & le scorbut se manifestant parmi
» l'Équipage, il songea à une espèce de nour-
» riture dont il avoit vu faire usage dans
» quelques campagnes d'Angleterre, & il jugea
» qu'elle lui seroit très-utile. On remplit de
» gruau d'avoine un vase de bois; on y verse

de l'eau chaude, & l'infuſion continue juſ- « qu'à ce que la liqueur commence à devenir « aigrelette; on tire enſuite de l'eau du vaſe « de bois, & on la fait cuire juſqu'à la conſiſ- « tance d'une gelée. Il prépara du gruau de « cette manière, & il en fit ſervir dans les « chambrées. Il l'adoucit d'abord avec du ſucre, « & il ajouta un peu de vin de France. Il m'a « aſſuré qu'en prenant de ce gruau & s'abſte- « nant de viandes ſalées, ſes ſcorbutiques « guérirent tous ſans ſortir du Vaiſſeau; que « cet expédient lui réuſſit dans le voyage & « dans toutes ſes autres campagnes durant la « guerre, & qu'il ne fut obligé d'envoyer « aucun de ſes malades à terre. » Rien de tout cela n'eſt difficile à croire. J'ai dit en cinq ou ſix endroits beaucoup de bien de ce *gruau*, parce que j'avois auſſi l'expérience pour moi. Il eſt vrai que je n'ai pas donné la manière de le faire. Je m'étois contenté de *vanter ſes bons effets ſur la Therpſicore, ſur l'Éléphant*, & de rapporter, ci-devant *page 226* de mon Mémoire, qu'un Chirurgien avoit nourri à la mer avec ſuccès, un ſcorbutique *avec l'orge, le gruau*, le riz & le ſagou. « Voald a vu,

» ai-je ajouté, *de très-bons effets dans le* » *scorbut, d'une nourriture préparée avec le gruau* » *& le sucre.* N'est-ce pas à la vie sobre des » anciens Romains, *à la privation des viandes* » *salées* qui n'étoient pas en usage parmi eux, » & à la grande consommation qu'ils faisoient » de végétaux & de vinaigre, que l'on doit » attribuer l'absence du scorbut dans leurs » Légions tant qu'elles restèrent en quartier » dans la Pannonie & dans les endroits maré-cageux des Gaules ! » Plus haut j'avois dit, qu'avec de la *bouillie d'orge, d'avoine & un peu de choux-croûtes, on pouvoit préserver les Équipages des ravages du scorbut.* On a vu d'ailleurs que sur l'*Achille*, le *Zéphir*, & beaucoup d'autres Vaisseaux, les *scorbutiques ont été guéris*, par les moyens que j'ai indiqués, *sans aller à terre.*

« Avant qu'on connût, dit M. Pringle, » la puissance de l'air fixe contre la putré-» faction, on attribuoit la vertu des fruits, » des légumes & des liqueurs fermentées, à » leur acide, & nous avons toujours lieu » de croire que l'acide contribue à produire cet effet ». Il répond ensuite à ceux qui

prétendent qu'on a fait uſage avec peu de ſuccès des acides minéraux qui contiennent peu ou point d'air fixe. Il explique pourquoi l'Élixir de vitriol combat peu efficacement le ſcorbut, & propoſe l'eau acidulée avec l'eſprit de ſel de mer, dans la proportion de dix gouttes ſeulement pour une quarte, ou avec de l'eſprit foible de vitriol dans la proportion de treize gouttes pour la même meſure, & de donner à ceux qui ſont menacés du ſcorbut, trois-quarts de cette liqueur par jour.

Dans mon *Traité des Maladies des Gens de mer*, j'avois auſſi donné la manière de tirer parti *du vitriol & des acides minéraux. Page 110* de mon Ouvrage, on lit : « Pluſieurs Auteurs qui ont préſumé que le *limon*, « *l'orange & les autres fruits aigrelets s'oppo-* « *ſoient au vice ſcorbutique par leur acidité*, ont « cru qu'on pouvoit par analogie, ſubſtituer à « ces ſubſtances ſalutaires, des acides qui étant « concentrés, pourroient dans une petite « doſe, communiquer une agréable acidité à « une très-grande quantité de boiſſon, tel « que l'*Élixir de vitriol*, tant recommandé en « Angleterre. Si ce moyen avoit pu remplir «

» l'objet pour lequel on l'avoit proposé, il » auroit été d'autant plus avantageux, qu'une » très-petite portion *de cet acide minéral auroit* » *suffi pour guérir du scorbut un Équipage nom-* » *breux*. Mais bien loin que les différentes » expériences qu'on a faites, aient prouvé qu'il » eût *la vertu de détruire cette maladie*, on a » eu même occasion de remarquer qu'elle » s'étoit manifestée chez des personnes qui, » depuis un temps assez long, faisoient usage » de *ce faux préservatif;* d'où l'on peut con- » clure que c'est de son *union avec la partie* » *muqueuse & huileuse des fruits, que l'acide* » *qu'ils contiennent, tire son efficacité contre* » *le scorbut*. Il faut cependant convenir que » c'est un remède qui ne doit pas être entiè- » rement proscrit. On peut *l'employer avec* » *succès* pour combattre, *non pas la cause,* » *mais les symptômes du scorbut qui s'annoncent* » *dans la bouche*. Il arrête l'hémorragie des » gencives & les raffermit; il suffit alors de » l'employer en gargarismes. Si cependant on » n'avoit rien de mieux en sa disposition, on » pourroit y avoir recours. Mais en ce cas » il faudroit, au lieu de le faire prendre dans

un *véhicule purement aqueux*, le joindre aux « alimens mucilagineux dont on nourrit com- « munément les Matelots. Par exemple, après « l'avoir uni à une ſuffiſante quantité de « ſucre, & en avoir formé une eſpèce de corps « ſavonneux, on l'incorporeroit exactement « avec les pois, les haricots, le riz & les « autres légumes que mangent les Matelots. » A la *page 146* : « Tant que les *eſprits de vitriol, de ſel, de nitre*, dulcifiés, ne ſeront « unis à aucun corps qui puiſſe lier & enve- « lopper l'acide, le neutraliſer pour ainſi dire « avec une ſubſtance graſſe, *ils produiront rare-* « *ment de bons effets* ». M. Pringle n'eſt donc pas le premier qui ait dit que l'*acidité des fruits, des légumes & des liqueurs fermentées, contribuoit à écarter la putréfaction ; ni qui ait combattu le premier le peu d'efficacité de l'Élixir de vitriol quand il eſt ſeul ; ni enfin qui ait propoſé le premier de le rendre efficace.*

M. Pringle : « Si l'air fixe & les acides ſont de ſi bons préſervatifs contre le ſcorbut, « pourquoi le Capitaine Cook a-t il employé « ſi peu de rob de limons & d'oranges ! car « c'eſt ainſi qu'on a appelé les extraits, ou les «

» sucs épaissis de ces fruits en traitant cette maladie. » Il en donne la raison ensuite : « On ne doit donc pas s'étonner que le Ca- » pitaine Cook ne connoissant pas la dose » convenable de ces jus, & les ayant vu man- » quer dans tous les essais, ait conçu une foible » idée de ces anti-scorbutiques. Il est à propos » de remarquer que, comme ils avoient été » réduits à un très-petit volume par l'évapora- » tion sur le feu, ce procédé les avoit vrai- » semblablement beaucoup affoiblis, & qu'avec » leurs particules aqueuses, ils avoient perdu » de leurs particules aëriennes, d'où dépend, » en grande partie, leur qualité anti-septique. » Si donc on essayoit de nouveau ces excel- » lens fruits, il seroit plus à propos d'envoyer » à la mer les jus purifiés en caisses entières, » suivant ce qui a été proposé à l'Amirauté, il » y a quelques années, par un Chirurgien de » la Marine, très-habile & très-expérimenté. » Les témoignages en faveur des qualités salu- » taires de ces acides, sont en effet si nombreux » & si persuasifs, que, s'il y avoit encore des » exemples de leur peu de succès pareils à ceux » de ce voyage, je ne croirois pas encore cette

raiſon ſuffiſante pour les ôter de la liſte des « meilleurs anti-ſcorbutiques ».

Page 103 de mon Traité, j'avois dit : « *Le ſuc de citrons, de groſeilles, d'oranges, & ceux* « *des autres fruits aigrelets épaiſſis au bain-* « *marie & conſervés dans des bouteilles exacte-* « *ment bouchées, ſont de la plus grande utilité* « *pour prévenir le ſcorbut.* » Plus loin : « *Les avantages que l'on a tirés de leur uſage* dans les « circonſtances les plus critiques, prouvent « tout-à-la-fois *l'efficacité du ſuc de limon ou* « *d'orange, & la néceſſité d'en être pourvu.* « L'Amiral Charles Wager fit ceſſer le ſcorbut « qui affligeoit ſon Équipage, en donnant « chaque jour à ſes Matelots *une caiſſe de* « *limons* dont ils mangeoient avec profuſion, « & dont ils mélangeoient le ſuc avec de la « bière qui leur étoit diſtribuée. » Plus bas : « *Avec quelle efficacité n'a-t-on pas employé, pour com-* « *battre le ſcorbut, quelques cuillerées de ſuc de* « *limons*, priſes deux fois par jour avec un « peu de vin de Malaga & d'eau ! » *Page 146 :* « On conſeillera donc avec aſſurance, quand le ſcorbut commence à parvenir à ſon troi- « ſième degré, *ſoit les fruits, les citrons, les* «

» *oranges, soit leur suc épaissi,* & cela à des » doses relatives aux bons effets qu'ils produiront. » *Page 14* de mon second Mémoire : « L'Amiral Osborn, étant en croisière devant » Cadix, se vit forcé de relâcher à Vado, » parce que son Équipage étoit ravagé par le » scorbut. Après quelques jours de relâche, » il se contenta d'embarquer *une quantité con-* » *sidérable d'oranges & de citrons qu'il trouva* » *dans cette ville.* Malgré le temps, qui fut très- » rude, *tous les scorbutiques parvinrent à se rétablir à bord.* » *Page 61 :* « Dans les Colonies » on pourroit suppléer au suc de raisin bien » cuit, *par les robs de citrons, de limons, d'o-* » *ranges,* ou à leur défaut, par un mélange de » crême de tartre & de sucre, auquel on joindroit quelques grains de résine de gayac. » La différence qu'on trouve ici entre M. Pringle & moi, est qu'il veut que l'on envoie en mer les jus purifiés de ces fruits, en caisse entière, & que je recommande de les y envoyer dans des bouteilles exactement bouchées.

M. Pringle : « Le Capitaine Cook ne croit » pas que de grandes provisions de vinaigre » soient aussi nécessaires qu'on l'imagine

communément. Quoiqu'il ait distribué, en « place de l'acide, de *la sourkrout* ou choux- « croûtes aux différentes chambrées, & employé « principalement le feu pour purifier les ponts, « j'espère que les Navigateurs ne se serviront « point de son autorité afin d'omettre cet « article. Le vinaigre sera du moins un bon « assaisonnement pour les viandes salées, & on « peut quelquefois l'employer avec succès, « sur-tout dans les aspersions des postes des « Matelots. Il faut remarquer que l'odeur en « est peu agréable aux personnes en santé, « mais qu'elle l'est communément aux malades, « sur-tout à ceux qui sont entassés dans un « lieu sale ».

Page 99 de mon Traité des Maladies des Gens de mer, j'ai dit : « Une précaution très- « utile dont on pourroit encore user pour « purifier l'air, seroit de *parcourir l'entre-pont* « *avec un fourneau rempli de charbons ardens*, « fait de manière à n'avoir rien à craindre du « feu, & qui seroit toujours accompagné d'un « surveillant exact. Ce feu mobile feroit des « stations de distance en distance ; on jetteroit « sur les charbons enflammés, quelques subs- «

» tances réſineuſes, telles que la réſine de pin, » le benjoin commun, l'encens, & *même une* » *petite quantité de vinaigre, &c.* Page 108 : » *On peut conſerver toutes ces ſubſtances* (les » choux confits & les oignons) *en les marinant avec du ſel & du vinaigre, &c.* » Page 112 : « *L'efficacité du vinaigre, lorſqu'il eſt employé* » *convenablement, & mélangé ſur-tout avec les* » *ſubſtances dont on ſe nourrit, n'eſt point équi-* » *voque dans le traitement du ſcorbut.* Mais il » s'en faut beaucoup qu'il puiſſe être comparé aux ſucs des fruits dont j'ai parlé. » *Page 131 :* « Les cordiaux acidules, les » liqueurs fermentées, comme la bière, le vin, » le *vinaigre dans les alimens, &c. peuvent* » *auſſi trouver place dans la curation du ſcorbut parvenu à ſon premier degré* ». Page 444 : « L'uſage des parfums a été ſouvent recom- » mandé pour purifier l'air, & avec grande » raiſon. Les réſines brûlées, &c. les graines » de genièvre, la déflagration de la poudre » à canon, du ſoufre, les *aſperſions de* » *vinaigre, peuvent être employés avec beaucoup de ſuccès*, &c. »

M. Pringle recommande la *Sour-Krout*

& les choux tant vantés par les Anciens.

En ſept ou huit endroits, j'ai recommandé l'une & ordonné les autres. Ci-deſſus, *page 226* de mon Mémoire, j'ai preſcrit l'uſage de la bouillie d'orge, d'avoine & la *choucroûte*. *Page 14* de ce même Mémoire, j'avois déjà dit : « Lorſque les Flottes Angloiſes étoient réunies à celles des Hollandois, & « qu'elles croiſoient de conſerve dans la mer « Baltique, l'Amiral Wager obſerva que les « Équipages Anglois avoient le ſcorbut à un « haut degré, tandis que cette maladie étoit « à peine ſenſible parmi les Hollandois; ce « que cet Officier attribua *avec raiſon à quelques repas de choux-croûte* que les Hol- « landois donnoient de temps à autre à leurs « Équipages, & ſur-tout à l'uſage de quelques « oranges qu'on leur diſtribuoit. » Ci-devant, *page 221 :* Je deſire qu'on accorde un Prix à celui qui trouveroit le moyen de préparer pour la mer toute ſorte de légumes où fuſſent compris le *chou*, les oignons, l'oſeille, &c. de façon que ſans perdre leurs propriétés ils puſſent ſe conſerver le plus long-temps poſſible ſans altération. *Page 103* de mon Traité, je demande

qu'on embarque les *choux confits avec un peu de vinaigre.* Page 107 : « Si les Matelots » Hollandois sont moins sujets au scorbut que » ceux de la nation Angloise, c'est qu'ils » mangent plus communément des *choux confits* » *& des oignons, soit dans leurs soupes,* soit dans les ragoûts dont ils se nourrissent. » « *Page 129,* j'ordonne le cresson, le raifort, la moutarde, &c. *les choux.* » Page 142 : « *Une soupe aux choux* faite avec du bouillon » de viande fraîche, des oignons, &c. *seront d'excellens moyens à employer contre le scorbut.* » Page 160 : « *Les choux dans la soupe* feront » quelquefois la nourriture des malades. *Ils* » *pourront retirer quelque soulagement de leur usage, &c.* »

M. Pringle : « Un des plus célèbres Méde- » cins de notre siècle a dénoncé le chou comme » ayant quelque chose de vénéneux. Cet Au- » teur croyoit avec aussi peu de fondement, » que le chou étant une plante alkalescente, » & disposée par conséquent à la putréfaction, » ne pouvoit jamais être employé dans le » scorbut, à moins que la maladie ne vînt » d'un acide. Mais les expériences dont j'ai

préſenté autrefois le réſultat à la Société, « prouvent que ce végétal, ainſi que les autres « corps ſuppoſés alkaleſcens, eſt réellement « aceſcent, & le ſcorbut ne provient jamais « d'acidité, mais plutôt d'une eſpèce de putré- « faction où tendoit, à ce qu'on croyoit, la « claſſe mal fondée des alkaleſcens. »

J'avois déjà réfuté Boërhaave à ce ſujet, & tous ceux qui penſent comme lui. *Voyez* ci-devant, *page 200* de mon Mémoire : « Boër- haave en admettant *un ſcorbut acide*, a con- « fondu ſous le même nom générique, deux « maladies eſſentiellement différentes ; car *com-* « *ment concevoir que le ſcorbut puiſſe être produit* « *par une nourriture aceſcente*, lorſqu'il eſt géné- « ralement prouvé par des faits que les plus « puiſſans remèdes de cette maladie *ſont tirés des* « *végétaux qui ont le plus d'acidité*, & que les « farineux, même les plus groſſiers, deviennent, « par la fermentation qui leur eſt propre, les « correctifs de la putréfaction qui s'empare des « matières animales abandonnées à leur mouve- « ment ſpontané ! » Ci-deſſus, *page 212* : « Quand des exercices pénibles accélèrent l'oſcillation « du cœur & des artères, hâtent la progreſſion «

» du sang, augmentent sa trusion & amènent » par-là plus promptement *cet état d'alka-* » *lescence, ou plutôt cette disposition à la putri-* » *dité*, qui est le dernier terme où tendent les » liqueurs animales, *les nourritures végétales,* » *tenaces & acescentes,* ne deviennent-elles pas » même alors la seule espèce d'alimens indi-quée par la Nature! »

M. Pringle : « Parmi les dernières provi- » sions de mer qu'on a découvertes les plus » salubres, chacun a entendu parler de la soupe » portative, & le Capitaine Cook en a tiré un » grand avantage durant son expédition. Ce » bouillon concentré, délivré de toute graisse, » & ayant, par une longue évaporation, jeté » les parties les plus putrides de la viande, est » réduit à la consistance d'une colle, & dans » un endroit sec il se conserve plusieurs années » comme les autres colles, &c. Puisque le » Capitaine Cook observe qu'au moyen de » cette soupe, son Équipage mangeoit une » plus grande quantité de légumes qu'ils n'en » auroient mangé d'ailleurs, on doit convenir que du moins elle a été anti-septique par là. »

Page 462 de mon Traité, j'ai recommandé *l'usage*

l'uſage d'un extrait de viandes ſolides dont les Anglois uſent avec ſuccès, & qu'ils appellent *portatible*, ſoupe, ou ſoupe portative. J'ai fait plus, j'ai donné les moyens de la rendre *plus ſalubre*, & c'eſt peut-être ainſi que le Capitaine Cook l'a donnée à ſon Équipage : « On prendra, ai-je dit, cinq parties de bœuf & une « de mouton : on en coupera la chair par « petits morceaux, *en ſéparant la graiſſe le plus* « *ſoigneuſement qu'on le pourra ;* on écraſera les « os de ces animaux & on fera bouillir le tout « en grande eau, à feu modéré, juſqu'à ce « que la viande ſoit réduite en marmelade, & « cela, conjointement avec une ſuffiſante quan- « tité de ſel & de plantes potagères, &c. Alors « on paſſera le bouillon chaud à travers un « linge un peu ſerré, & on le laiſſera *refroidir* « *pour en ſéparer la graiſſe qui ſera figée.* Cette « première opération faite, il faudra remettre « le bouillon dans la chaudière, qu'on aura « bien nettoyée, & on fera évaporer peu-à-peu « l'humidité juſqu'à ce qu'on ait un extrait « qui, *étant refroidi, ſoit très-ſolide.....* Cet « extrait eſt ſuſceptible de différens aſſaiſon- « nemens. On peut y ajouter pendant la «

» première ébullition, outre les plantes pota-
» gères, un peu de clou de girofle, de muscade,
» de canelle, & un peu de poivre concassé, &c.
» Le haut goût qu'il doit recevoir par ces
» additions, peut tout-à-la-fois servir à le
» rendre plus salutaire & plus agréable. Chaque
» livre de viande fournit deux onces de *pareille*
» *gelée*. Il ne s'agiroit que de la faire en grand,
» & dans les Provinces de France où les bœufs
» & les moutons sont à bas prix. Chaque once
» de cette substance fait dans l'instant un bon
» bouillon, &c. *Cette gelée*, d'ailleurs, *s'altère*
» *très-difficilement*, & le procédé par lequel
» on l'obtient, offre le moyen de placer dans
» un très-petit espace tout ce qu'une grande
» quantité de bœufs & de moutons renferme
» de particules nourricières. Sa conservation
» exige quelques soins, &c. L'endroit le plus
» sec du Vaisseau doit lui être destiné. *Cette*
» *gelée s'est conservée pendant trois ans, tant en*
» *mer que dans les pays chauds, sans éprouver*
la moindre altération ».

M. Pringle : « Le Capitaine Cook ne re-
» clame ici d'autre mérite que d'avoir distribué
» avec prudence les provisions qu'on lui avoit

données; mais il a seul la gloire des règle- « mens absolument nouveaux dont je vais vous « parler, & des essais qu'il a faits avec succès, « d'après les idées de quelques-uns de ses « amis ».

Ces Règlemens, on en trouvera le germe dans mes fréquentes Observations *sur la nécessité d'empêcher les Matelots de se coucher & de prendre leur hamac quand ils sont mouillés, & de les contraindre à se sécher.*

M. Pringle : « Dans le service ordinaire, chaque individu ne peut avoir qu'un som- « meil interrompu, & quand ils sont mouillés, « ils n'ont pas le temps de se sécher avant de « prendre leur hamac, &c. Je sais que rien « ne distingue plus un Officier que le soin « de préserver son Équipage de l'humidité & « des autres injures du temps. M. Cook a « veillé sur le sien avec une humanité parti- « culière, &c. Dans ses campagnes, sous le « Cercle antarctique, il donnoit à chaque « homme un gros habit de laine, garni d'un « capuchon. Les Matelots le trouvoient fort « utile pour manœuvrer à la pluie, à la neige ».

C'est encore ce que j'avois recommandé

instamment aux Officiers marins, & ce qu'avoit fait, en 1760, M. de Brugnon, qui commandoit le Vaisseau du Roi *le Diadème*, ainsi que je l'ai dit dans mon Traité. *Page 159* de mon second Mémoire on lit : « *La manière d'être* » *vêtu, qui influe d'une façon marquée sur* » *l'insensible transpiration, est encore un des agens* » *auxiliaires qui réduisent ou augmentent l'inten-* » *sité des causes principales du scorbut*, & qui » en éloignent ou en accélèrent les atteintes, » & c'est par cette raison que les Officiers de » Vaisseaux qui sont *logés dans les lieux les* » *plus sains & les plus aërés, qui sont le moins* » *exposés aux intempéries de l'air, tant par la* » *nature de leur service que par la bonté de leurs* » *vêtemens, &c.* sont presque toujours à l'abri » du scorbut, ou sont au moins ceux qui l'éprouvent les derniers. » *Page 52* de mon Traité : « *Les Matelots mal équipés qui couchent* » *sur le tillac, ou qui, n'ayant pas de linge pour* » *en changer, laissent sécher sur eux leurs vête-* » *mens mouillés, deviennent très-promptement* *scorbutiques.* » *Page 83* : L'obligation dans » laquelle on est souvent de tenir les écoutilles » fermées, ne permet point le renouvellement

de l'air & *la diſſipation de l'humidité* dans un « temps où les travaux qu'endurent les Mate- « lots, les diſpoſent ſingulièrement au ſcorbut. « Dans ces circonſtances, *leurs habits ſèchent* « *ſouvent ſur leur corps ; leurs lits & leurs cou-* « *vertures ſont preſque toujours humides & quel-* « *quefois même tout-à-fait mouillés.* » Page 97 : Il faudroit que *dans des temps froids,* « *humides & pluvieux, pendant leſquels il règne* « *des brouillards, on ordonnât aux Matelots de* « *ſe couvrir de leur mieux pour éviter les atteintes* « *de l'humidité. Les Officiers devroient défendre* « *qu'aucun Matelot ſe couchât dans ſon hamac* « *avec des habits mouillés.* Car on comprend « que de pareilles imprudences diminuent la « tranſpiration & donnent lieu au déſordre « qu'on voudroit éviter. »

M. Pringle : « Une autre précaution eſſen- tielle contre la putréfaction, c'eſt de tenir « propres les corps, les vêtemens, les hamacs « & les poſtes des Matelots. M. Cook m'a « appris que régulièrement une fois par ſemaine « il paſſoit l'Équipage en revue, & qu'il exa- « minoit ſi chaque homme avoit changé de « linge, & ſi d'ailleurs il avoit la propreté «

convenable. » On voit bien que M. Cook a fait là ce que je demandois qu'on fît. A chaque page de mon Traité, je recommande aux Matelots *la propreté du corps, des hamacs, des postes & des vêtemens.* On a dû s'en convaincre par plusieurs exemples cités précédemment. *Page 490 :* J'ai dit que M. de Brugnon veilloit à ce que chaque Matelot fût assez *bien pourvu de gilets & de chemises pour qu'il pût en changer souvent. Page 98,* j'avois dit : « La » police intérieure d'un Vaisseau veut que les » gens de l'Équipage *aient du linge & des ha-* » *billemens, pour en changer dans le besoin. Après* » *le mauvais temps, il faudroit ordonner aux Matelots de changer de linge & de vêtement.* » Page 452 : « *Chaque Matelot, dans un voyage* » *de long cours, devroit avoir au moins double* » *habillement complet, six chemises, &c. Dans* » *les temps de pluie & d'orage, il ne faudroit* » *jamais souffrir que les Matelots qui auroient* » *été mouillés pendant leur service, entrassent dans* » *leurs hamacs sans avoir changé de linge.* » Page 450 : *Les précautions qui concernent* » *la propreté de l'Équipage en général, & de* » *chaque individu en particulier, méritent*

beaucoup d'attention. On ne ſauroit y veiller « de trop près. Il ſeroit à ſouhaiter, dit M. de « Mörogues, que l'Officier chargé particu- « lièrement du détail & de la diſcipline du « Vaiſſeau, obligeât les gens de l'Équipage à « *changer de linge, à ſe laver, à ſe peigner, &c.* « Enfin, on peut lire tout ce que j'ai écrit ſur « *la propreté du Vaiſſeau & de l'Équipage*, & « l'on verra que le Médecin François avoit « recommandé tout ce qu'a exécuté depuis le « Capitaine Anglois. »

M. Pringle : « Je n'ai pas ouï dire que les Commandans des Vaiſſeaux ſe ſoient encore « ſervis de l'alembic, afin de ſe procurer de « l'eau douce pour laver le linge & les habits, « & cependant il eſt ſûr que l'eau de la mer « ne ſe mêle pas avec le ſavon, & que la « toile humide de ſaumure ne ſe sèche jamais « parfaitement. »

On lit, *page 453* de mon Traité : « Les Matelots embarquent ſi peu de chemiſes qu'ils « les laiſſent, pour ainſi dire, pourrir ſur leur « corps, & lorſqu'ils ſont obligés de les quitter, « ils n'ont point d'autre reſſource que de les « laver dans l'eau de la mer, à la traîne du «

» Vaisseau. Je ne prétends pas que cette espèce » de lessive soit dangereuse; je dis seulement » *que le linge ne sauroit sécher qu'avec peine,* » *qu'il se blanchit mal*, & qu'il reste toujours » imprégné de corpuscules salins qui, à la vérité, » ne sont pas nuisibles par eux-mêmes. Ainsi » je ne blâmerai pas cette méthode, pourvu » qu'après avoir fait égoutter le linge, *on le* » *trempe dans l'eau douce pour le faire sécher* » *plus aisément* & d'une manière plus parfaite » par l'enlèvement de la partie saline qui y » entretient toujours de l'humidité. La décou- » verte de M. Poissonnier lève tout obstacle » à l'exécution de ce *conseil salutaire, par la facilité de se procurer de l'eau douce.* »

M. Pringle : « Il n'est pas besoin de parler » des hamacs & des lits. Tous les Officiers » savent aujourd'hui combien il importe à » la santé des Équipages, de les tenir secs » & bien aërés, puisque la respiration de tant » de monde répand dans l'espace de vingt- » quatre heures, une humidité funeste sur les » parties basses du Vaisseau. M. Cook non » content de faire exposer les hamacs & les » lits sur le pont à chaque beau jour, ce

qui eſt la méthode ordinaire, avoit ſoin « qu'on en aërât toutes les parties. »

Aucune de ces Obſervations, pas même la dernière, ne m'avoit échappé, quand j'ai travaillé à mon Traité. *Page 98*, je demande qu'on s'occupe *à diſſiper la trop grande humidité des endroits où couchent les Matelots*, qu'on aide *la circulation de l'air* en ouvrant *ſouvent* les écoutilles, & qu'*on porte* dès que le gros temps ſera paſſé, *toutes les hardes mouillées ſur le pont pour les faire ſécher le plus promptement poſſible;* j'ajoute que, par une machine ſemblable à celle de Sutton, on pourroit parvenir à *faire paſſer dans l'entre-pont un air chaud & ſec* qui auroit un réſervoir où pomperoit une machine ingénieuſement faite.

M. Pringle : « Le Capitaine Cook s'eſt occupé en outre de la pureté du Vaiſſeau « lui-même, précaution ſans laquelle toutes « les autres auroient été inutiles. »

On a vu plus haut que j'ai fait un article à part pour cet objet.

« Mais, dit-il, puiſque M. Cook a tiré de ſi grands ſecours du feu pour purifier « ſon Bâtiment, je tâcherai d'expoſer la «

» méthode de l'employer plus au long qu'il » ne l'a fait. Après avoir mis du bois dans » un fourneau à grille, on l'allume & on le » porte successivement dans toutes les parties » qui sont au-dessous des ponts. Par-tout où » il y a du feu, l'air le plus proche s'échauffant » devient plus léger, & par sa légèreté il » s'élève & passe par les écoutilles dans l'at- » mosphère. L'espace vide est rempli par l'air » froid des environs, & celui-ci s'échauffant » à son tour, monte, & est remplacé par » un autre air. Ainsi en tenant le feu quel- » que temps dans chacun des appartemens » inférieurs, on chasse l'air sale & on y en introduit du frais. »

Page 100 de mon Traité: « il n'y auroit » rien de si aisé que d'imaginer un *fourneau* » *portatif* qui ne laisseroit craindre aucun acci- » dent, & qui par *une petite quantité de* » *charbons ardens, donneroit lieu à un courant* » *d'air qu'il échaufferoit, & qui pourroit être* » *poussé dans toutes les parties d'un Vaisseau.* » On parviendroit *à corriger*, du moins pour » un temps, *les mauvaises qualités de l'air & son humidité.* » Page 358: « *On tiendra*

l'entre-pont le plus propre poſſible, & on em- « *ploîra tous les moyens capables de remplacer* « *ſouvent l'atmoſphère qui entoure les malades* « *par des maſſes d'air qui viendroient du dehors.* « Et pour cela je propoſe à la page ſuivante « des *feux portatifs.* » Page 450 : « *Il faudroit laver de temps en temps l'intérieur du Vaiſſeau.* « *Il faudra auſſi gratter les entre-ponts, répéter* « *ſouvent cette opération dans les pays chauds,* « *brûler dans l'intérieur du Vaiſſeau de la graine* « *de genièvre, & faire quelques aſperſions de* « *vinaigre.* » *Page 437,* je propoſe, ſur le plan de M. Duhamel, un moyen très-commode de *renouveler l'air de la cale & de l'entre-pont, & de le purifier :* « C'eſt une caiſſe de cuivre exactement fermée de tous les côtés, « qui ſépareroit la cuiſine du Capitaine de celle « de l'Équipage à l'endroit des foyers, & qui « ſerviroit de cloiſon. Il y auroit à cette eſpèce « de caiſſe métallique deux tuyaux, l'un qui « de la cale viendroit aboutir à la porte infé- « rieure de cette caiſſe, & l'autre qui de « la partie ſupérieure monteroit tout le long « de la cheminée, & la dépaſſeroit le plus « qu'il ſeroit poſſible. Par conſéquent, *l'air* «

» *qui la rempliroit, promptement raréfié, tendroit* » *à s'échapper par le tuyau supérieur où il trou-* » *veroit moins de résistance, pendant que l'air* » *qui viendroit du canal inférieur, seroit forcé* » *de remplir le vide* qui se feroit continuellement dans la caisse, &c. » *Page 420 :* « *Les* » *ventilateurs, les courans d'air produits par* » *l'action du feu, &c. sont des secours qui se présentent pour purifier l'air dans les Vaisseaux.* » « M. Cook n'est donc pas le premier qui » ait songé à *tirer de grands secours du feu* » *dans les Vaisseaux*, ni M. Pringle le pre- » mier qui ait fait à ce sujet des remarques » utiles. Ils ont trouvé la carrière ouverte, & l'ont parcourue sans l'étendre. »

M. Pringle ; « L'humidité qui provient de » la transpiration d'une multitude d'hommes, » & souvent d'animaux qu'on conserve en » vie, & des vapeurs qui sortent du puits où » il y a le plus de corruption, étant une des » causes principales du scorbut, M. Cook s'est » appliqué plus particulièrement à la chasser. » Il ne pouvoit pas employer de meilleurs » moyens que des feux : tandis qu'ils brûloient, » quelques hommes frottoient fortement avec

de la toile, chaque partie de l'intérieur du « Vaiſſeau qui étoit humide. *(Ce que j'avois « bien recommandé, comme on l'a vu plus haut):* « ils purifioient ſur-tout le puits qui, ſe trou- « vant dans la partie la plus baſſe de la cale, « reçoit toute l'eau des voies & les gouttes « qui tombent des viandes gâtées ou de l'eau « corrompue. Les vapeurs méphitiques de la « ſentine ont ſouvent occaſionné la mort ſubite « de ceux qui s'en ſont approchés ſans pré- « caution, pour la nettoyer. Le Capitaine « Cook eſt venu à bout, non-ſeulement de « purifier, mais encore de rendre agréable ce « lieu, en y deſcendant un pot de fer rempli « de feu.... Dans un mauvais temps, on « fumigeoit le Vaiſſeau avec de la poudre à « canon. Quoique cette fumée ne pût pas « deſſécher les parties baſſes du Bâtiment, elle « chaſſoit ſeulement l'air corrompu par le « moyen des eſprits acides du ſoufre & du « nitre; car le ſoufre & le nitre jouiſſent « peut-être d'une ſorte de fluide aërien qui « ſe dégage alors du feu & qui arrête la « putréfaction. »

On va retrouver toutes ces Obſervations

dans ce que j'avois écrit sur cette matière, en cinq ou six endroits de mon Traité, excepté une opinion de M. Pringle que j'ai réfutée, *page 61*, en ces termes : « Le mauvais air » qu'on respire dans les Vaisseaux, les exha- » laisons qui s'élèvent du fond de cale, peu- » vent bien produire des maladies funestes; » mais *tant que ces causes seront seules, elles ne* » *feront jamais naître le scorbut*, quoique les » Matelots eussent été exposés fort long temps » à l'action de ces causes; d'où l'on peut s'écar- » ter de l'*opinion du Docteur Pringle, qui re-* » *garde les exhalaisons putrides qui s'élèvent du* » *fond de cale, comme la cause qui agit le plus* » *puissamment pour la production du scorbut.* Si » cela étoit ainsi, la purification de l'air par » différens moyens connus, par le feu, par la » machine de Sutton, ou d'autres ventilateurs, » préviendroit le scorbut ou en arrêteroit les » progrès, &c. Si le scorbut ne reconnoissoit » que de telles causes, il seroit familier parmi » les Équipages dans tous les temps, & sur-tout » dans tous les climats chauds où les vapeurs » qui sont renfermées dans les Vaisseaux, doi- » vent être plus exaltées, plus pénétrantes, &

par conſéquent plus pernicieuſes. C'eſt ce- «
pendant ce qu'on ne voit pas dès qu'il ne «
pleut point dans ces parages. »

J'ai déjà dit que j'avois ſouvent preſcrit l'uſage des feux pour purifier l'air : je l'ai prouvé par une foule de citations. Maintenant je prie le Lecteur de comparer ce que je viens de rapporter de M. Pringle, avec ce que j'avois écrit *page 410* de mon Traité ; le voici : « Lorſque l'on conſidère *le peu d'eſpace deſtiné à con-* «
tenir un ſi grand nombre d'individus, & qu'on «
connoît à peu près le volume d'air qui doit être «
inſpiré & expiré continuellement ; lorſqu'on «
ſait à quel point il ſe corrompt, après avoir «
été introduit pluſieurs fois dans les poumons ; «
lorſqu'enfin on obſerve que *le produit de la* «
tranſpiration de tant de corps animés s'y mêle «
ſans ceſſe, on voit que celui qu'on reſpire dans «
l'entre-pont, ne ſauroit être ſalubre, &c. *Quant* «
à la cale, on y place quelquefois des animaux, «
des Matelots. En cet endroit les proviſions, «
les viandes dans leſquelles la fermentation qui «
leur eſt propre, ſe fait inſenſiblement, mais «
continuellement, répandent des vapeurs qui en «
ſont le produit : elles ſe mêlent avec celles qui «

» *sortent des hommes & des animaux & leur* » *communiquent plus d'activité.* C'est encore » dans la cale où se trouve *la sentine où les* » *eaux qui se rassemblent & qui se putréfient,* » *répandent une infection insoutenable,* &c. Qu'on » en juge par ce qui arrive à ceux qui ne sont » pas habitués à y descendre; *ils ne sauroient* » *supporter l'odeur infectée qu'on y sent, & ils* » *éprouvent souvent un mal-aise & une douleur* » *de tête accompagnée de suffocation,* qui ne se » dissipent qu'après qu'ils ont pris l'air sur le » pont pendant quelques heures. *Page 423:* » Établissons des courans d'air artificiels où » manquent les courans d'air naturels; il n'y a » pas d'autre secret à chercher. *Si nous venons* » *à bout d'expulser l'air corrompu par des entre-* » *ponts, le vide qu'il laissera sera, sur le champ,* » *nécessairement rempli par l'air extérieur, & ce* » *fluide se trouvera rafraîchi & renouvelé. Page* » *442:* La dépravation de l'air par un trop » long séjour *dans la sentine, indique assez ce* » *que l'on doit faire pour en prévenir les effets* » *pernicieux.* Il faut pomper l'eau, lui en sub- » stituer une plus grande quantité de nouvelle, » la laisser peu séjourner, & faire ainsi de forts

& fréquens arroſemens dans le Vaiſſeau, &c. « Quoiqu'il ſuffiſe, en quelque façon, de « renouveler l'air pour lui rendre ſa ſalubrité, « *les réſines brûlées*, telles que le goudron, l'en- « cens, &c. *la déflagration de la poudre à canon*, « *du ſoufre*, &c. *peuvent être employés avec beau-* « *coup de ſuccès.* L'air par lui-même eſt ſans « odeur; mais il eſt le véhicule de toutes les « odeurs bonnes ou mauvaiſes. Ainſi l'aſper- « ſion ou *la combuſtion de quelques-unes de ces* « *ſubſtances déſignées, ſont propres à corriger la* « *malignité des vapeurs infectes dont l'air eſt* « *chargé. Les effets du ſoufre brûlé ſont très-* « *puiſſans.* » Où eſt donc ce qui appartient à M. Cook ou à M. Pringle! Achevons.

M. Pringle : « Parmi les différens moyens de renouveler l'air, vous vous attendiez peut- « être, Meſſieurs, à entendre parler du venti- « lateur du Docteur Hales; & perſuadé comme « je le ſuis de l'excellence de cette machine, je « vois avec regret une ſi belle occaſion d'en « donner au Public une idée favorable. Si le « ſuccès de l'expédition de M. Cook, ſupé- « rieur à ce qu'on pouvoit en eſpérer, ne « ſuffiſoit pas pour juſtifier cette omiſſion, je «

» dirois en faveur de notre digne confrère, le » Docteur Hales, que par une fatalité humi- » liante qui accompagne si souvent les décou- » vertes les plus utiles, la réputation de ce » ventilateur est bien loin d'être fermement » établie dans la Marine, &c.... Mais le » Capitaine Cook étoit muni d'un autre ven- » tilateur. Il avoit *les manches à vent*, quoi- » qu'il n'en parle pas dans son Mémoire, &c. » Mais leur effet est peu considérable en com- » paraison du ventilateur du Docteur Hales. » On ne peut pas les employer dans les vents » forts, & ils sont inutiles dans les calmes, » lorsqu'on a le plus besoin de rafraîchir l'air. » Ne devroit-on pas se servir de l'un & de l'autre de ces ventilateurs! »

Page 420 de mon Traité : « *Les ventila-* » *teurs, les pompes foulantes & aspirantes de* » *différentes formes, sont autant de moyens de renouveler l'air.* » Je parle ensuite de plusieurs machines propres encore à cela. Enfin, à la *page 425*, je dis : « *Celle de toutes qui me paroît rassembler le plus d'avantages, est le* « *ventilateur de M. Hales.* » Suit la description de cette ingénieuse machine. Puis j'ajoute :

« Il y auroit encore d'autres machines à proposer pour renouveler l'air, telles que *la manche Danoise*, les soufflets à force centrifuge, &c. *mais elles ne peuvent soutenir le parallèle avec le ventilateur de M. Hales, qui mérite la préférence à tous égards.* Cependant, comme dans tout ce qui soumet l'homme à des soins & à un travail journalier, son indolence naturelle est le plus grand obstacle *au succès des inventions même qui leur sont les plus utiles*, on a cherché des moyens où l'on pût se passer du secours des Matelots (réflexion qui a fait naître celle de M. Pringle). C'est dans cette vue que M. Sutton en Angleterre, & M. Duhamel en France, ont pensé dans le même temps à faire servir l'action du feu au renouvellement de l'air dans les Vaisseaux. » *Page 446:* « Le ventilateur de M. Hales a le double avantage de porter toutes sortes de vapeurs dans l'intérieur des Vaisseaux, & de les y repomper. »

Je le demande à présent, Messieurs, aux lecteurs les plus indulgens : M.rs Pringle & Cook n'ont-ils pas calqué leur méthode, leurs

principes, leurs idées, sur ma méthode, sur mes principes, sur mes idées ? Assurément il est possible que deux hommes écrivant sur une même matière, qui n'exige aucune discussion profonde, se rencontrent par fois dans leurs idées ; mais qu'un Médecin guidé par l'observation & l'expérience, fasse un Discours sur une matière intéressante pour l'humanité, établisse des principes déjà posés par un autre Médecin, les appuie des mêmes remarques, en tire les mêmes conséquences, & cela, sans l'avoir lû, médité, approfondi & copié, c'est une chose impossible. Il faut nécessairement convenir que celui qui a écrit le dernier, s'est enrichi des dépouilles de l'autre. Je vous laisse à penser si M. Pringle est dans ce cas, après tout ce que vous venez de voir. Je ne citerai plus qu'un exemple d'un autre petit larcin fait aux M.rs de l'Académie des Sciences de Paris qui ont écrit le rapport de mon Ouvrage.

M. Pringle : « On doit beaucoup d'éloges » aux soins & aux talens de M. *Patten*, le » Chirurgien de la *Résolution*, qui a si bien » secondé le Capitaine Cook, car il faut con- » venir que, malgré les meilleurs règlemens

& les meilleures proviſions, il arrivera tou- « jours à un nombreux Équipage, pendant « une longue expédition, des accidens qui « produiront plus ou moins de maladies, & « qu'à moins qu'il n'y ait à bord un homme « intelligent verſé dans la Médecine, le plus « ſage Commandant perdra bien des Matelots « qu'on auroit pu ſauver. »

Page 505 de mon Traité, Rapport de M.rs de l'Académie des Sciences de Paris.

« Ce ne ſeroit point trop faire pour le bien des Équipages que de n'admettre pour Mi- « niſtres de ſanté ſur les Vaiſſeaux, que des « hommes qui joindroient de l'expérience en « Médecine à la connoiſſance des principes de « cette ſcience; il faudroit encore que le même « homme eût étudié la Chirurgie, & qu'il fût « exercé à en faire les opérations. En un mot, « il ſeroit néceſſaire pour faire le bien autant « qu'il eſt poſſible, que celui qu'on embarque « comme Officier de ſanté, fût en même- « temps Médecin & Chirurgien, & ce ſeroit « rendre un ſervice ſignalé à l'humanité que « de mettre entre les mains des Chirurgiens « deſtinés à cet état, un Traité bien clair & « méthodique qui pût les guider ſûrement «

» dans les traitemens qu'ils sont obligés de » faire, & qui pût, en quelque façon, sup- » pléer aux connoissances que la plupart n'ont » pu acquérir. Ce que nous disons ici, est ce que M. Desperrières a entrepris de faire, &c. »

FIN.

RAPPORT de M.rs les Commissaires de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés, M. Lorry & moi, d'examiner un Manuscrit qui a été lû dans une de ses Assemblées, par M. Poissonnier Desperrières, un de ses Associés ordinaires. Ce Médecin a publié, il y a quelques années, différens ouvrages sur les Maladies des Gens de mer & sur la nourriture qui leur convient. Ces ouvrages ont été très-accueillis & ont fait loi en Médecine, ainsi que les Traités de Lind, de Rouppe, Médecin Hollandois, & de M. Duhamel du Monceau. Les Ouvrages de M. Desperrieres l'emportent même sur les premiers, en ce qu'ils contiennent des vues particulières & essentielles pour prévenir les Maladies des Gens de mer. M. Desperrières se plaint de ce que M. Pringle, Président de la Société Royale de Londres, a oublié de le citer dans le Discours qu'il a prononcé en rendant compte de la Relation du voyage du Capitaine Cook. Il est vrai que

nous voyons une très-grande conformité entre les moyens employés par le Capitaine Cook, & ceux que M. Desperrières a publiés en 1767, 1770 & 1771, & il paroît que c'est aux idées développées dans l'ouvrage du Médecin François qu'il faut attribuer les succès du Capitaine Anglois. Cependant nous pensons que si M. Pringle n'a pas cité l'ouvrage de M. Desperrières dont il avoit connoissance, c'est que ce n'étoit ni le lieu ni l'instant; il s'agissoit d'un Discours en l'honneur du Capitaine Cook, c'étoit lui qu'il falloit louer, puisqu'on lui accordoit la Médaille, & c'est ce qui a engagé M. Pringle à ne citer ni l'ouvrage de M. Desperrières, ni ceux de M.rs Duhamel, Lind & Rouppe. Nous observerons aussi que parmi les moyens employés par le Capitaine Cook, il y en a quelques-uns qui ont été omis par les Auteurs célèbres que nous avons cités. Par exemple, il ne faut pas oublier le changement qu'il a fait dans la distribution des heures de repos & de travail des Matelots. Avant ce Capitaine, les Matelots Anglois étoient obligés de travailler quatre heures, & on leur accordoit quatre heures de repos qui étoient suivies d'un nouveau service. M. Cook observa que leur sommeil étoit interrompu & troublé à tout instant; il s'arrangea de manière que chaque homme eût huit heures de repos pour quatre de service. Ce Règlement nouveau, quoiqu'imité de ce qui se passe sur les Vaisseaux François, procura un double avantage, celui d'un sommeil tranquille & suivi, & le temps nécessaire pour se sécher avant

64-95
Dec 63
Wormser

de prendre leur hamac. Nous pensons que la Société ne peut qu'accueillir le travail de M. Desperrières, qui ne tend qu'à donner de nouvelles lumières sur ce qu'il nous a enseigné. Ce 21 Juillet 1778.

Signé LORRY *&* ANDRY.

Je certifie le présent Rapport conforme au Jugede la Compagnie. A Paris, ce 21 Juillet 1778.

Signé VICQ-D'AZIR, *Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine.*

EXTRAIT des registres de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine ayant entendu la lecture du Rapport avantageux fait par M.rs *Lorry* & *Andry*, qu'elle avoit nommés pour examiner un Mémoire de M. Poissonnier Desperrières, qui doit servir de suite aux ouvrages qu'il a déjà publiés sur les Maladies des Gens de mer, la Compagnie a jugé ce Mémoire digne de son approbation. A Paris ce 4 Novembre 1779. *Signé* VICQ-D'AZIR, *Secrétaire perpétuel.*

E780
P75st d